



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LA SAINTE VIERGE

SERMONS

SUR

LES MYSTÈRES ET LE CULTE

DE LA MÈRE DE DIEU

PAR JACQUES-BENIGNE BOSSUET

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LOUIS VEUILLOT



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1859

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHEN

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

LA SAINTE TRINITE



S 26/322

LA SAINTE VIERGE



LA SAINTE VIERGE

SERMONS

SUR

LES MYSTÈRES ET LE CULTE

DE LA MÈRE DE DIEU

PAR JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LOUIS VEUILLOT



PIEMONTÉ

Les Éditions

CHATELAIN

PARIS

JULIEN, LANIER ET C^o, ÉDITEURS

RUE DE BUCI, 4, F. S.-G.

1855

SERMONS

SUR

LA SAINTE VIERGE

INTRODUCTION.

I

Les louanges de la sainte Vierge, l'explication des mystères au milieu desquels rayonne la divine maternité, sont depuis dix-huit siècles l'attrait, le triomphe, et d'une certaine manière le désespoir des plus illustres et des plus éloquents docteurs. Tout le plan de la rédemption se rattache à Marie : elle y paraît, elle y demeure comme le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu. *Maria, de qua natus est Jesus* ; Marie vierge et mère ; Marie de laquelle est né Jésus ; Marie, mère de Jésus, devenue par élection de son fils la mère des hommes, et qui descend vers nous du Calvaire, les mains éternellement pleines des grâces que lui a faites pour nous son fils crucifié par nous ! Comment s'éloigner de cette figure, comment la contempler assez, comment s'approcher d'elle sans être ravi ? Mais comment la faible parole et la faible intelligence de l'homme pourront-elles ne pas chanceler sous ce poids d'admiration, d'amour et de lumière ? Bourdaloue avoue son insuffisance et l'abrite sous celle que confessait déjà saint Augustin ; Fénelon répète en s'inclinant ce mot de l'Évangile, qui seul dit assez dans sa brièveté sublime : *Marie, de laquelle est né Jésus* ; Bossuet, qui semble prendre encore un plus haut vol et s'illuminer d'un éclat plus radieux lorsqu'il parle de la mère du Sauveur, s'interrompt tout à coup dans l'énumération des faveurs qu'elle a reçues et ne s'efforce plus que d'exprimer sa propre impuissance : « Tais-toi, tais-toi, ô raison humaine ;

« et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte
 « Vierge. Si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous
 « donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-nous de
 « Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une me-
 « sure commune, mais comme il lui appartient à lui-même;
 « comme Fils, comme Fils unique, comme Fils qui pour ne
 « point partager son cœur et pour tenir tout de sa sainte mère,
 « ne veut point avoir de père en ce monde... O divine vierge !
 « je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seule-
 « ment je ne puis le dire, mais encore mon esprit travaille à se
 « l'expliquer à lui-même. »

Nous n'avons pas la téméraire pensée d'aborder un sujet trop au-dessus de nous de toute manière, et qui ne peut être touché que par des mains sacrées. On va d'ailleurs entendre dans ce volume la parole de Bossuet, expliquant et célébrant les mystères de Marie; mais il nous sera permis de jeter les regards sur un point de vue tout humain, auquel les docteurs sacrés n'ont pas jugé nécessaire de s'arrêter, et qui ne paraît pas inopportun dans les temps où nous sommes. Avant d'écouter Bossuet, plaçons-nous dans la situation d'esprit où sont un trop grand nombre de nos contemporains, et considérons le culte de la sainte Vierge comme le pourrait faire un homme qui, n'appartenant à aucune religion, chercherait à découvrir quelle est la plus raisonnable, la plus belle, la plus consolante; celle qui a donné aux hommes de plus tendres protecteurs et répandu sur le monde les plus visibles bienfaits.

II

De tous les fondateurs de religion, Jésus-Christ est le seul qui ait montré sa mère, et c'est une preuve de sa divinité à laquelle les blasphémateurs qui ont osé l'accuser d'imposture ne sauraient opposer un argument capable de tenir devant la raison. On s'expliquerait parfaitement qu'un imposteur, se prétendant fils de Dieu, eût voulu laisser à sa mère l'honneur de la virginité, et cela est comme naturel; car les hommes répugnent à se faire de Dieu les idées basses que les misères de la nature les forcent à concevoir d'eux-mêmes. Mais en même temps et par

le même motif, l'imposteur n'aurait pas voulu exposer aux regards du public cette créature mortelle, revêtue d'un caractère si merveilleux, et chargée d'un rôle si fort au-dessus de la condition de la femme dans l'antiquité. Ou il eût renié sa mère, ou il l'eût cachée avec soin. Marie vit avec Jésus et lui survit; depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, elle est à ses côtés. Chacun la connaît; c'est l'épouse de l'artisan Joseph et la mère vierge de Jésus, Fils de Dieu. Rien ne la décore que ses vertus, rien ne la cache que la plus prodigieuse de ces mêmes vertus, son humilité. Qui voit Jésus et Marie dans les récits de l'Évangile, ne peut douter des liens qui les unissent. Aux noces de Cana, Marie obtient en faveur des hommes, avec une bonté de femme et de mère, le premier miracle de Jésus, dont les plus pauvres et les serviteurs de la fête sont les premiers témoins. Il lui répond d'abord que son heure n'est pas venue, et néanmoins elle dit aux serviteurs de faire ce qu'il leur commandera, tant elle sait qu'il fera ce qu'elle lui demande. Il obéit en effet; voilà le fils. En retrouvant Marie au pied de la croix, qui méconnaîtra la mère? Mais quel autre qu'un Dieu pouvait avoir une telle mère, la soumettre à de si terribles épreuves, vivre auprès d'elle dans la pauvreté, mourir sous ses yeux du dernier supplice, et la laisser dans l'indigence pour être le chef-d'œuvre de ses miracles et l'irrécusable témoin de sa divinité?

III

Après l'immense douleur du Calvaire, Marie voit ces deux miracles de la toute-puissance et de la bonté de Dieu qui closent sur la terre l'histoire divine de la rédemption. Elle est présente à l'ascension glorieuse de Jésus-Christ ressuscité, et elle préside au cénacle, le grand jour de la Pentecôte, lorsque l'Esprit consolateur vient créer dans l'âme des apôtres et des disciples ce Jésus éternel qu'il avait créé pour elle seule en chair et en âme; avant que le monde possédât son âme et que le ciel eût vu sa chair. Ces deux miracles accomplis et l'Église désormais fondée, Marie, sans quitter encore la vie, quitte la scène du monde: On ne sait point avec certitude en quel endroit saint Jean, à qui elle a été confiée, la conduit. Elle tire des trésors de son cœur la matière des récits évangéliques, où elle tient une place à la

fois si haute et si restreinte, et elle meurt à un âge avancé, voyant déjà l'Église répandue sur toute la terre, et n'étant toujours qu'une pauvre veuve, recueillie par la charité des amis et des disciples de son fils, le Dieu vivant.

Mais ce premier et ce plus illustre modèle de l'humilité chrétienne, en fuyant ainsi les honneurs de la terre, n'a fait que donner un éclat plus divin à ses autres vertus. L'Église est venue, avec ses saints et ses docteurs illuminés de l'esprit de Dieu. En recueillant la Tradition, en sondant les Écritures, elle a retrouvé Marie tout entière, elle a connu sa vie cachée, elle a lu dans son cœur; elle a été plus loin, et, scrutant les conseils éternels de la Providence, elle a écrit avec certitude l'histoire de la mère de Dieu, avant sa naissance, pendant sa vie mortelle et depuis sa mort bienheureuse. Elle nous la représente telle que Dieu la voulut, telle qu'elle fut, et autant que les hommes se peuvent rendre compte de ce qui passe toute image et tout entendement, telle qu'elle est pour toujours dans la gloire des cieux.

De ce travail de l'Église, travail qui n'a point cessé et dont nous venons de voir le couronnement, ressort l'idée la plus haute peut-être et la plus consolante que les hommes se puissent faire de la bonté de Dieu. Nulle part n'apparaît d'une manière aussi douce et aussi accessible cet inépuisable et invincible amour qu'il a pour les hommes. Il nous a donné une mère. Cette mère, il l'a formée pour être sur la terre le modèle de toutes les perfections auxquelles nous devons aspirer, au ciel l'avocate de toutes les faiblesses auxquelles nous sommes soumis. Il l'associe à l'œuvre de la rédemption, afin de nous enseigner à tout demander par elle. Bossuet fait remarquer et prouve avec l'Évangile que la sainte Vierge, qui a tant contribué à notre salut par son consentement dans le mystère de l'incarnation, intervient encore dans les trois opérations principales de la grâce, qui sont la vocation, la justification, la persévérance¹.

Voyons l'effet de ces vérités dans la société humaine.

¹ Premier sermon sur la nativité de Marie.

IV

Bossuet peint d'un seul mot la situation du monde avant le christianisme : « La nuit, dit-il, était épouvantable et sans repos. » Dans ces ténèbres, l'humanité entière gémissait sous les pieds de quelques tyrans, plus malheureuse encore de ses propres vices et de sa propre dégradation que des vices et de la dégradation de ses maîtres. Mais la malédiction générale pesait d'un poids plus lourd sur la femme : il y avait pour elle des anathèmes particuliers, des humiliations et des mépris épargnés à l'homme. Là-même où elle était épouse et mère, à Rome et dans la Judée, ces titres augustes ne la préservaient pas de l'esclavage; elle pouvait les perdre en un jour, par la répudiation. D'ailleurs, ce nom d'épouse, toujours partagé en réalité, n'appartenait qu'à un petit nombre de privilégiées, auxquelles il valait plus de vains honneurs que d'affection. Le reste était confondu dans un rang d'ignominie qu'on ne peut décrire. On fait place à la matrone romaine qui passe en char, le voile baissé et la robe trainante, pour aller rejoindre les processions du Capitole; mais dans la maison elle est en tutelle, c'est-à-dire, suivant le droit, fille de son époux, sœur de ses propres enfants, soumise comme eux aux rigueurs du tribunal domestique. Ses enfants ne sont pas sous sa puissance; elle les met au jour, mais ce n'est pas elle qui leur donne la vie. Le père en dispose et peut les vouer à la mort sans lui permettre de leur donner un baiser. Elle ne peut pas tester; elle ne peut hériter d'un bien patrimonial. Partout on se défie d'elle, et la seule liberté qu'elle possède est celle de descendre officiellement au rang des prostituées. Quant à la femme esclave, la loi ne lui accorde aucune protection, les mœurs aucune pitié : comme la matrone n'a pas le droit d'être mère, l'esclave n'a pas le droit d'avoir de la pudeur. Si elle devient libre, c'est la débauche qui l'affranchit; que le vice qui la rend libre l'aide à soutenir sa liberté¹.

Voilà le sort des femmes à Rome, à l'époque la plus brillante

¹ M. DE CHAMPAGNY, les Césars.

de la civilisation romaine. De quelque côté que l'on jette les yeux dans le monde, il serait facile de tracer de plus tristes tableaux. La femme était méprisée et méritait de l'être. L'homme redoutait sa puissance, qui semblait enchaînée au mal par un indomptable instinct. Ce qu'ont dû conseiller, inspirer, ordonner, faire ces esclaves, on le devine par les noms qui surnagent dans l'histoire. Voyez de nos jours les femmes qui, par le fait, abjurant le christianisme, retournent à la condition morale de la femme païenne; lisez les romans, écoutez le théâtre, suivez les tribunaux, considérez le rôle des femmes dans les drames de la vie privée qui se dénouent sous les yeux du public: combien de lâchetés, de trahisons, de crimes dont une femme impie est la cause première et souvent l'unique cause! Ne sachant que faire de cet être mobile, pervers et rusé, la sagesse païenne le condamnait, par une nécessité fatale, au silence et à la prison.

Telle était la femme avant le Christ, telle elle apparaît dans toutes les sociétés qu'il n'a pas encore purifiées; telle elle redevient dans toutes celles d'où il se retire.

A cet égard, l'extrême civilisation de la Chine diffère peu, quant au fond, de l'extrême barbarie des peuplades sauvages. Le sort de la femme est partout semblable, partout affreux; partout il semble légitime. En vain la religion lui reconnaît une âme: l'homme la considère comme si elle n'en avait point, et c'est l'opinion qu'elle a d'elle-même. La loi de Manou dit que quand les femmes sont honorées, la divinité est satisfaite; le Coran promet une récompense éternelle à celles qui croiront et feront le bien; l'empereur de la Chine se prosterne devant sa mère: tout cela n'empêche point le concubinage, la polygamie, la répudiation, la séquestration; tout cela n'empêche pas que la femme, réduite à la plus avilissante domesticité, ignorante, dédaignée, accablée de travail dans la pauvreté, accablée d'oisiveté dans la richesse, n'ajoute à toutes ses misères une immense dégradation intellectuelle et morale, et ne paraisse justifier par ses vices toutes les rigueurs de sa destinée. De là des désordres, des déchirements, des malheurs particuliers, des catastrophes publiques qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire. La femme étant en dehors de la société, il en résulte la privation de deux choses dont l'absence est une

source de maux incalculables : il manque à la société la base sacrée de la famille, et à l'homme cette vertu générale qu'on appelle l'*humanité*.

Le christianisme a fait rentrer la femme dans la société, d'où elle était exclue. Il est parvenu à ce grand résultat en transformant la femme par la liberté, et par quelque chose de plus puissant que la liberté, par l'amour. Tout ce que la sagesse romaine, supérieure à la sagesse des autres peuples anciens, avait pu obtenir, en y employant les dernières ressources de la discipline et de l'orgueil, c'étaient quelques stériles qualités qui disparaissaient devant le nombre croissant des scandales. Le christianisme ne demanda qu'à la liberté et à l'amour des vertus que l'homme ne croyait pas possibles même à ses dieux ; et soudain elles fleurirent de tous côtés sur la terre. La femme esclave devint la vierge, l'épouse, la mère, la sainte, la martyre chrétienne, et Dieu se servit de ses mains pour changer et sauver le monde !

V

En considérant cette merveille, quel esprit assez troublé, quel cœur assez ingrat ne nomme Marie tout de suite après Jésus ? Qui ne voit la main de la mère dans l'œuvre du fils ? Qui n'a besoin de se prosterner plein d'adoration pour le fils, plein de vénération pour la mère, d'autant plus reconnaissant envers le fils qu'il nous a donné sa mère ? La nuit était épouvantable et sans repos ; mais elle s'efface et le jour va se répandre, apportant la paix. *Nox præcessit, dies autem appropinquavit*. Appliquant à Marie ces paroles de saint Paul, Bossuet l'appelle « un Christ commencé, » la belle aurore de cette pleine lumière qui sera Jésus. « Et la loi de la nature, et la loi écrite, « et les cérémonies et les sacrifices, et le sacerdoce et les prophètes n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disait un ancien ; et Dieu n'est venu à ce grand ouvrage « que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont « servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du « mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent ; il forme la bienheureuse Marie pour nous représenter « plus au naturel Jésus-Christ qu'il devait envoyer bientôt, et il

« en a rassemblé tous les plus beaux traits en celle qu'il destine pour être sa mère. »

Marie paraît donc, et c'est le jour naissant du Christ. La chute avait commencé par la femme, c'est par la femme que la Rédemption s'annonce et commence. Voici la nouvelle Ève qui apporte le nouvel Adam. Elle paraît, belle et pure comme l'étoile du matin; si éprise de la chasteté qu'elle veut rester vierge sous une loi et au milieu d'un peuple où la stérilité est un déshonneur; si respectée de Dieu que pour l'honorer de la maternité divine, il lui a demandé son consentement. « Voyez quel soin la sagesse éternelle prend ici d'honorer, aux yeux de tout l'univers, la femme jusque-là si méprisée et si abjecte ! Le consentement dont il a besoin, il ne l'exige pas avec empire. Respectueux envers sa créature, sa fille, l'Éternel la traite avec tous les égards dus à une grande princesse de qui il attend une faveur. Auprès d'elle il envoie comme ambassadeur un archevêque, prince de sa cour, chargé de lui dire : Je vous salue, ô vous la plus parfaite, la plus aimée des créatures. Dieu votre Père vous demande humblement si vous voulez consentir à être l'épouse de l'Esprit-Saint et la mère de son Fils¹. » Issue du sang de David, Marie est humble; tombée dans une condition obscure, elle accepte sans murmure la pauvreté; douée de l'esprit prophétique, elle se tait. Elle voile sa beauté célébrée par les anges; elle épouse un juste, qui gardera sa vertu; elle vit dans sa pauvre maison du travail de ses mains; elle se soumet à toutes les lois, à toutes les observances, et se purifie publiquement, après avoir porté dans son sein et mis au jour le Verbe de Dieu, « comme une fleur, dit Bossuet, que son intégrité a poussée. »

Ce n'est pas tout : ce fils qu'elle connaît et qu'elle adore, ce Dieu tout-puissant dont elle est la mère, et qui lui a été soumis jusqu'à vouloir bien avancer à sa prière, par un ineffable mystère de tendresse, l'heure immuable de ses desseins, non-seulement elle ne lui demande pas pour elle ni pour lui les splendeurs du monde, mais elle accepte de lui les angoisses et les ignominies où elle le verra, et sa mort sur la croix dont elle sera témoin, et sa sépulture, et les sept glaives qui perceront

¹ L'abbé J. GARRE. Hist. de la société domestique.

son cœur, et de rester sur la terre après lui, et d'y vieillir jusqu'à ce qu'enfin il la rappelle, en permettant qu'elle subisse à son tour la mort, la dernière loi de cette vie, durant laquelle, quoique préservée de toute souillure du péché, elle a néanmoins, comme son divin fils, porté les peines du péché; mère du juste par excellence et mère de la victime par excellence, *Mater Dei, mater dolorosa!*

Voilà la femme telle que Dieu la rend au monde; voilà le type de la vierge, de l'épouse, de la mère, de la veuve, de la chrétienne dans tous les états, dans toutes les gloires, dans toutes les épreuves de la vie. Dieu l'entourne d'un éclat céleste et la comble de privilèges divins parce qu'elle est à lui, mais il la soumet à la douleur parce qu'elle est pour nous. Il fallait que toutes les situations légitimes de la vie de la femme fussent sanctifiées en Marie, parce qu'il fallait que toute femme y trouvât son modèle, et ne pût ni s'élever dans un tel état de splendeur ni tomber dans un tel état d'infortune, qu'elle ne vît partout la mère de Dieu humble, laborieuse, fidèle, résignée, obéissante. O miracle des miracles! Cette reine du Ciel, cette mère du Sauveur, ne se contente pas d'aller honorer de sa présence la maison pure de sa cousine Élisabeth; l'Évangile met sous nos yeux un autre spectacle, une autre leçon. Marie n'est pas seule auprès de la croix où son fils expire pour les péchés du monde; elle n'y est pas seule avec l'apôtre vierge et l'épouse irréprochable: la pécheresse y pleure prosternée, et la reine des anges n'éloigne point sa robe des cheveux qui ont essuyé les pieds de Jésus. *Regina angelorum, mater misericordie!*

VI

Que l'on se reporte maintenant à l'état du monde païen, tel que nous l'avons indiqué; que l'on y voie tout à coup, au milieu de la dégradation où la femme était plongée, apparaître, resplendir cette femme, cette mère! Dans la Rome d'Auguste, qui comptait plusieurs millions d'habitants, il avait été impossible de trouver six filles vierges, de six à douze ans, qui voulussent accepter les prérogatives accumulées

sur la tête des vestales¹. Il fallut admettre les filles d'affranchis dans ce sacerdoce longtemps réservé au patriciat, ou plutôt il fallut le leur imposer par un acte de dictature. Quelques années après, cette même Rome, suivant la belle expression de saint Ambroise, comptait dans son sein tout un peuple de vierges, *plebem pudoris*; et ces vierges, plutôt que de perdre leur virginité, préféraient la mort, telle que savaient la donner les bourreaux de Néron. Les annales de Rome et celles du genre humain contenaient à peine quelques noms de femmes, la plupart à demi-fabuleux, qui parussent devant la postérité avec un reflet d'honneur; mais le christianisme se lève, et Rome et le monde se remplissent de saintes et d'héroïnes dignes d'une éternelle mémoire. Les Césars ne savaient plus quel crime contre les hommes, contre la patrie, contre les dieux, contre la nature pourrait ne pas obtenir les hommages du sénat romain: ils apprennent durant trois siècles qu'il n'y a point de supplice au-dessus de la constance d'une vierge ou d'une femme vouée à Marie.

VII

Ce que les premiers chrétiens ont vu et ce qui fit l'admiration de la terre, toutes les générations chrétiennes l'ont vu et l'ont admiré, et celles qui viendront après nous le verront et l'admireront comme nous. Le culte de la sainte Vierge sera au milieu de la société chrétienne une semence de bénédiction qui germera par la grâce de Dieu, qui maintiendra la famille, qui la restaurera, qui l'empêchera de se dégrader et de périr, et qui par la famille sauvera la société. En vain la mauvaise éducation, la fausse science, l'orgueil, le plaisir ont perverti l'homme: quelque chose encore le retient et borne l'effroyable pouvoir qui lui est donné de se séparer entièrement de Dieu. La femme chrétienne est là, vierge, épouse, mère, l'œil fixé sur Marie, humble dans les plus hauts rangs, patiente dans les plus grandes infortunes, aguerrie au malheur, obstinément fidèle à ses devoirs, obstinément dévouée à ceux même qui poussent la folie et le crime jusqu'à tâcher de lui ôter la foi; elle est là, toute-puissante par cette foi qui la console et qui la revêt de

¹ L'abbé J. GAUME, Hist. de la société domestique.

l'incomparable et indélébile beauté de ses vertus ; elle est là, forte comme la conscience, douce comme la prière, ingénieuse comme l'amour, belle d'innocence, affermie et confirmée dans le bien : il faut l'honorer, il faut l'admirer ; le jour vient où il faut la bénir. Elle a tant prié, et si patiemment attendu, et si patiemment souffert, qu'enfin elle triomphe. Avec ses vertus d'ailleurs, elle a des droits, légitime conquête de ses vertus, qu'on ne peut lui ravir sans bouleverser toute la condition sociale et rebrousser de dix-huit siècles vers la brutale absurdité du monde païen ; elle est mère, elle a armé pour elle le cœur de ses enfants voués à Marie : et dût-elle attendre jusqu'au dernier soupir, elle fait rentrer la croix dans sa maison, ne fût-ce que pour y venir chercher son cercueil.

VIII

Ah ! l'hérésie, la fille de l'antique serpent, n'ignore pas ce qu'elle fait, et nous livre le nom de son père, quelque visage qu'elle emprunte, lorsqu'elle cherche à diminuer, à ruiner, à bannir le culte de la sainte Vierge ! Elle veut chasser l'ange de la famille, pour y ramener les vices qui la corrompent et qui la dissolvent en peu de temps. Perdant l'amour de Marie, la femme perd ses consolations, bientôt sa foi, bientôt ses vertus. Bientôt aussi l'indissolubilité du nœud conjugal paraît un fardeau trop lourd ; le mariage n'est plus qu'un contrat temporaire, la femme retombe dans le mépris, dans la servitude, la famille est atteinte. Le désordre étant là ne tardera pas à se manifester partout. Reconnaissez l'œuvre de celui qui fut *homicide dès le commencement*.

Ce serait chose superflue ici de combattre les opinions qui considèrent le culte de la sainte Vierge, sinon, avec les protestants, comme une idolâtrie, du moins comme une superfétation introduite par l'Église catholique. Pour nous, ce que fait l'Église est bien fait ; et ces prétendues nouveautés qu'on lui reproche ne sont qu'une plus large place et une plus parfaite lumière données à l'éternelle vérité. Mais que ceux qui auraient besoin d'une autre raison nous disent pourquoi, partout où le culte de Marie faiblit, on voit diminuer les œuvres ordinaires

du christianisme ? pourquoi on les voit cesser où ce culte disparaît, reprendre où il se relève ? Pourquoi, par exemple, l'état de virginité, mis en si grand honneur par Jésus-Christ, n'est plus honoré et devient odieux dans les sociétés chrétiennes qui ont abjuré le culte de la mère de Jésus-Christ ? De nos familles catholiques, où Marie est invoquée et bénie tous les jours, sortent par centaines et par milliers, sans compter les prêtres et ceux qui s'engagent saintement dans le lien conjugal, ces vierges héroïques dont la charité embrasse tant d'âpres travaux. Elles remplissent les hôpitaux, les faubourgs, les villages ; elles vont exercer leur apostolat jusque dans les plus lointaines contrées, jusque dans les armées. Elles y vont au nom de Jésus, mais aussi au nom de Marie, qu'elles ont choisie pour mère et pour modèle ; elles ont sur leur poitrine le nom de Jésus, mais à leur côté la couronne de Marie. Et comme on dit que les cygnes rendent limpides les eaux où ils demeurent, partout où ces vierges vont porter ces noms bénis de Jésus et de Marie, les mœurs se relèvent, et l'éclat de la chasteté ne tarde pas à luire en des âmes qui ne s'étaient jamais tournées vers le ciel. Comment se fait-il que là où l'on ne prononce pas le nom de Marie, on ne prononce pas davantage et l'on semble ignorer le nom de Jésus, et que Jésus n'ait point d'imitateurs où il n'y a point d'imitatrices de Marie ?

La raison, la pauvre raison humaine toute seule, pour peu qu'on voulût s'en servir, suffirait à réfuter les misérables sophismes qui, sous prétexte d'honorer Dieu davantage, tendent à diminuer le culte et la gloire de la sainte Vierge. Si Dieu a formé Marie avec tant de soin, s'il l'a promise par les prophètes, s'il l'a traitée avec tant d'amour et de respect, s'il l'a entourée de privilèges que l'on ne peut contester à moins d'être conduit jusqu'au bord du blasphème envers la majesté divine, et si Dieu ne fait rien qui soit inutile à sa gloire et à notre salut et qui ne participe de son éternité, Marie est donc une pièce essentielle et à jamais nécessaire du plan divin, sans laquelle l'œuvre de notre rédemption ne serait pas parfaite et digne de Dieu ?

L'esprit s'épouvante à calculer ce qui manquerait dans le monde depuis dix-huit siècles, s'il y manquait cette beauté, cette douceur, ce charme divin et cette force divine de la

virginité et de l'amour qu'y répandent la figure de Marie. Grand Dieu ! nous serions sans doute encore vos enfants , mais des enfants sans mère devant un père justement irrité ! Où demanderions-nous ces soins maternels dont avons besoin et qui nous sembleraient indignes de votre majesté terrible ! Quel espoir garderions-nous de vous fléchir après nos offenses , si nous n'avions pas cette mère qui jamais ne refuse de vous demander notre pardon ? Qui aurait consolé tant d'inénarrables douleurs, réparé et soutenu tant d'incurables faiblesses, purifié et tourné vers vous tant de tendresses inquiètes qui troublent et séduisent nos cœurs ? Par quel autre moyen auriez-vous donné aux pauvres ces multitudes de saints esclaves qui les ont assistés dans tous leurs maux et qui les ont sauvés de l'enfer ? Quelle autre sauvegarde à la vierge orpheline ? Quel autre amour à l'épouse délaissée ? Quelle autre consolatrice à la mère qui a perdu ses enfants par la mort et qui tremble de les perdre par le péché ? Quel autre rayon de joie et d'espérance au milieu de la vie. Quelle autre inaltérable étoile dans les tempêtes de la mer du monde ?

Par la science et la foi de son clergé , par la foi et l'amour de son peuple , la France a toujours repoussé les tentatives des sectaires et n'a pas été infidèle à la mère de Dieu. « Vous êtes , « ô sainte mère de Dieu ! vous êtes l'écueil contre lequel ont « échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous « seule avez triomphé de toutes les hérésies : à peine s'en est-il « formé une qui ne vous ait attaquée , et il n'y en a point que « vous n'ayez confondue : *cunctas hæreses sola interemisti in « universo mundo*. La victoire que vous remporterez et que vous « remportez déjà sur les téméraires censeurs de votre culte « achèvera votre triomphe. » Ainsi parlait Bourdaloue il y a deux siècles , et nous pouvons après deux siècles répéter et les paroles de Bourdaloue et cette protestation de Bossuet contre des entreprises qui n'ont triomphé un jour que pour être plus merveilleusement vaincues : « Je sais bien , sainte Vierge, que « votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des « hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les en- « trailles de l'Église, qui était leur mère, ils se sont attaqués « à la mère de leur Rédempteur ; ils ont bien osé blasphémer « contre lui , en niant votre perpétuelle virginité : et à présent

« que nous sommes assemblés pour admirer en vous les mer-
 « veilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'ido-
 « lâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ,
 « ou si c'était mépriser la divinité que de vous prier de nous
 « la rendre propice par vos intercessions , ou bien si votre fils
 « se tenait pour déshonoré des soumissions que nous vous
 « rendons à cause de lui. Mais, quoi que l'enfer puisse entre-
 « prendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ;
 « et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos
 « saintes solennités , l'Église catholique, répandue par toute la
 « terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut pour vous
 « offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Tou-
 « jours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque
 « part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les
 « chœurs des anges , nos prières pénétreront jusqu'à vous , non
 « point par la force des cris , mais par la force de la charité. »

IX

Un mot sur ce recueil.

Parmi les admirables sermons de Bossuet , il n'y en a pas de plus beaux que ceux qu'il a consacrés aux mystères et au culte de la sainte Vierge. L'ardente dévotion de ce grand homme pour la mère de Dieu s'y exprime avec une douceur attendrie et pénétrante , et ses vues, toujours sublimes, y paraissent plus accessibles au commun des esprits. Des intelligences qui auraient parfois un peu de peine à suivre l'aigle dans son vol, l'accompagnent ici sans effort, bien qu'il déploie toutes les richesses et qu'il ouvre toutes les profondeurs de sa théologie. C'est ce qui a donné la pensée de faire imprimer en un seul volume ces sermons , qui , répandus dans la vaste et coûteuse collection des œuvres complètes, sont restés trop peu connus. Il a paru que l'on rendrait service à la religion et aux bonnes lettres en popularisant par ce moyen des chefs-d'œuvre où se trouvent en même temps la doctrine, la science, la piété et enfin le style de Bossuet. Peut-être qu'un pareil recueil, bien qu'il ne soit pas exactement divisé en trente-trois chapitres, pourra servir aussi de *Mois de Marie*. Il satisfera certainement un grand nombre de lecteurs à qui la plupart des petits livres

composés sur cette touchante dévotion ne donnent pas toute l'instruction dont elles ont besoin, et ne paraissent pas offrir la vigueur et la solidité nécessaires. On ne peut se dissimuler que ces ouvrages, écrits exclusivement pour des personnes croyantes et pieuses, ne sont pas en général de nature à faire beaucoup d'impression ni d'heureuses impressions sur les âmes prévenues des maladies de l'époque, et qui, tout en respectant le culte de la Vierge, sont disposées à n'y voir qu'une dévotion de femmes et d'enfants.

Bossuet, théologien et controversiste, aussi profondément versé dans la connaissance du monde que dans la science de Dieu, s'adressait à une société très-éclairée et à certains égards très-difficile. Son auditoire contenait souvent les sceptiques et les hérétiques les plus subtils qui aient peut-être jamais écouté un prédicateur. Il avait devant lui les plus grands docteurs du protestantisme, en pleine possession des immunités de l'édit de Nantes. C'est contre ces adversaires expérimentés et redoutables qu'il défendait la gloire de Marie, qu'il célébrait sa puissance, qu'il démontrait la nécessité de l'honorer. Lorsqu'il s'abandonne tout entier et avec enthousiasme aux mouvements de son cœur, il ne cesse pas cependant de se renfermer dans les règles évidentes de la raison; la science et la logique sont les deux ailes qui le portent vers ce trône de gloire où Marie est assise aux pieds de Dieu.

Les sermons qui forment ce recueil y sont disposés à peu près suivant l'ordre des mystères : la Nativité, la Présentation, l'Annonciation, la Visitation, la Purification, la Compassion, l'Assomption. Entre la Visitation et l'Annonciation, l'on a intercalé le beau Panégyrique de saint Joseph, qui représente la sainte Vierge dans sa pauvre maison et dans son humble ménage, soumise comme femme aux ordres de son virginal époux. On a mis à la fin deux sermons sur l'immaculée conception de Marie, parce que ce dogme, dont Bossuet attendait et prévoyait la déclaration, est comme le couronnement des gloires de la sainte Vierge et son privilège sinon le plus éclatant, au moins le plus personnel. Un troisième sermon, prêché aussi le jour de la Conception, sur la dévotion à Marie, sert d'introduction au recueil, que l'on a clos par la bulle de notre

saint-père le pape Pie IX, dans laquelle l'immaculée conception est déclarée article de foi.

Malgré cet ordre, il ne faut pas s'attendre ici à trouver un corps d'ouvrage suivi et composé dans les règles. Tout y est sans doute, mais un peu pêle-mêle. Presque sur chaque mystère, Bossuet a composé plusieurs sermons, envisageant dans chacun un aspect différent du même sujet. De là un certain désordre, et aussi d'assez fréquentes répétitions. Le désordre étant irréparable, est resté. D'ailleurs il ne déplaira pas. Quant aux répétitions, on en laisse quelques-unes ; on s'est permis d'en supprimer d'autres. On a également supprimé des sermons qui, quoique prononcés un jour de la sainte Vierge et sous le titre d'un de ses mystères, ne l'ont qu'incidemment pour objet.

Le texte est celui de l'édition de Versailles. Comme on ne s'est aucunement proposé de donner au public un ouvrage de littérature, il a paru inutile d'ajouter au bas du texte les *variantes* qui sont dans l'édition de Deforis, ou que l'étude subséquente des manuscrits a fait découvrir. On a craint que ce soin un peu puéril avec lequel les scoliastes ramassent maintenant les moindres notes des grands écrivains et jusqu'aux ratures qu'ils ont faites sur leurs manuscrits, ne parût tout à fait déplacé à l'égard de Bossuet, l'homme du monde qui faisait le moins de cas du mérite de bien écrire considéré en lui-même, indépendamment de la valeur des idées. Il jetait à la hâte sa pensée sur le papier, lorsqu'il en avait le temps, ou qu'il trouvait de l'utilité à la conserver. Il n'a fait imprimer que ceux de ses écrits dont la cause de Dieu avait besoin immédiatement. Pour les sermons, achevés ou esquissés, ils restaient dans ses cartons, et l'on en a perdu un grand nombre. Quelques-uns de ceux qui ont été conservés ne consistent qu'en traits rapides, dont le développement, improvisé après une méditation aux pieds du crucifix, a disparu pour jamais. On trouvera quelques-unes de ces esquisses dans notre recueil. Comme les ouvrages terminés, elles étonnent par leur magnificence. Tout ce qui tombait de la plume de Bossuet était grand et éloquent, mais sans art et par le seul effet de son génie. Si, dans cette hâte à écrire que lui imposaient ses nombreuses occupations et son dédain pour la pure littérature, deux expressions s'offraient en même temps à son esprit, il écrivait l'une et l'autre et passait, craignant de perdre une minute à chercher

la meilleure. Deforis s'est interdit de choisir, et il a bien fait; les éditeurs de Versailles ont été moins scrupuleux, sans qu'il y ait sujet de les blâmer. Outre que leur choix est généralement bon, ils ont ôté à l'esprit du lecteur la distraction des renvois et l'embarras de choisir lui-même, aux dépens de l'attention qu'exige le discours. Assurément le plaisir de décider là où Bossuet est resté en suspens, ne saurait compenser l'inconvénient de perdre plus ou moins le fruit de la lecture.

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE ¹.

Fondements de la dévotion à la Vierge : sa coopération à la sanctification des âmes.

Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints : les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme : illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » (Luc. 1. 49.)

Dans le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerais d'abord en matière ; et sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondements de cette dévotion. La seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très-sainte Vierge, non-seulement dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine mère, pour de là l'accompagner persévérément dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle ; je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentiments convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Évangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfants de Dieu est la loi suprême de la chaire ; et je vous accorderai sans peine que je pouvais prendre un sujet plus propre à

¹ Sermon sur la fête de la Conception de la sainte Vierge, prêché à la cour.

la fête que nous célébrons , pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salulaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire. Écoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge : voyez quel en est le fondement, et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

« Personne , dit le saint Apôtre ¹, ne peut poser d'autre « fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-« Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge , parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette vierge mère , depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Élevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande , combien éminente est la vocation de Marie , que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter, que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine ; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieus sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas : « C'est de ses bénites entrailles qu'est sorti « avec abondance cet esprit de sainte ferveur, qui, étant pre-

¹ 1. Cor. m. 11.

« mièrement survenu en elle , a inondé toute la terre. » *Uterus Mariæ, spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem* ¹. « Elle a reçu , « dit encore saint Thomas , une si grande plénitude de grâce , « qu'elle est parvenue à une union très-intime avec l'auteur « de la grâce , et a mérité de recevoir en elle celui qui est « rempli de toutes les grâces : en l'enfantant elle a , en quel- « que manière , fait découler la grâce sur tous les hommes. » *Tantum gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* ².

Il a donc fallu , chrétiens , que Marie ait concouru , par sa charité , à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue , je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge , cet ordre ne se change plus ; et « les dons de Dieu sont sans repentance ³. » Il est et sera toujours véritable , qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce , nous en recevons encore , par son entremise , les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation , qui est le principe universel de la grâce , elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations , qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle ; Dieu nous justifie ; Dieu nous donne la persévérance. La vocation c'est le premier pas ; la justification fait notre progrès ; la persévérance conclut le voyage , et unit dans la patrie , ce qui ne se trouve pas sur la terre , le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir , par les Écritures , que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages :

¹ S. AMBR. de Instit. Virg. cap. XII, tom. II, col. 267. — ² S. TH. 3. q. 17. art. 5. ad 1. — ³ Rom. XI. 29.

et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle, vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs ? dans quelle nuit ? dans quelles ténèbres ? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil ; puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Évangile, n'est pas capable de vous éclairer ? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit ? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair ? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs ? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelait à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserme, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque
« vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans
« mon sein ¹. » « C'est Marie, dit saint Ambroise, qui a élevé
« Jean-Baptiste au-dessus de la nature ; et cet enfant touché de
« sa voix, avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la
« piété. » *Levavit (Maria) Joannem in utero constitutum, qui ad
vocem ejus exsilivit..., prius sensu devotionis quam spiritus
infusione vitalis animatus* ². Et, selon le même Ambroise, « la
« grâce dont Marie fut remplie était si grande, qu'elle ne con-

¹ Luc. 1. 44. — ² De Inst. Virg. cap. XIII, tom. II, col. 267.

« servait pas seulement en elle le don de la virginité, mais « qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait la marque de « l'innocence. » *Cujus tanta gratia, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret; sed etiam his quas viseret, integritatis insigne conferret...* « C'est à sa voix que l'enfant tressaille « dans le sein de sa mère, obéissant avant que d'être engendré. « Il n'est pas étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité « parfaite, lui que la mère du Sauveur oignit pendant trois « mois comme de l'huile de sa présence et du parfum de sa « pureté. » *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentia et integritatis unguento, Domini Mater exercuit* ¹.

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'évangéliste : « Jésus changea l'eau en vin. Ce fut là le premier des miracles « de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée; et il fit paraître sa « gloire, et ses disciples crurent en lui ². » Les apôtres étaient déjà appelés, mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification est attribuée à la foi ³; » non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente ⁴, « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvait nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante; mais il ne pouvait non plus nous mieux expliquer la part qu'à eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie ? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il entre vous « et moi ? mon heure n'est pas encore venue ⁵. » Quoique ces paroles paraissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin

¹ De Inst. Virg. cap. vii, col. 261, 262. — ² JOANN. II. 11. — ³ ROM. IV. 5. — ⁴ Sess. vi, cap. viii. — ⁵ JOANN. II. 4.

que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement ? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier par toute la terre ; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostome¹, l'heure qu'il avait résolue ? Jésus, qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, Messieurs, qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge ? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? cela s'est-il fait par une rencontre fortuite ? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que « la Vierge incomparable, étant mère de notre chef selon la « chair, a dû être selon l'esprit la mère de tous ses membres, en « coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants « de Dieu. » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia*². Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Écritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfants de Dieu, voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paraissez donc, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persérez avec lui jusqu'à la fin ; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite ; puisqu'il

¹ In Joann. Hom. xii, tom. VIII, pag. 127. — ² De sancta Virg. n. 6, tom vi, col. 343.

s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérants; et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa mère: « Femme, lui dit-il, voilà votre fils¹. » Elle est, dit saint Ambroise, confiée à Jean l'évangéliste, qui ne connaît point le mariage. Aussi je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de mystères que tous les autres, lui à qui le trésor des secrets célestes était toujours ouvert. » *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cælestium sacramentorum*². Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse, connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérants; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent réjouissons-nous de sa conception bienheureuse; le Ciel nous forme aujourd'hui une protectrice*. Car quelle autre peut parler pour nous, plus utilement que cette divine mère? C'est à elle qui appartient de parler au cœur de son fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentiments de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour du fils parle pour les vœux de la mère; la nature elle-même le sollicite en sa faveur: on cède facilement aux prières, quand on est déjà gagné par son amour même. » *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat...: cito annuntiant qui suo ipsi amore superantur*³.

1 JOANN. XIX. 26. — 2 S. AMB. de Inst. Virg. cap. VII, tom. II, col. 262.

* Je veux croire avec vous, Messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché; elle qui; comme dit Pierre Chrysologue, était engagée au Sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit dès le commencement de son être. *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humanæ desponsionis arceat et suspendat effectum; neque auferat ad Joseph Virginem; sed reddat Christo cui est pignorat cum feret.* PETR. CHRYSOL. Sermon. CXL de Annuntiat.

Nous avons cru devoir mettre en note ce passage, comme l'a fait D. Déforis, parce qu'en cet endroit, où il est placé dans le manuscrit, il interrompt le fil du discours, et ne se lie point avec ce qui suit. Il faut cependant observer que le latin n'est pas dans le corps du sermon, mais à la marge. (Édit. de Versailles.)

3 SALV. Ep. IV, pag. 199.

Par conséquent, mes frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse, sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue; il affaiblit les sentiments de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse? Non, mes frères, ils sont enfants de l'Église: soumis à ses décrets, quoique ignorants de ses maximes, ne les soumettons pas à nos anathèmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel serait notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Église. Je vous dirai, chrétiens, en peu de paroles, quel culte nous devons à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'était rapporté à Dieu, ce serait un acte purement humain, et non un acte de religion; et nous savons que les saints, étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie: *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo*¹. Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres; et quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lumière du christianisme, toutefois la vérité paraîtra plus claire

¹ De Ver. Rel., n. 113, tom. I, col. 788, Dei lib. X, cap. III, tom. VIII, col. 240.

par cette opposition. Donc, mes frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens ne connaissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre et d'un héritage : le ciel comme le plus noble et le principal domicile étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur ; comme si la possession du monde pouvait être séparée en lots, et n'était pas solidaire et indivisible ; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte ; et « au lieu, dit ce saint évêque, qu'un seul homme suffit pour garder la porte d'une maison, les Grecs ont voulu qu'il y eût trois dieux. » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* ¹. A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté ? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, était livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres ; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Évangile. « Rendons grâce à Dieu pour son ineffable don. » *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* ².

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême (ô grâce mal conservée ! ô foi violée trop facilement !), et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse

¹ De Civ. Dei, lib. IV, c. viii, col. viii, col. 94. — ² II. Cor. ix. 15.

Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion; car nous sommes libres pour tout autre, et (ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion;) mais « nous les honorons, dit saint Ambroise ¹, d'un honneur de charité et de société fraternelle. » *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin ²; et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujettis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien, et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Église. Mais certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable, que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant « la lune qui préside à la nuit ³, » comme dit Moïse, par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissons en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostome, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Église catholique, nous aigrissent nous-mêmes contre eux ; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres

¹ Lib. de Vid. tom. II, col. 200. — ² De Ver. Relig. n. 110, tom. I, col. 787, lib. XXI. cont. Faust. tom. VIII, col. 347. — ³ Genes. i. 16.

et contredisants, et nous inspirent, par la charité, un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est lui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimaient que la nature divine était inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêlait pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disaient-ils, se serait souillée; et que ne voulant pas que des créatures si faibles que nous pussent aborder son trône, elle avait disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appelaient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avait faits dans notre première institution pour converser avec lui; et si nous sommes exclus de la bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, « une doctrine plus utile et plus excellente. » *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstrato*¹. Les idolâtres adoraient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvait les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvait les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore : tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie².

¹ I. Cor. XII. 31. — ² S. Aug. de Civit. Dei, lib. VIII, c. XVII, tom. VII, col. 206.

Le Psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les idoles muettes et insensibles que les païens adoraient, conclut enfin en ces termes : « Puissent leur ressembler ceux qui les servent » et qui mettent en elles leur confiance. » *Similes eis sicut qui faciunt ea* ¹. Il voulait dire, Messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous, qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivants comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, parce que le Dieu que nous servons est saint ². » Il faut que « nous soyons miséricordieux, parce que notre Père céleste est miséricordieux ³; » et « que nous pardonnions comme il nous pardonne ⁴. » [« Il fait lever] son soleil sur les bons et sur les mauvais ⁵; » nous [devons étendre même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que « nous soyons des adorateurs spirituels, et que nous adorions en esprit, parce que Dieu est esprit ⁶. » Enfin « nous devons nous rendre parfaits, » dit le Fils de Dieu, parce que celui que nous adorons est « parfait ⁷. »

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Église dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur ; et elle déclare son intention par cette belle prière : « O Seigneur, donnez-nous la grâce d'imiter ce que nous honorons ⁸. Autant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de modèles. » — « Les solennités des martyrs, dit saint Augustin ⁹, sont des exhortations au martyre. » — « Les martyrs, » dit le même Père ¹⁰, ne se portent pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnaissent quelques-unes de leurs vertus. » C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à

¹ Ps. cxiii. 16. — ² Levit. xi. 44. — ³ Luc. vi. 36. — ⁴ Matth. vi. 14. — ⁵ Ibid. v. 45. — ⁶ Joann. v. 24. — ⁷ Matth. v. 48. — ⁸ Collect. in die S. Steph. — ⁹ Append. Serm. cccxy, n. 1, tom. V, col. 370. — ¹⁰ Ibid. Serm. cccxii, n. 1, tom. V, col. 486.

leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs ; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima mea Dominum ; et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* ¹ : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise ² : « Que l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu. » *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père ³, « que toute âme chaste et pudique qui conserve sa pureté et son innocence, conçoit la Sagesse éternelle en elle-même, et qu'elle est remplie de Dieu et de sa grâce, à l'imitation de « Marie. » *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis a vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, Mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie ? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui et que je vous invite, Messieurs, et vous principalement, Mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile ; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Écriture ne s'occupe

¹ Luc. 1. 46, 47. — ² S. Amb. lib. II, n. 26, in Luc. Evang. cap. 1, tom. I, col. 1290 — ³ Ibid.

pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur : elle ne songeait ni à se faire voir, quoique belle ; ni à se parer, quoique jeune ; ni à s'agrandir, quoique noble ; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées ? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc troublée, dit l'historien sacré¹, à la parole de l'ange, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée, et elle pense : elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les âmes pudiques ; on les voit toujours craintives, jamais assurées ; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril même : elles soupçonnent partout des embûches, et craignent moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire. » *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidiæ, totum contra se æstimant machinatum*². [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des pièges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas ; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché ? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes ; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui

¹ Luc. 1. 29. — ² S. BERN. super Missus est ; Homil. in, tom. I, col. 747.

propose d'être mère du Fils du Très-Haut ; quelle femme ne serait point touchée d'une fécondité si glorieuse ? « Comment, » dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être toujours vierge ? » Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire ; et plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est pour ainsi dire à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même ! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, » dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon « votre parole¹. » Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance !

Mais admirez sa modestie : dans un tel état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur ; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, dit-elle, regardé la bassesse de sa servante². » Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Élisabeth ; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le Ciel avait honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute, et garde un humble silence. « Elle conserve tout en son cœur³. » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité ; et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est, Messieurs, cette Vierge, dont je vous dis encore

¹ Luc. 1. 34. — ² Ibid. 38. — ³ Ibid. 48. — ⁴ Ibid. n. 19.

une fois que vous ne serez jamais les dévots, si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-même son image. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse¹, est le peintre et le sculpteur de sa vie. » Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement [Mesdames] ce qu'elle ne doit pas laisser paraître : si vous plaisez moins, par là vous plairez à qui il faut plaire : et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez, quand vous imitez ses vertus; elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son fils, et vous plairez à son fils quand il vous verra semblables à la mère qu'il a choisie.

Jusques ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plutôt à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et que si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les

¹ De Perf. Christiani forma, tom. III, pag. 286.

faire complices de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie, ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le Ciel de nos vœux : car est-il rien qui le fatigue davantage, et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises ! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs ! ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples ! Oh ! que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois * ! « La foule m'accable. » *Turbæ me comprimunt* ¹. Tous vous pressent, aucun ne vous touche ; cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels ; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui qui a prononcé que « son royaume n'est pas de ce monde. » *Regnum meum non est de hoc mundo* ².

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'em-

* C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.* (Édit. de Déforis.)

¹ LUC. VIII. 48. — ² JOANN. XVIII. 36.

ployer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son fils que le vin manquait dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités; mais encore, puisque nous sommes si faibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas: mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande: elle est placée au milieu de l'Oraison dominicale, au milieu de sept demandes: tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Avant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avènement de son règne; nous nous conformons à sa volonté: après, nous demandons humblement la rémission des péchés; la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal: au milieu est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'Esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme, c'est-à-dire l'eucharistie, qui est le pain véritable des enfants de Dieu: tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment: tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons, pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervents pour sa sainte loi, mais plus ardents et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétien, vous vous oubliez; le Dieu que vous priez est-il une

une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut ? Je sais qu'il est écrit « que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent¹ ; » mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu. » *Ascensio mentis in Deum*². Par conséquent il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourrait supporter cette irrévérence ? Aussi nous, hommes charnels, nous avisons-nous d'un autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode ; nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services ; et nous ne considérons pas ce que sont des hommes divins, « qui sont entrés, comme dit David³, dans les « puissances du Seigneur, » dans les intérêts de sa gloire, dans les sentiments de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu ! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes ? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens ? Ils se font des lois et ils les suivent ; ils s'imposent des obligations et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes ; dignes, certes, de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète⁴ : « Malheur à vous qui cherchez dans « vos dévotions, non ma volonté, mais la vôtre. C'est pourquoi, « dit le Seigneur, je déteste vos observances : vos oraisons me « font mal au cœur ; j'ai peine à les supporter. » *Laboravi sus-*

1 Ps. cxliv. 17. — 2 2. 2. q. 83. a. 1. ad 2. — 3 Ps. lxx. 17. — 4 Isai. lviii. 8. 1. 13. 14.

tinens. En effet, quelle religion ! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes ? Celui-là est inquieté, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave, Maria*, à la dizaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise ; je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupules les plus saints devoirs du christianisme ! Étrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine ! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé : il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que, déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations ; elle nous impètrera la chasteté qui nous est si nécessaire ; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce que mon fils vous ordonnera. » *Quodcumque dixerit vobis, facite*¹. J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera ; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous ? quitterai je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout à fait à Dieu, et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle ?

¹ JOANN. II. 15.

Non, mes frères, à Dieu ne plaise. Dites toujours vos prières ; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites, que de vous voir mépriser toute dévotion, et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle vous ordonne des remèdes forts ; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres : il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-même ; et vous lui dites que vous quitterez tout régime, et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal ; et il vous répond : Ne le faites pas ; prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature açablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes frères : pratiquez ces dévotions, faites ces prières ; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques ; elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée, et le mépris tout manifeste de Dieu ; et c'est pour cela qu'on vous les souffre : mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas droitement. Ils mettent leur confiance dans des choses de néant, et ils s'amuse à des vanités. La toile qu'ils ont tissée est une toile d'araignée ; et pour cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera pas propre à les revêtir, et ils ne seront point couverts de leurs œuvres. Car leurs œuvres sont des œuvres inutiles, et leurs pensées sont des pensées vaines. Ils marchent dans un chemin de désolation et de ruine. » *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet vere: confidunt in nihilo et loquuntur vanitates... Telas araneæ texuerunt... Tela eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis opera eorum opera inuti-*

*lia... cogitationes eorum cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum*¹.

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Évangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir ; leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs ; et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable ? Soyez chastes, soyez droits, soyez charitables ; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi ; suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcumque dixerit facite* : « Faites ce qu'il ordonne, » et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

¹ LUC. LIX. 4. 6. 7.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie ; qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit. « La nuit est passée, et le jour s'approche. » (Rom. xiii. 12.)

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte ; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance : aussi nous dit-il que, pour l'accomplir, il remuera le ciel et la terre : *Adhuc modicum, et ego commovebo cælum et terram*¹ ; c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum*. Mais encore qu'elle ne doive paraître qu'au milieu des temps, *in medio annorum vivifica illud*², il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la

¹ AEG. II. 7. — ² HABAC. III. 2.

loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disait un ancien; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent: il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinait pour être sa mère. Je sais que cette matière est très-difficile à traiter; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu. Demandons-lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'ange, en disant, *Ave*.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien, dans le livre qu'il a écrit de la résurrection de la chair. Ce grave et célèbre écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage: *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum*¹. Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable; et ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin, et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable, et afin de vous expliquer toute sa pensée: Cet œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeait à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race: c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne, parce que, voici ses paroles, « dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner « une vive image de son Fils qui se doit faire homme. » *Quodcumque limus exprimebatur. Christus cogitabatur homo futurus*².

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je

¹ De Resur. carn. n. 6. — ² Ibid.

fais , et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi , mes frères , que , dès l'origine du monde , Dieu , en créant le premier Adam , pensât à tracer en lui le second ; si c'est en vue du sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin ; parce que son Fils en devait sortir , après une si longue suite de siècles et de générations interposées ; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles , n'ai-je pas plus de raison de conclure , que Dieu , en créant ce divin enfant , avait sa pensée en Jésus-Christ , et qu'il ne travaillait que pour lui ? *Christus cogitabatur*. Ainsi ne vous étonnez pas , chrétiens , ni s'il l'a formée avec tant de soin , ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils , il la tire sur son Fils même ; et , devant nous donner bientôt son Verbe incarné , il nous fait déjà paraître aujourd'hui , en la nativité de Marie , un Jésus-Christ ébauché , si je puis parler de la sorte , un Jésus-Christ commencé , par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus*. C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin Apôtre : *Nox præcessit , dies autem appropinquavit* : « La nuit « est passé , et le jour s'approche. » Oui , mes frères , le jour approche ; et encore que le soleil ne paraisse pas , nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur , l'exemption de péché , la plénitude de grâces , une source inépuisable de charité pour notre nature : voilà les trois rayons de notre soleil , par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il fallait que Jésus fût innocent pour nous purifier de nos crimes : il fallait qu'il fût plein de grâces pour enrichir notre pauvreté : il fallait qu'il fût tout brûlant d'amour , pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables , et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnaît le Sauveur ; et Dieu , qui a formé la très-sainte Vierge sur cet admirable exemplaire , nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi , mes frères , réjouissons-nous , et disons avec l'Apôtre : « La nuit est passée , et le jour approche : » il approche ce beau , ce bienheureux , cet illustre jour qu'on promet depuis si longtemps à notre nature ; il approche , les ténèbres fuient , nous jouissons déjà de quelque lumière , le jour de Jésus-Christ se

commence; parce qu'ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante, je veux dire l'exemption du péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire pour tous les hommes. Voilà, Messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir; et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Évangile que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures; c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas, il veut même qu'ils nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de crier avec l'Église : O heureuse coulpe ! *O felix culpa* ! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus; et il se plaît même, dit saint Paul², de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, aurait en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie : il les traite si doucement, que, pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui, toutes les autres, qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères, qu'une seule qui s'est égarée : *Grex, una charior non erat*, dit Tertullien³; et sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé, que sur son aîné toujours fidèle : *Chariores senserat quem lucriferat*.

1 Sabb. sancto, in Bened. Cer. Pasch. — 2 Rom. v, 20. — 3 De Pœnit. n. 8.

S'il en est ainsi, mes frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitents l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché; et la justice rétablie par-dessus l'innocence toujours conservée? toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée: et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin Maître: *Talis decebat ut esset nobis pontifex*¹: « Il fallait que nous eussions un pontife, « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des eieux, et qui n'ait pas besoin d'offrir des victimes « pour ses propres fautes, » mais qui, étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée?

Non, mes frères, ne croyez pas que ces mouvements de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitents les préfèrent à la sainteté, qui ne se serait jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis: ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts, disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentiments de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des

¹ Hebr. vii. 26.

hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite ; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine : mais, mes frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents ; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables ; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Écoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos*¹ : « Je ne suis pas venu pour chercher les justes ; » parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme médecin, ceux qui sont malades ; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme il se plaira davantage à converser avec les sains, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement, comme Fils de Dieu il préfère les innocents ; mais en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes frères, si je m'y suis si fort étendu ; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes ; mais elle est très-

¹ MATTH. IX. 13.

avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre ? je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté ? Quoi, ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache ! Et, dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine mère ? Oui, Messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine ; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah ! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible.

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs ; que bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte mère de ce même rang : il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence ? la voici, et je vous prie de la bien entendre, elle est essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres : *Omnia, vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas*¹ : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas. » Marie pour lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*² : il est mon unique, je suis son unique ; il est mon fils, et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les

¹ 1 Cor. iii. 22. — ² Cant. ii. 16.

a tirés du péché pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'était tout le dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avait abattues : et qui pouvait prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étaient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvait dire avec plus d'effet : « C'est un discours fidèle, que Jésus est « venu sauver les pécheurs ¹, » qu'un saint Paul, qui pouvait ajouter après, « desquels je suis le premier? » *Quorum primus ego sum*. N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désirait attirer : Ne crains point, je connais la main du médecin auquel je t'adresse; « c'est lui qui m'envoie à toi pour te dire « comme il m'a guéri, avec quelle facilité, avec quelles caresses, » et pour t'assurer du même bonheur. *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi : Illi desperanti vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quam cito sanavi* ². Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'était donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avaient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement : « J'ai reçu miséricorde, dit-il; afin que Dieu découvrit en moi « les richesses de sa patience, pour l'instruction des fidèles. » *Ad informationem eorum qui credituri sunt* ³. Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Église, des premiers emplois, des pécheurs réconciliés : c'était pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelait pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et dans ses ministres ce qui était le plus utile au salut de tous; mais il a fait en sa sainte mère ce qui était de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi et ego illi* : « Mon bien-aimé est pour moi, et je suis pour lui : » je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je

¹ 1 Tim. 1. 15. — ² S. AUGUST. Serm. CLXXVI, n. 4, tom. V, col. 841. — ³ Tim. 1. 16.

sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue ; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère ; et ce serait le trop resserrer que de le refuser jusqu'à sa mère.

Non , mes frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son fils fait déjà éclater sur elle : la nuit est passée , et le jour s'approche : Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage , ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde ? Chrétiens, il approche, réjouissons-nous, vous en voyez déjà paraître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge : *Nata Virgine surrexit aurora*, dit le pieux Pierre Damien ¹. Après cela vous étonnez-vous, si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie ? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devait être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit si beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée ? C'est pourquoi, comme dit très-bien Pierre Damien, « Marie commençant ce jour glorieux en a « rendu la matinée belle par sa nativité bienheureuse. » *Maria, veri prævia luminis, nativitate sua mane clarissimum serenavit* ². Accourons donc avec joie , mes frères, pour voir les commencements de ce nouveau jour : nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté qui n'a point de taches.

Et ne nous persuadons pas, que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages, c'est assez que les rayons soient plus faibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle : c'est assez que son innocence soit comme un rayon affaibli, en comparaison de celle de son divin fils : elle appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privilège ; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoule-

¹ Serm. xl. in Assumpt. B. Mar. Virg. — ² Ibid.

ment. Mais ce qui doit nous consoler, mes frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable; pourquoi? parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du Sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs: ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère: allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge: il suffit de considérer cette haute dignité de mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce serait vouloir sonder un abîme; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

Le grand saint Thomas¹ nous enseigne que le principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec Jésus-Christ: et afin que vous compreniez par les Écritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, une vérité importante, et qui est le fondement de tout l'Évangile: c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ: car, mes frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes;

¹ 3. p. q. 27. art. 5.

et c'est sans doute pour cette raison que l'Église, inspirée de Dieu, appelle l'incarnation un commerce : *O admirabile commercium*. En effet, dit saint Augustin ¹, n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage : l'innocence, la paix, l'immortalité ? C'est donc cette alliance qui nous enrichit ; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui nous « donne son propre Fils, que nous pourra-t-il refuser ? ne nous « donne-t-il pas en lui toutes choses ? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* ? et après s'être comme débordé par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture ?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables, tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge : car c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur ; que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même, comme Fils, comme Fils unique ; comme Fils, qui pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte mère, ne veut point avoir de père en ce monde. Est-il rien d'égal à cette alliance ? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourrait d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair ; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles ; et cela de quelle manière ? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin enfant ; elle l'a conçu par la foi, elle l'a

¹ In Psal. CXLVIII, n. 8, tom. IV, col. 1677. — ² Rom. VIII, 32.

conçu par l'obéissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères , et elle est fondée clairement sur un passage de l'Écriture que peut-être vous n'avez pas remarqué. C'est , mes frères , qu'Élisabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse qui avez cru ! » comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère ; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu , et ont tous conclu d'une même voix, qu'« elle a conçu son Fils dans l'esprit, avant que « de le porter en son corps. » *Prius concepit mente quam corpore*¹. Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes.

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfants , même par l'esprit. Qui ne le voit pas ? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs âmes ? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur ; son alliance avec son Fils prend son origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Tables mystiques, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoins de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il voulait s'arrêter simplement au corps ? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au

¹ LUC. I. 43. — 2 S. AUG. Serm. cccv, n. 4, tom. V, col. 950. — S. LEO, in Nativ. Dom. Serm. 1, cap. 1.

corps celui qui court à vous pour chercher votre âme : ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien, ces belles mais terribles paroles : « Ils font violence, dit ce saint martyr, au corps et au sang du Sauveur. » *Vis infertur corpori ejus et sanguini*¹. Et quelle est, mes frères, cette violence ? Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence ; c'est que Jésus recherchait le cœur, et ils l'ont arrêté au corps, où il ne voulait que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait ; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il voulait laisser inonder leur âme. Ainsi son amour souffre violence ; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation ; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même : car telle est votre union au corps de Jésus lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite : que si l'union de l'esprit n'y répondait pas, l'amour de Jésus serait frustré de ce qu'il prétend, il souffrirait violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire ? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur ? et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourrait-il égaler votre plénitude ? Accourez donc avec joie, mes frères, pour honorer, en Marie naissante, cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver, par de longs discours, qu'elle

1 Lib. de Lapsis, p. 186.

l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte mère ; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son fils. Que servirait-il à Marie d'avoir un fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisait naître digne de lui ? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvait être portée trop loin, ni ne pouvait être commencé trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnaitrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue ; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si longtemps dans ce haut état de grandeur, qui l'approche si près de Dieu, il faut, Messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous ; c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériterait un discours entier, et ne devrait pas être resserré dans cette dernière partie : comme néanmoins je ne puis l'omettre, sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, Messieurs, de les bien entendre : car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument ; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente ; cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature ; tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré,

Messieurs ; et il a plu au Père éternel que Mari contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne puis vous en taire une conséquence, que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, ce décret ne se change plus ; il est et sera toujours véritable, que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances : et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Écritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : où êtes-vous, ô pécheurs ? il ne peut ni voir, ni entendre, et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible ; c'est ainsi que le Fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs, quand il vous est venu troubler ? vous vous cachiez, et il vous voyait ; vous vous détourniez, et il vous savait bien trouver ; il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre, en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie ? si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie ? Voilà donc

Marie en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Évangile, aux noces de Cana en Galilée; ils sont déjà appelés en la personne des apôtres; mais écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et il « manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » *Et crediderunt in eum discipuli ejus*¹. Pouvait-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justificante, dont la foi, comme vous savez, est le fondement? Mais il ne pouvait non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge : car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières? Est-ce en vain que le Fils de Dieu, qui dispose si bien toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte mère? Qui n'admira, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paraît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie étant mère de notre « chef par la chair, a dû être selon l'esprit mère de ses mem- « bres, et coopérer par sa charité à leur naissance spirituelle? » *Carne mater capitibus nostri, spiritu mater membrorum ejus*².

Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfants de Dieu. Paraissez donc, enfants d'adoption et de prédestination éternelle, enfants de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître; le disciple chéri de notre Sauveur nous le représente au Calvaire : il est la figure des persévérants, puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généralement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérants; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » *Ecce filius tuus*³. Chrétiens, j'ai tenu

¹ JOANN. II. 11. — ² De sancta Virg. n. 6, tom. VI, col. 343. — ³ JOANN. XIX. 26.

parole : ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse, connaîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit* ; la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs, *dies appropinquavit* ; le jour approche, l'espérance vient ; nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours : je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère ; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec saint Bernard qu'elle parle pour nous au cœur de son fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* ¹. Oui certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur : vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire, l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs ; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur ? « Son amour « intercède en notre faveur ; la nature même le sollicite pour « nous. » *Affectus ipse pro te orat ; natura ipsa tibi postulat.* « On se rend facilement aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu « par son affection. » *Cito annuunt qui suo ipsi amore superantur* ². C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficacité, parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné ; parce qu'elle parle à un cœur de fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle ? que désirons-nous par son entremise ? Quoi, mes frères, vous hésitez ! Ce lieu de charité où vous êtes ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité ? Charité, charité ; ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons : sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie ? Pour vous enflammer à la charité, entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue

¹ Ad Beat. Virg. Serm. Panegy. n. 7 ; Int. Oper. S. BERNARDI, tom. II, col. 690. — ² SALV. Ep. IV, pag. 199.

de nos corps : là elle étend, là elle retire ; là elle tourne, là elle disloque ; là elle relâche, là elle engourdit ; là sur le tout, là sur la moitié ; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens ; c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries ; et la fortune, pour être également outrageuse, nē se rend pas moins féconde en événements fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es : considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion : quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée ; adore humblement la main qui t'épargne ; et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t-en, mon frère, dans cette pensée ; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection ; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité : ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom du Seigneur, croître en charité tous les jours ; puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés ; puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence, ni d'amis que tu corrompes par tes flatte-ries ; puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine ; qui t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il, mes frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit :

Second
~~TROISIÈME~~ SERMON

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfants ; extrême affection qu'elle leur porte ; quels sont ses véritables enfants. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit ? « Quel pensez-vous que sera cet enfant ? »
(Luc. 1. 66.)

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnais ; mes sœurs ; avec l'Apôtre¹, que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auquel sa providence a commis le gouvernement de ses peuples ; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des États, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie ; il leur représente leurs infirmités dans leur origine ; et bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon², quoique je sois le maître d'un puissant État, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs ; et le pre-

¹ Rom. xiii. et seq. — ² Sap. vii. 1, 2.

mier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans*¹. Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques ; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium*².

Voilà, chrétiens, où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition ; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune faiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paraît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune ; comme si cette grande machine ne remuait que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures ; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie, que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse, qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires, dont les hommes se servent en de pareilles rencontres : mais plutôt, considérant que celle dont nous parlons est la mère du sauveur Jésus, apprenons de son Évangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parents de saint Jean Baptiste nous en donnent un bel exemple ; ils ne pénétrèrent pas les secrets

¹ Sap. vii. 3. — ² Ibid. 5.

de l'avenir avec une curiosité trop précipitée ; toutefois adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence , ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux , quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit?* Je me propose aujourd'hui de faire , pour la mère de notre Maître , ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Âmes saintes et religieuses , qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde , quel pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit?* Que me répondrez-vous à cette question , et moi-même que répondrai-je ? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin , dans la célébration des divins mystères : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus*¹ ; « C'est d'elle qu'est né Jésus , qui est appelé « le Christ. » Viendra , viendra le temps que Jésus , la sagesse du Père , l'unique rédempteur de nos âmes , la lumière du genre humain , en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces , se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce béni enfant , dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge , mes sœurs , qu'il nous faut estimer sa grandeur , et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées , lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour , que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut , puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce ; puisque de la race d'Adam , qui était si justement condamnée , naît la bienheureuse Marie ; c'est-à-dire celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu et la plus libérale aux hommes : car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante , une grandeur qui se communique et qui se répand ; et la suite de ce discours vous fera paraître que sa dignité de mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien , âmes chrétiennes , que nous ne puissions justement attendre de la protection de cette princesse , que le Ciel nous donne aujourd'hui pour être , après le sauveur Jésus , le plus ferme appui de notre espérance.

¹ MATTH. I. 16.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que la grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance ; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes, établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite ; celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures, se ramassent toutes en son unité ; et il dit à Moïse son serviteur¹, qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée ; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi il est certain qu'elles demeureraient éternellement

¹ Exod. xxxiii. 19.

enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrions jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? c'est la bonté; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature: et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison, que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons; ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils à cause qu'il l'aime; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures: d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres, qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit, en quelque sorte, de ce qu'ils sont bons: *Et erant valde bona*¹. D'où vient cela, dit saint Augustin², sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites? et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral;

¹ Gen. I. 31. — ² De Genes. ad litt. lib. imperf. cap. v, n. 22, tom. III, part. I, col. 100.

parce que , comme le propre de cette justice sévère c'est d'agir avec rigueur , et le propre de la puissance c'est d'agir avec efficace ; ainsi , le propre de la bonté , c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paraît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* ¹ : « Dieu a tant aimé le monde , qu'il lui a donné son Fils unique. » Il avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création , « lorsqu'il le créa , dit Tertullien , non par une parole de commandement , ainsi que les autres , mais par une voix caressante et comme flatteuse : « Faisons l'homme. » *Non imperiali verbo , sed familiari manu , etiam verbo blandiente præmisso : Faciamus hominem* ². Voilà de l'amour dans la création ; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse , que la rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel , par lequel il a voulu réparer les hommes , n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès , voyez le transport : et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes ; parce qu'il « ne fait , nous dit-il lui-même ³ , que ce qu'il voit faire à son Père. » Comme son Père nous l'a donné par amour , c'est aussi par l'amour qu'il donne ; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes , qui fait la distribution des grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée , approchons-nous , mes sœurs , avec révérence du berceau de la sainte Vierge ; et jugeons quelle sera un jour cette fille , par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrais vous dire que l'amour du sauveur Jésus , qui est une pure libéralité à l'égard des autres , à l'égard de sa sainte mère est comme une dette , et qu'il passe en nature d'obligation , parce que c'est un amour de fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins , sous la conduite des Lettres sacrées ; et pour connaître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge , considérons-le , chrétiens , comme un accomplissement nécessaire du mystère de

¹ JOANN. III. 16. — Advers. Marcion. lib. II, n. 4. — ² JOANN. V. 19.

l'incarnation. Suivez, si vous plaît, mon raisonnement ; il est tiré du divin Apôtre, en cette admirable épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes ; et « si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune de nos faiblesses¹. » C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre ; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes sœurs, pour cette raison que l'Église inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce ? En effet, dit saint Augustin², c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère ; qu'a-t-il fait ? Ah ! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité ; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la faiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité ! ô riche commerce ! ah, combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels ! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur ! Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève !

Mais revenons à notre sujet, et demandons au divin Époux, d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Écritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse incarnation, est de se rendre semblable aux hommes ; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il s'est uni, dit-il³, non

¹ Hebr. iv. 15. — ² Enarr. n. in Ps. xxx, n. 3, tom. IV, col. 146. Enarr. in Ps. cxxviii, n. 8, tom. IV, col. 1677. — ³ Hebr. n. 16. 17.

« pas aux anges, mais à la postérité d'Abraham ; et c'est pour-
 « quoi il fallait qu'il se rendit en tout semblable à ses frères : »
 il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il
 le soit en tout ; autrement son ouvrage serait imparfait. C'est
 pourquoi dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte,
 dans la tristesse¹, dans une telle consternation, qu'il sue sang
 et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui pré-
 pare². Dans quelle histoire a-t-on jamais lu, qu'un accident
 pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui ! Et n'avons-nous
 pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire, que jamais
 homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sau-
 veur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient
 très-soumises à la volonté de son Père ? Et d'où vient, ô divin
 Sauveur, que vous les prenez de la sorte ? Ah ! c'est que je veux
 être semblable à vous. Et s'il ne l'était pas en ce point, il eût
 cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'incarna-
 tion.

A plus forte raison, doit-on dire que son cœur était tout
 d'amour pour la sainte Vierge sa mère : car s'il s'est franche-
 ment revêtu de ces sentiments de notre faiblesse, qui semblaient
 indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives
 appréhensions ; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plu-
 tôt avoir pris l'affection envers les parents ; puisque, dans la
 nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable,
 de plus nécessaire ? Ne serait-ce pas en quelque sorte mépriser
 sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du
 sang de laquelle elle était formée ? tellement qu'il est impossible
 que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de
 l'amour de Marie sa mère très-pure ; puisque cet amour filial
 était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incar-
 nation.

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de
 l'incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après
 s'être revêtu d'une chair humaine : car pour vous découvrir
 les secrets conseils de la Providence divine, en faveur de l'in-
 comparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien,
 au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme

¹ MARC. XIV, 33. — ² LUC. XXII, 44.

enseigne aux fidèles, que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes, et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'Ancien Testament il parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'incarnation ; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumait, et il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; « il se plaisait d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devait être enfin dans la plénitude des temps. » *Ediscens jam inde a primordio hominem, quod erat futurus in fine* ¹.

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisait déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné pour notre nature ; ne croyons pas, mes sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre les sentiments de fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère ; parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien ; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit-Saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas ; et le commencement de ce discours vous a fait connaître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie ! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous ! Il me semble que je vois les anges qui contemplant avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes ; parce qu'il veut, ô béni enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un fils qui soit l'auteur

¹ Adv. Marc. lib. II, n. 27.

de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles ! Quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de mère de Dieu !

Mais pourriez-vous croire, mes sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre ? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels ; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : « Celui qui a fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère¹ ; » c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnaissez aucune alliance qui vous soit plus considérable, que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste ; c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre ; si tu admires la dignité de sa mère, toute grande, tout éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille meus frater, soror et mater est*. Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère. *Omnia vestra sunt*² : Marie est à nous ; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

O mes sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père ; celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point cherché sa volonté propre ; » *Christus non sibi placuit*³ ; mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre ; mais, contre son inclination natu-

¹ MATTH. XII. 50. — ² COR. III. 22. — ³ ROM. XV. 1.

relle, elle a offert à la croix son fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus ; mais elle a été conduite au Calvaire, pour y voir son ignominie, et là, sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes sœurs, n'écoutons jamais nos désirs ; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde ; et ceux qui ont entendu l'Apôtre disant : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous ¹, » savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que « la charité est une mère : » *Charitas mater est* ² ; et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par sa charité. » *Cooperata est charitate* ³.

Donc, mes sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprendons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus ; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge,

¹ Gal. iv. 19. — ² In Ep. Joan. Tract. II, n. 4, tom. III, part. II, col. 838. Enarr. in Ps. CXLVII n. 14. tom. IV, col. 1659. — ³ S. Aug. de sancta Virginit. n. 6, tom. VI, col. 343.

une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes sœurs ; jouissons de cet amour maternel ; il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation ; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants ne sont pas ces chrétiens délicats, qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie, ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux ; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Écriture divine cette vérité importante ; et posons pour premier principe, que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés ; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, recherchant dans son Évangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : « O disciple, voilà votre mère ¹ ? » Où est-ce qu'il a dit à Marie : « O femme, voilà votre fils ? » N'est-ce pas du haut de la croix ? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte mère ; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants ? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela, direz-vous ? Admirez, mes sœurs, le secret de Dieu : Marie était au pied de la croix ; elle voyait ce cher fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordait de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel ? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère : toutes les souffrances de son fils le lui faisaient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur ? Vous allez voir, mes sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle

¹ JOANN. XI, 27.

reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère, il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le sauveur Jésus, qui voulait que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon ; considérant du haut de sa croix combien son âme était attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « O femme ! voilà votre fils ¹. » Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère ; cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre âme pour moi, ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants : car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge, que les paroles de Jésus mourant ?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfants de la sainte Vierge ? Qui ne voit que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié ? Et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises, par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie, prenez sur vous la croix de Jésus : c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde ; mais persévérez dans votre vocation ; retranchez tous les jours les mauvais désirs ; et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le sou-

¹ JOANN. XIX. 26.

venir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu; et croyez que travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer, d'un cœur contrit et humilié, une mère si charitable. Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus; n'écoutez plus le monde qui vous avait précipité dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient abusés. Déplorez vos erreurs passées; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs; et Marie, tout innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'aurait pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avait invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étaient les sentiments d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfants.

Quis, putas, puer iste erit ? « Quel pensez-vous que sera cet enfant ? »
(Luc. 1. 66.)

Avant la naissance du sauveur Jésus, tout ce qu'il y avait de gens de bien sur la terre, qui vivaient en attendant la rédemption d'Israël, ne faisaient autre chose que soupirer après sa venue ; et par des vœux ardents pressaient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur ; que si parmi leurs désirs il leur paraissait quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs âmes éclataient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devait être sa mère, combien l'auraient-ils embrassée ; et quel aurait été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auraient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commencerait à paraître au monde ? Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent les honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière, l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentiments : mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et couronner votre berceau, non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi :

aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos sièges mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avais à louer quelque chose, je parlerais bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux et cette pompe qui vous environne. Je louerais hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins, qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la cour, et dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne. Je dirais de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrais confirmé par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie, en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très-heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout le peuple, afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer son Saint-Esprit, par l'intercession de sa sainte Épouse, que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave*.

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux. Je dis, ô aimable Marie, que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur; car, étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très-étroitement à son Père; voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfants et les frères de votre fils; c'est par ce dernier privilège que j'achèverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble; peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop

long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnaisse que ces vérités sont très-hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa fille bien-aimée; le Fils pour sa chère mère; le Saint-Esprit pour sa chaste épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise? J'entre donc en matière avec confiance; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT ¹.

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître? quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge? *Quis, putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O fille! mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections.

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles, il était, bien qu'absent, les délices des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeaient qu'un jour il naîtrait de leur race. Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles, vous qui le contemplez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambrosie de son saint amour? et quand il commencera de

¹ Bossuet, pour commencer son discours, renvoie ici au second sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, depuis l'alinéa : *Je dis donc*, jusqu'à l'alinéa : *Et que dirai-je*, exclusivement.

vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante ; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut des premières louanges , sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée ; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison, souple et obeissant à vos ordres , combien grandes seront vos ardeurs !

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui , certes , il le faut reconnaître , son nom est un miel à la bouche ; c'est une lumière à nos yeux ; c'est une flamme à nos cœurs¹ : il y a je ne sais quelle grâce que Dieu a répandue , et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; y penser , c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent , ô fidèles ; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'était toute la douceur de Marie : nous voyons dans les Évangiles que tout ce que lui disait son fils , tout ce qu'on lui disait de son fils , elle le conservait , elle le repassait mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo*². Elle tenait si fort à son âme , qu'aucune force ni violence n'était capable de l'en distraire , car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel , qui ne cessait de lui parler de son fils. Quelle admiration de sa vie ! quels charmes dans ses paroles ! quelle douleur de sa passion ! quel sentiment de sa charité ! quel contentement de sa gloire ! et après qu'il fut retourné à son Père , quelle impatience de le rejoindre !

Le docte saint Thomas , traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux³ , dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine , qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée ; parce que , comme dit ce grand homme , la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence , prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande roideur , entre aussi plus profondément au but où elle est adressée ; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine , le seul terme de ses espérances , quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul , frappé au vif en son âme de l'amour

¹ S. BERNARD. Serm. xv. in Cant. n. 6, tom. I, col. 1811. — ² LUC. II. 19. — ³ 1. p. q. 12. a. 6.

de Notre-Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudrait voir bientôt ruinée cette vieille mesure du corps qui le sépare de Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*¹; jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs²; quelle différence entre mon Sauveur et Tobie !

S'il est donc vrai, saint enfant, qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que votre grandeur doit croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel ? Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur ? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés, tout éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassements si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh ! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur, puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance ; je veux dire l'amour filial, qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir, et qui prévient ses désirs ?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je ? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du fils, parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle n'était bonne mère. Mais en demeurons-nous là, chrétiens ? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Évangiles ; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque

¹ Phil. I. 23. — ² Tob. V. 23 et seq.

chose de l'Évangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine ? Permettez-moi en ce lieu une brève digression : elle ne déplaira pas à Marie , et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes , ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui était de l'homme : il a tout pris , excepté le péché ; je dis tout , jusqu'aux moindres choses , tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques , qui , ayant osé nier la vérité de sa chair , ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privaient eux-mêmes d'une douce consolation ; au lieu que reconnaissant que toutes ces choses sont effectives , quelque affliction qui me puisse arriver , je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité , je me souviens de sa faim et de sa soif , et de son extrême indigence : si l'on fait tort à ma réputation , « il a été rassasié d'opprobres , » comme il est dit de lui ¹ ; si je me sens abattu par quelques infirmités , il en a souffert jusqu'à la mort ; si je suis accablé d'ennuis , que je m'en aille au jardin des Olivets , je le verrai dans la crainte , dans la tristesse , dans une telle consternation , qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui ; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres , ni si délicates , ni si fortes que mon Sauveur , bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées ; parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là , me direz-vous , que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons ? c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc , notre Maître se sera si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse , qui semblaient en quelque façon être indignes de sa personne ; ces langueurs extrêmes , ces vives appréhensions , il les aura prises si pures , si entières , si sincères ; et que sera-ce après cela de l'affection envers les parents ; étant très-certain que dans la nature même il n'y a rien de plus

¹ Thren. iii. 30.

naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'était l'heureuse Marie? Car enfin, elle était la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeait d'autant plus à redoubler ses affections.

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paraisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord; mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence : que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire tout éclatants et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellents écrits, particulièrement dans ses savants livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté, nous pouvons assurer, au contraire, que le fruit d'une chair virginal tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque

Augustin a prise dans les Écritures ¹ ; et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée ; d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère Vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideo virginem matrem, pia fide sanctum germinem in se fieri promerentem, de qua crearetur, elegit.*

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur. Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même : et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfants, ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu, est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes ; et parce qu'il est fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces ; c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes : et à quel autre pensez-vous qu'il donnerait plus de part à son sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang ? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle était la source de laquelle il était premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils ? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se reconcilient ? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes ? N'est-ce pas là toute notre gloire, et le seul fondement de nos espérances ? comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite ? Tout cela semble établi

¹ De Pecc. merit. lib. II, n. 38, tom. X, col. 61.

sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autre liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé : faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles ; parce que nos raisonnements précédents en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de tomber dans l'erreur ; et plutôt à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide. Voici donc de quelle façon je raisonne : cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son fils. Non, certes, il allait plus avant ; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils ? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent ; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils : vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'était la divinité au fils de Marie ? comment touchait-elle à sa personne ? lui était-elle étrangère ? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires ; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le

Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes ? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible ! Par conséquent ce fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue ; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles ; et je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : « Celui-ci est mon « Fils bien-aimé, en qui je me suis plu¹ ; » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel ? n'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres ? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils ; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son fils, que

¹ MATTH. XVII. 5.

la main puissante de Dieu a si bien unies ; car Dieu , par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles , entendez ce mystère. C'est l'associée à sa génération , que de la faire mère d'un même fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle , il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature , et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce , afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie ! quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravallées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde , dit notre Sauveur ¹, qu'il « lui a donné son Fils unique. » En effet, comme remarque l'Apôtre ², « nous donnant son Fils , ne nous a-t-il pas donné « toute sorte de biens avec lui ? » que s'il nous a fait paraître une affection si sincère , parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur ; l'amour ineffable qu'il avait pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils , le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtu, pour obéir, d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux enfant ! croissez à la bonne heure ;

¹ JOANN. III. 16. — ² ROM. VIII. 32.

que le Ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez ; et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre fils ! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle ! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau, non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux ; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si longtemps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne ; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos faibles yeux, éblouis des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre ; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable ! d'avoir osé vous considérer si longtemps dans cette qualité éminente de mère de Dieu, qui vous approche si près de la majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous ; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos faibles, auxquelles vous compatissez avec une pitié maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés ; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achéons, chrétiens, achevons ; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie ! car, comme dit votre dévôt saint Bernard¹, quelle autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Vous y avez une fidèle correspondance ; je veux dire, l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui préviendra ses désirs : et partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions ?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en

¹ Ad B. Virg. Serm. Panegy. n. 7. int. op. S. BERN. tom. II, col. 690.

revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Église, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire, que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge : plusieurs croient lui être dévôts, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnaît pas pour enfants : plusieurs implorant son assistance, à qui cette Vierge très-pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge ; de peur que, ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourrait vous être très-fructueuse.

Quand l'Église invite tous ses enfants à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère, sans doute, que nous en retirons divers avantages très-importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit saint Augustin, qu'ils trouvent en nous « quelques traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'intéresser pour nous auprès du Seigneur. » *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare* ¹ : de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très-sainte mère de Dieu admette au nombre de ses enfants, ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre, qu'elle a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie ? d'ailleurs, que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices ? enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour ? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il

¹ Serm. de Symbolo, cap. XIII. in Append. tom. VI, col. 282.

est écrit : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qu'il soit anathème ¹ ? » Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu ? et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-homme ?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai ; Dieu est infiniment aimable en lui-même : mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, et je ne sais plus ni que dire ni que penser ; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus ? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous ? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas : malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses. Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus ; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ ; nous sommes ses membres : elle a conçu la chair de Jésus ; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements ; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disait : « Votre « mère et vos frères vous cherchent, » étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes frères ; et celui « qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, « et ma sœur et ma mère ². » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères ! ce n'est pas assez ; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu : ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît ; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la

1. I. Cor. xvi. 22. — 2. Marc. iii. 33-35.

volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? « Celui-ci, dit-il ¹, « est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu dès l'éternité. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même ². » Qui de nous a renoncé à soi-même? « Tous cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ. » *Omnes quæ sua sunt quæerunt, non quæ Jesu Christi* ³. Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté. Mais une injure vous est demeurée sur le cœur ; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir ; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement, ne vous y trompez pas ; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences ; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-même. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes ; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous ?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil ; « qui use des biens qu'elle nous présente comme n'en usant pas, considérant sans cesse que la figure de ce monde

¹ MATTH. III. 17. — ² Ibid. XVI. 24. — ³ Phil. II. 21.

« passe¹; » qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable; parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge, avec confiance, qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus: vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ: vous l'aimerez; elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie: biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Église rend hommage à la dignité de la très-heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante: la première la donne à la terre; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent, nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes: et quoique la société bienheureuse qui unit l'Église, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs;] néanmoins nous

¹ I. Cor. vii. 31.

devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit ; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes leurs semblables, comme s'ils étaient d'un autre ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité ; l'une en la naissance, et l'autre en la mort ; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre ; l'une au commencement, et l'autre à la fin ; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa faiblesse et de son néant ; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris mee, et nudus revertar illuc*¹ : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je « retournerai nu dans le sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram*². Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan ; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube, d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même ;

¹ Job. I. 21. — ² II. Reg. XIV. 14.

et après avoir achevé leur course , après avoir fait , comme des fleuves , un peu plus de bruit les uns que les autres , ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant , où l'on ne trouve plus ni César , ni Alexandre , ni tous ces augustes noms qui nous séparent ; mais la corruption et les vers , la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire , comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie ; en sa mort , par amour , conservant son corps ; en sa naissance , par les avantages qui nous y paraissent , et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes ; le bien qu'ils reçoivent , et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance ; le second , leur libéralité. Reconnaissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres , par les biens qu'elle y a reçus , et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties , il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance ; l'une , ce sont les parents ; et l'autre , c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents ; mais l'âme est d'un ordre supérieur , et elle a cet avantage , qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu , et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps , Dieu inspire le souffle de vie , c'est-à-dire l'âme faite à son image , pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela , il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux , chastes , charitables , vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent , et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints¹ ;

¹ 1. Cor. VII. 14.

« parce que , comme dit Tertullien , ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut. » *Quia sanctitati designati, ac per hoc etiam saluti*¹. Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie ; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage ; et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vint plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres ; Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria ; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents ; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel ; parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vint des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites : il fallait qu'il vint des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise : l'alliance sacerdotale [lui était nécessaire,] parce qu'il devait être grand prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distin-

¹ De anim. n. 32.

guer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière ; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau ; mais le dernier par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble ; parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal, d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source ; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection ; où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfants d'Adam : noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste ; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie ; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrions-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée ?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans] le mystère de l'incarnation ? grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.]

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont, l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus, l'espérance particulière

d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires,] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable [couvrait toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes : [mais à la naissance de Marie, nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà fort avancée, et le jour approche. » *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* ¹. Aussi l'état de l'Évangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme des enfants de lumière. » *Ut filii lucis ambulate* ². Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres; ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, était une nuit] sans repos; parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » *Et ego reficiam vos* ³. De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écriaient : O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! *Utinam dirumperes caelos et descenderes* ⁴ ! O lumière, quand vous verrez-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent ?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honeste ambulamus* ⁵ : « Marchons avec bienséance, comme marchant durant le jour. » Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin Psalmiste, pour fournir sa carrière : *Excultavit ut gigas ad currendam viam* ⁶; et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos

¹ Rom. XIII. 12. — ² Ephes. V. 8. — ³ MATTH. XI. 28. — ⁴ ISAI. LXIV. 1. — ⁵ Rom. XIII. 12. — ⁶ Ps. XVIII. 6.

contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela il destine une nouvelle Ève , aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance.] Réjouissons-nous donc, chrétiens ; nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Ève : il viendra bientôt ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future, par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret ; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie]. Ici deux écueils sont à éviter : l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Église, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur ; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité : et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ; ou si c'était mépriser la divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos

saintes solennités , l'Église catholique , répandue par toute la terre , s'assemblera dans les temples du Très-Haut , pour vous offrir , en unité d'esprit , les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges , nos prières pénétreront jusqu'à vous , non point par la force des cris , mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte , peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix , pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu , touché des misères du genre humain , envoya son Fils au monde , ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme maître et comme Sauveur , l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle , il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique , et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours , quelles complaisances il a eues pour vous , depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance , par ce commun Fils , le gage de vos affections mutuelles , que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui , plein d'une divinité impassible ; vous , revêtu , pour lui obéir , d'une chair mortelle. C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et , se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal , il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui , étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée , en sortit comme une fleur de sa tige , ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge , sans laisser , de façon ni d'autre , de vestige de son passage , pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme « une pluie et comme la rosée qui dégouttera sur la terre ¹ ; »

1 Ps. LXXI. 6.

et cette autre d'Isaïe : « Il s'élèvera comme une fleur, et comme
« une racine d'une terre desséchée ¹. »

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle ; il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos impiétés. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix, pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime ; et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ces cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laissez, en la personne de son cher disciple, ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Église catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non ; l'Église ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres ; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Église dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorants, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Évangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

¹ ISAI. LIII. 2.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Adducentur in templum regis. « On les conduira dans quelque temple du roi. »
(Ps. XLIV. 16.)

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle : renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit : il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques.]

Entrée, au premier point. *Egredere*, « Sors : » sortir du monde : sortir de ses sens : sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cognitione tua* ¹ : « Sors de ta parenté, » de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : « Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi : » *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitam ante te* ². Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient] *Amen* ³.

¹ GENÈS. XII. 1. — ² MATH. II. 26. — ³ APOC. V. 11. VII. 12.

Pour faire cette adoration, [il faut] aimer : l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que, pour être aimé, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit, l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme. Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat* : « Je dors, et mon cœur veille : » au moindre bruit de l'Époux, au moindre souffle de sa voix, [l'Épouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* ¹ : « J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités ; le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître ; cela sans bornes.

¹ Cant. v. 2.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit. « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. »
(Luc. xi. 27.)

Dans cette auguste journée, en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant mère de son Fils unique ; comme il savait, chrétiens, que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles ; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusque alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avait entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devait être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer ; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort longtemps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paraître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avait garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenait d'une manière si

haute ; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois allaient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre Évangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication ; et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière, c'est toute l'Église catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport, que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole ; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité ; afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit ce saint évêque, cette chaste servante de Dieu, « vierge et mère tout ensemble. » *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est là que le Fils de Dieu a pris « la forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a « enrichi les hommes. » *Ibi accepit formam servi..., ibi se pauperavit, ibi nos ditavit*¹. Voilà trois choses, mes sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement, permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a

¹ In Ps. ct, Serm. 1, n. 1, tom. IV, col. 1092.

pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation ; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même ; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer ; et pour cela trois choses étaient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil, qui était la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison ; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaisé jusqu'à prendre la forme d'esclave ? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse ; de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu ni même regarder le ciel ; et au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne pérît encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin ¹ ; de peur que « l'homme pauvre et misérable, étant effrayé par l'éclat et la « pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de lui avec sa « pauvreté et sa misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance ? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse ; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces ! « Là un Dieu a pris la forme d'esclave, » afin de confondre

¹ Ubi supra.

notre orgueil : *Ibi accepit formam servi* : « Là un Dieu s'est « revêtu de notre indigence, » afin d'encourager notre bassesse : *ibi se pauperavit* : « là un Dieu se donne lui-même avec « tous ses biens, » afin d'enrichir notre pauvreté : *ibi nos ditavit*. Dieu me fasse la grâce, mes sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil était le principe de notre ruine ; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe ; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit*¹. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé ; de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux ; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se serait rendu aisément digne de pitié, s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet ; « mais « est-il rien de plus indigne de compassion, qu'un misérable « superbe, qui joint l'arrogance avec la faiblesse ? » *Quid tam indignum misericordia quam superbus miser*². C'était l'état où nous étions faibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermait la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil ; pour attirer sur nous la compassion, il fallait nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie

¹ Serm. CLXIII, n. 8, tom. V, col. 788. — ² S. August. de liber. Arbit. lib. III, n. 29, tom. I, col. 622.

dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi*.

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine ; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée ; je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur : *Perverse te imitantur qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te* ¹ : « Ceux qui s'élèvent contre vous, vous imitent désormais. » Cette parole est pleine de sens ; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il ², où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler ; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image ; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a des attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler ; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Écriture, « qu'elle éclate par-dessus ses autres ouvrages ³ ; » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* ⁴ : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient pour les pécheurs ; et, les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux ; il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* ⁵. Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité ; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice ; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut ; au contraire, il vous

¹ Conf. lib. II, cap. vi, tom. I, col. 86. — ² In Ps. LXX. Serm. II, n. 6, tom. IV, col. 787. — ³ Ps. CXLIV. 3. — ⁴ Luc. VI. 86. — ⁵ MATTH. V. 45.

le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum*¹ : Soyez « saints, parce que je suis saint. »

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour foi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons, et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam ! ô étrange dépravation de notre cœur ! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter ; en celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le prophète se serait-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre²? » si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée dirait-il : « Il n'y a plus de droiture parmi les hommes ; le grand demande, et le juge lui donne tout ce qui lui plaît ; il n'y a plus de foi parmi les amis, la terre n'est pleine que de tromperie³? » Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellents attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons usurper.

« Car comme Dieu n'a personne au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être, dit saint Augustin⁴, les arbitres souverains de notre conduite; » afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du comman-

¹ Levit. XIX. 2. — ² Ps. XI. 1. — ³ Mich. VII. 2-5. — ⁴ In Ps. LXX. Serm. II, n. 6, tom. IV, col. 738.

dement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A seculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea et dixisti: Non serviam*¹: « Vous avez brisé mon joug depuis « longtemps; vous avez rompu mes liens; vous avez dit: Je ne « servirai point. » Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois: qui nous défend, nous incite; comme si nous disions en notre cœur: Quoi, on veut me commander! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr? « Ton cœur « s'est élevé, et tu as dit: Je suis un dieu, et tu a mis ton cœur « comme le cœur d'un dieu: « *Dedisti cor tuum quasi cor dei*²; tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance; tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses: lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu, et tu as dit avec Pharaon: « Ce fleuve est à moi, » tout ce grand domaine m'appartient; c'est le fruit de mon industrie, « et je me suis fait moi-même. » *Meus et fluvius, et ego fecit memetipsum*³.

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Hé bien! ô superbe, ô petit Dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre: un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge: là un Dieu s'épuise et s'anéantit, en prenant la forme d'esclave; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humilier; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de son orgueil même: homme, quoi de plus infirme? pécheur, quoi de plus injuste? superbe, quoi de plus insensé?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine: elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire: car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépen-

¹ JEREM. II. 20. — ² EZECH. XXVIII. 2. — ³ Ibid. XXIX. 3.

dance divine : on ne peut le contenter en ce point ; le trône ne se partage pas , la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire : si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant ; un Dieu pour le contenter deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse tant qu'il demeurera dans lui-même ; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt , pour s'enrichir par l'humilité ; « afin, dit saint Augustin, que l'homme « qui méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité et bassesse « quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât plus « de la pratiquer en la voyant dans un Dieu. » *Ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei*¹. Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine : il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête ; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie ; qui ne peut souffrir aucun joug, ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende ; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la forme d'esclave ; il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui était né souverain. Il descend encore un autre degré : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui les marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare*² : « Il est venu non « pour être servi, mais pour servir. » Il s'abaisse beaucoup plus bas : il a pris la forme d'esclave ; parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au monde, dit le saint Apôtre, il s'est mis « en cet état de victime ; il a dit : Je viens, ô mon Dieu, pour « faire votre volonté : » *Ingressus mundum dicit : ... Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam*³.

¹ In Ps. XXXIII, Enarrat. 1, n. 4, tom. IV, col. 210. — ² MATTH. XX. 28. — ³ Heb. x. 5. 7.

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes frères, ne le croyez pas ; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* ¹ : « Mais c'est ici votre heure et « la puissance des ténèbres. » Il n'a pas attendu la croix, pour faire cet acte de soumission ; « il l'a fait en entrant dans le « monde. » *Ingressus mundum dicit*. Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé, Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement ? Je vous ai déjà dit, mes sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre ? Vous vivez, mes sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable : mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre, en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes ? à celle du lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas ; et vous devez chérir les dernières places, qui, après les abaissements du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ses sentiments : quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère ; ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avait dit qu'elle était servante, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon, et méditez attentivement cette vérité : le dessein du Fils de

¹ LUC. XXII. 53.

Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, quelque chose « de si grand d'être humble et soumis, que si ce Dieu qui est si « grand ne le devenait, nous ne pourrions jamais l'apprendre. » *Itane magnum est esse parvum, ut nisi a te qui tam magnus es feret, disci omnino non posset? Ita plane* ¹. Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant: il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie. *Ibi se pauperavit.*

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus malaisé de bien faire entendre: car, lorsque le saint Apôtre a dit que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté, en naissant de parents obscurs, dans la lie du peuple, en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu, jusqu'à ce que nous disions que c'est la divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'Apôtre: *Exinanivit semetipsum* ²: « Il s'est « anéanti lui-même; » ou pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout entier, comme un vase qui était plein, et qu'on vide en le répandant: c'est l'idée que nous donne le divin Apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange? comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

¹ De sanct. Virginit. n. 85, tom. VI, col. 358. — ² Phillip. II. 17.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage : car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon, dans cette célèbre épître à saint Flavian : « Que comme la forme de Dieu n'a pas détruit la forme d'esclave, aussi la forme d'esclave n'a diminué en rien la forme de Dieu ¹. » Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie? quels de ses divins attributs voyons-nous paraître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, s'il paraît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles, ce ne sont que des rayons affaiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples; et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle le retire : car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paraître agir de son chef; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam;... Pater in me manens ipse facit opera* ² : « Pour moi, je ne juge personne;... mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais; » et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections : c'est pourquoi « il est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse et force. » *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et*

¹ Epist. xxiv. c. iii. — ² JOANN. VIII. 18. XIV. 10.

*sapientiam, et fortitudinem*¹; comme s'il ne l'avait pas eue auparavant : l'oserai-je dire ? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien, et n'en a pas la disposition. Ainsi, étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyait sur la terre, pour y être dans un état de dépouillement, il n'avait pas l'usage de son propre bien ; et il n'en reçoit la pleine disposition qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair : le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts ; et, lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Ego hodie genui te*² : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » O Dieu appauvri ! ô Dieu dépouillé ! je vous adore : vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit !

Il pourrait sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair serait un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature : est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? est-ce une ressource à notre faiblesse, que notre libérateur se dépouille de sa puissance ? Ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable qu'un Dieu même est assujetti à le supporter ? Cela serait vrai, chrétiens, si sa pauvreté y était forcée, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde ; mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous, dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance ; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables, nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret*³ : « Il ne tombe pas pour être abattu, mais « il descend pour nous relever. »

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par une bonté populaire. » *Populari quadam clementia*⁴. Comme un grand orateur,

¹ Apoc. v. 12. — ² Ps. II. 17. — ³ In Joann. Tract. cvii, n. 7, tom. III. p. II, col. 769. — ⁴ Contra Acad. lib. III, n. 42, tom. I, col. 294.

plein de riches conceptions , pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs ; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et par une familiarité populaire vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit : ainsi la sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible : ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Élevez votre courage, ô enfants d'Adam : dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paraître Dieu ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs ; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'était qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné : de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage ; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour, qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance : tel est l'amour de notre Dieu. « Il nous a aimés le premier : » *Ipsè prior dilexit nos*¹ : que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ? Certainement le cœur est trop dur, qui non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre ; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimier ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre ; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

¹ JOANN. IV. 10.

Quiconque parle ainsi n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et celui qui veut que nous atteignons à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Prendre une telle pensée, c'est peu connaître un Dieu appauvri ; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible ; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : il n'y a passions que je ne combatte ; ambition, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah ! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible : un Dieu descend et vous tend la main ; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances. Mais laissons les espérances, mes sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel : dans l'ordre de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons ; si le ciel ne lui envoie ses pluies ; ses rosées, sa chaleur vivifiante et ses influences : et, dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle devait être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avait été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avons déclarée au ciel ; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes sœurs, que l'Église nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un commerce admirable. » *O admirabile commercium !*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un commerce de besoin pour emprunter ce qui nous manque ; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces, l'on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avait pas : dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède ; plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est « suffisant « à lui-même, parce qu'il trouve tout, dit saint Augustin ¹, « dans la grandeur abondante de son unité. » *Sibi sufficit copiosa... unitatis magnitudine.* Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence ; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même : donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage ? quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir ; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge ; et saint Augustin a raison de dire : *Ibi nos ditavit* : « C'est là qu'il nous « enrichit. »

Et en effet, saintes âmes, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il reçoit et ce qu'il y donne ; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu, ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi, qu'a-t-il pris de nous ? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la corruption : et que nous a-t-il donné en échange ? Il nous a apporté les véritables biens qui croissent en son royaume céleste, qui est son domaine et son patrimoine ; l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la commu-

¹ Confess. lib. XIII, cap. xi, tom. I, col. 229.

nication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic ?

Mais voyons maintenant cet autre commerce de société et d'affection. Peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui serait à charge ? Si donc il épouse la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage ; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnaissons plutôt qu'il veut être à nous et enrichir notre pauvreté, non-seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence ; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par laquelle Dieu a aimé tellement le monde qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport : « Celui qui ne nous a pas épargné son Fils, mais nous « l'a donné tout entier, et par sa naissance et par sa mort, que « nous pourra-t-il refuser ? et ne nous donne-t-il pas en lui « toutes choses ? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* ? Quand il a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur ; tout se déborde par cette ouverture ; [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor : et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture ? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole ! *Seipsum dabit*, dit saint Augustin ¹, *quia seipsum dedit* : « Il se donnera de nouveau, « parce qu'il s'est déjà donné une fois. » La libéralité des hommes est bientôt à sec : en Dieu un bienfait est une promesse ; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or, un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entresuivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore à notre nature un nouveau présent de lui-même ; « il se donnera immortel « aux immortels, après s'être donné mortel aux mortels. » *Seipsum dabit immortalibus immortalem, quia seipsum dedit*

¹ Rom. VIII. 32. — 2 In Ps. XLII, n. 2, tom. IV, col. 366.

*mortalibus mortalem*¹. En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire : « il transformera notre corps, tout « vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps « glorieux. » *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configurationem corpori claritatis suæ*².

Mais faisons en ce lieu, mes sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils ; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente ? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur ; quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même ? *Beatus venter qui te portavit* : « Heureuses mille et mille « fois les entrailles qui ont porté Jésus-Christ. » Jésus-Christ sera donné à tout le monde ; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel ; mais Marie, durant sa grossesse, le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle ; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier ; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilège extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée ; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin que

¹ In Ps. cxli. n. 2, tom. IV, col. 368. — ² Phil. iii. 21.

nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité est le bien de tous ses fidèles : recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir : car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender] ? « Comment pourrons-nous « éviter sa colère, si nous négligeons un tel salut ? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* ¹ ? Au contraire, quelle source de gloire ! quel torrent de délices ! quelle abondance de dons ! quelle inondation de félicité !

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur* ² : « Servons-nous de celui qui est à nous pour notre profit, « faisons notre salut de celui qui est notre Sauveur ; » sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut ; puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avait point de Sauveur, je ne vous parlerais point de la sorte : [mais] s'il est à nous, mes frères, servons-nous-en pour notre profit ; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

¹ Heb. II. 3. — ² S. BERNARD. Rom. III, sup. Missus est, n. 14, tom. I, col. 748.

FRAGMENT

SUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Combien admirables et extraordinaires les abaissements du Dieu-homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a avec l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Ève.

Creavit Dominus novum super terram : fœmina circumdabit virum. « Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme. »
(JEREM. XXXI. 22.)

De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avait formée, il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paraît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères, et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature : enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Écriture des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses : et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante : *Creavit Dominus novum super terram* ; et comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la mère

le secours du fils ; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la Salutation angélique, et de lui dire avec Gabriel : *Ave*.

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourrait justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, Messieurs, cette nouveauté que l'Église nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram*, Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet je remarque dans cet abaissement du Dieu-homme deux choses tout à fait extraordinaires. Dieu est le Seigneur des seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui : Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô nouveauté surprenante ! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître ; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; ce Fils, dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père ; ce Fils, relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens ! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie, que Dieu a fait une nouveauté ? O Père céleste ! ô mortels ! vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet : hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Venez, mes frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui : mais en admirant ce nouveau mystère que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute « qu'une femme concevra un fils : » *Femina circumdabit virum* ; et apprenant, de ces paroles mystiques, que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable, pour la comprendre dans cette fête

à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage; et que ce Dieu, qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Et afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge; en ce que c'est par elle qu'il se communique et entre en société avec les hommes; c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une vérité assez surprenante et néanmoins très-indubitable que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles; mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut, que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange: je ne sais si tout le monde entend ma pensée; mais la preuve de ce que j'avance paraît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très-bien prouvé¹ que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature comme il a fait dans l'incarnation. Et sans m'arrêter à toutes ses preuves, qu'il vaut mieux laisser à l'école, parce qu'elles nous emporteraient ici trop de temps, il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance qui n'a point de bornes, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-homme, un Dieu incarné: *Domine, opus tuum*²; « C'est là, Seigneur, votre grand ouvrage; » et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages: *Lætabitur Dominus in operibus suis*³: « Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres. » Or, ce miracle si grand et si magnifique, Dieu

¹ 3. p. q. 1. p. 1. — ² HABAC. III. 2. — ³ Ps. CIII. 31.

ne le pouvait faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'apôtre saint Paul ¹ : *Exinanivit semetipsum* ; « Il s'est lui-même épuisé « et anéanti, en prenant la forme d'esclave. »

Disons donc avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il fait ? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point ; pour cela il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière, *Vidimus gloriam ejus* ; et pour cela il s'est revêtu de notre faiblesse : *Et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus* ². Jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

Ne croyez pas, mes frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté, pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentiments. Ce que je prétends, par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme : je prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même ; car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi ? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde ; c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que son père voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, mes frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de ce Dieu-homme, quelle fut sa première pensée, et le premier mouvement de sa volonté ? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret, qui m'a découvert ce mystère ? C'est le grand Apôtre, c'est saint Paul lui-même dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : « Entrant au « monde il a dit. » *Ingressus*. Voilà, mes frères, ce que nous

¹ Philipp. II. 27. — ² JOANN. I. 14.

cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde; et par ce qu'il a dit nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde il a dit : Père, « les holocaustes et les sacrifices pour le « péché ne vous ont pas plu : » *Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt*; « alors j'ai dit : J'irai moi-même; » pourquoi? « pour accomplir, ô Dieu, votre volonté. » *Tunc dixi, Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*¹. N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du Fils de Dieu c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance. *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*.

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous choisissiez cette Vierge pour être le temple sacré, où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige, c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde, sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir par l'Écriture? Renouvelez, Messieurs, vos attentions, pour y voir que l'humilié de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendait pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque, dans l'Évangile de ce jour, que, dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange, elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admirables paroles! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu

¹ Hebr. x. 5-7.

même : l'une est la pureté virginale ; l'autre , une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle ? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner ? quelle promesse plus magnifique ? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu ? Et néanmoins Marie est troublée, elle craint, elle hésite, peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : « Comment cela se pourrait-il faire, puisque j'ai « résolu de demeurer vierge ? » *Quomodo* ? Voyez, mes frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera à la vérité une grande gloire ; mais, ô sainte virginité, que deviendrez-vous ? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais, encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu ! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des âmes pudiques ? qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire ! Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet l'ange répond à Marie : « Le Saint-Esprit surviendra « en vous. » *Spiritus Sanctus superveniet in te*¹. Il surviendra, dit-il ; il n'était donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté. Ecoutez maintenant la seconde : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*² : « Voici la servante du Seigneur, « qu'il me soit fait selon ta parole. » Vous voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu ; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de mère de Dieu ; et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur

¹ Luc. 1. 34. — ² Ibid. 35. — ³ Luc. 1. 38.

Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute : le Verbe se fait un corps de son sang très-pur ; « le Père la couvre de « sa vertu : » *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*¹ ; et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle ? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge, que vous recevez en vous, la première, celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu tant de siècles : *Ecce Domini mei per tanta retro secula promissum, prima suscipere mereris adventum*². Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière il veut que « vous possédiez toute seule, durant l'espace de neuf « mois entiers, l'espérance de la terre, la gloire des siècles, « le bien commun de tout l'univers. » *Spem terrarum, decus seculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides*³. Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah ! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paraît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes : c'est que l'humilité est bannie du monde. Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore, un homme retenu et modeste c'est une rareté presque inouïe. Hé bien ! néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas ? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme : et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser. Ah ! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumetts que par un principe d'orgueil ? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaises sous ceux que l'on nomme les tout-puissants,

¹ Luc. i. 35. — ² Euseb. Homil. n. de Nativ. Domin. Biblot. Patr. Lugd. tom. VI, pag. 620.
— ³ Ibid. pag. 621.

tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres ? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos âmes, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuirait à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paraîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille, cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les faiblesses qui t'entourent ? Rentre, ô superbe, dans ton néant ; et apprends de la sainte Vierge à ne te pas laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage ; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles ; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur, Si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie, ce même Dieu, qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point, qui finira bientôt ce discours.

SECOND POINT.

Voici, Messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première ; et si vous avez été étonnés de voir un souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'unique et l'incomparable qui se donne des compagnons, et qui entre en société avec les hommes : *Et habitavit in nobis* ; c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu, qui le rend infini, incommunicable, et unique en tout ce qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques, pour parler dignement de cette unité ; et voici néanmoins, Messieurs, des paroles de Tertullien qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la faiblesse humaine.

Il appelle Dieu « le souverain grand, » *Summum magnum* ; « mais il n'est souverain, dit-il, qu'à cause qu'il surmonte tout « le reste. » *Summum victoria sua constat* ¹. « Et ainsi, ne souffrant rien qui l'égalé, il laisse tellement au-dessous de soi tout « ce qu'on pourrait mettre à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même « une solitude par la singularité de son excellence. » *Atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est* ².

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux, pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu ? Pour moi, je me représente, Messieurs, cette majesté infinie toute resserrée en elle-même, cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne rassemble pas les grandeurs humaines, où il y a toujours quelque faible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonnerait donc, chrétiens, de voir cet unique, cet incomparable, qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons ? O nouveauté admirable ! Et encore quels compagnons ? Des hommes mortels et pécheurs. *Non angelos apprehendit* ³ : « Il ne s'est point arrêté aux anges, » quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, « sautant, dit l'Écriture ⁴, toutes les « montagnes, » c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges ; il a cherché la nature humaine, que sa mortalité avait reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avait encore ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie, *apprehendit* ; il l'a saisie en l'âme et au corps ; il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté ! ô miséricorde ! enfin ce Dieu en devenant homme, « afin que nous « entrions en société avec lui, » *Ut et nos societatem habeamus cum eo* ⁵, est venu traiter d'égal avec nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset* ⁶.

¹ Advers. Marcion. lib. I. n. 3. — ² Ibid. n. 4. — ³ Hebr. II. 16. — ⁴ Cant. II. 8. — ⁵ I. JOANN. I. 3. 6. — ⁶ TERTULL. advers. Marcion. lib. II, n. 27.

Chrétiens, quelle nouveauté ! qui a jamais ouï un pareil miracle ! « Quelle nation de la terre a des dieux qui s'approchent « d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous ¹ ? »

Une telle condescendance mériterait bien, chrétiens, d'occuper plus longtemps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeait à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous ; c'est un grand bonheur pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge, qu'il se donne à nous par son entremise ! C'est par elle qu'il entre au monde, c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère ? tâchons d'en découvrir le secret, et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Écriture et par le consentement unanime de tous les siècles, que dans le mystère adorable de la rédemption de notre nature, c'était une résolution déterminée de la providence divine, de faire servir à notre salut tout ce qui avait été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il serait trop long de vous expliquer ; et contentez-vous d'entendre en un mot, que par une charitable émulation Dieu a voulu détruire notre ennemi, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. Selon cette merveilleuse dispensation, que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut conclure nécessairement que comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devaient aussi concourir à sa délivrance. Tertullien l'a en-

¹ Deut. iv. 7.

seigné dès les premiers siècles dans le Livre de la Chair de Jésus-Christ, où parlant de la sainte Vierge : « Il était, dit-il ¹, « nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené « au salut par le même sexe. » *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eundem sexum redigeretur in salutem.* Le martyr saint Irénée l'a dit devant lui ²; le grand saint Augustin l'a dit après ³; tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine : d'où je tire cette conséquence, qu'il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Ève aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Ève avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici le rapport qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge; Ève était vierge encore, et Marie est Vierge; Ève encore vierge avait son époux, et Marie la Vierge des vierges a aussi le sien; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu* ⁴ : un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez, lui dit-il, comme « des dieux ⁵ : » l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur « est avec vous, » lui dit Gabriel ⁶; l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que « Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si « beau ? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, lui dit-il, et rien

¹ De Carn. Chr. n. 17.— ² Contr. Hæres. lib. V, cap. xix, pag. 316.— ³ De Symb. ad Catech. Serm. III, cap. IV, tom. VI, col. 571.— ⁴ Luc. I, 42.— ⁵ Genes. III, 5.— ⁶ Luc. I, 28.— ⁷ Genes. III, 4.

« n'est impossible au Seigneur 1. » Ève crut au serpent, et Marie à l'ange. De cette sorte, dit Tertullien 2, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en « croyant à Dieu ce que Ève avait ruiné en croyant au diable. » *Quid illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie ; enfin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que « la vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève. » *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* 3.

Un rapport si exact n'est pas une invention de l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que Marie ne soit l'Ève bienheureuse de la nouvelle alliance, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ ; et qu'Ève étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante, par l'ordre admirable de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut ! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins ; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvait-il pas faire son ouvrage en elle sans en avoir son consentement ? Ne paraît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité ? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur ? Ah ! Messieurs, qui le pourrait croire ? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de la demander ? Est-ce pour cela, nos chers frères, que vous avez rompu l'unité et

1 LUC. I. 30. 37. — 2 De Carne Christi, n. 17. — 3 Cont. Hær. I. V, cap. XIX, pag. 316.

abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de Notre-Seigneur ? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens.

Je ne puis plus retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Église catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Ève : *Ad te clamamus*. Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Ève l'exilée, sinon à la mère des libres ? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Ève, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée ? Si donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle ? *Et Jesum, etc.* O merveille des secrets de Dieu ! ô convenance de notre foi ! Car c'est l'accomplissement du mystère, que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, « pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine. » *Conversabatur Deus, ut homo divine agere doceretur*¹.

¹ THARULL. adversus Marcion. lib. II, n. 27.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Élisabeth : le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean ; et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. « Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. » (Luc. 1. 40.)

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnaître que le Sauveur est un Dieu caché, dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons; Jésus et la divine Marie; saint Jean et sa mère sainte Élisabeth: c'est ce qui fait tout le sujet de notre Évangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu, toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Élisabeth, éclairée d'en haut, reconnaît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle: *Unde hoc mihi*¹? Jean sent la présence de son divin Maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables: *Exultavit infans*². Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence: ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile: caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible; et lui qui est l'âme de tout le mystère, paraît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas, âmes chrétiennes, de ce qu'il nous

¹ Luc. 1. 48. — ² Ibid. 44.

tient ainsi sa vertu cachée; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible, qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main : de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paraît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est quelle se découvre assez dans l'action des autres, qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression qu'il leur donne. C'est ce que vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours, où devant vous entretenir des opérations de son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies; et je dois tâcher d'attirer ses grâces par l'intercession de celle à laquelle il se communique si abondamment, qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, gratia.*

L'un des plus grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très-chères sœurs, de ces communications particulières, dont il honore quelquefois des âmes choisies; et je laisse à vos directeurs et aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles; intérieurement par son Saint-Esprit, et par l'inspiration de sa grâce; au dehors par sa parole, par ses sacrements, et surtout par celui de l'adorable eucharistie?

Il importe aux chrétiens de connaître quels sentiments ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre Évangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprimé trois mouvements dans leurs cœurs; et je vous prie de vous y rendre attentifs: premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce: tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez: car cette âme, ainsi abaissée, n'osera jamais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnaissant son peu de mérite. C'est pour-

quoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait, c'est que se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin apôtre: *Pax Christi exulset in cordibus vestris*¹; et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements. Vous le savez, mes très-chères sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentiments qu'il inspire aux âmes: se juger indignes de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare: désirer ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance: enfin posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentiments paraissent dans notre Évangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Élisabeth, qui, considérant Jésus-Christ, qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnaît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse: *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini ad me*²? « Et d'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite? » D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents qui pressent impétueusement le saint Précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence: *Exultavit infans in utero ejus*³. Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche toute en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique: *Magnificat anima mea Dominum*⁴: « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. » Ainsi je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon Évangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une âme qui s'en juge

¹ Col. iii. 15. — ² Luc. i. 43. — ³ Ibid. 41. — ⁴ Ibid. 47.

indigne, c'est ce que vous remarquerez en Élisabeth ; le transport d'une âme qui le cherche, c'est ce que vous reconnaîtrez en saint Jean ; la paix d'une âme qui le possède, c'est ce que vous admirerez en la sainte Vierge ; et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, âmes chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite ; et le premier tribut que nous lui devons, quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnaissance de notre bassesse. Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire, c'est une crainte religieuse, qui nous fait en quelque sorte retirer de lui par la considération du peu que nous sommes. Ainsi lisons-nous, en saint Luc, que saint Pierre n'a pas plutôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et, « Retirez-vous de moi, Seigneur, lui dit-il, gardez-vous bien d'approcher de moi, parce que je suis un homme pécheur. » *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine*¹. Ainsi ce pieux centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnaître qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus*². Ainsi, pour venir à notre sujet, et n'aller pas chercher bien loin ce qui se trouve si clairement dans notre Évangile, dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine sainte Élisabeth, qui connaît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie, étonnée et confuse : « D'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite ? » *Unde hoc mihi ?*

C'est, mes sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect que l'exemple d'Élisabeth devrait profondément graver dans nos cœurs : mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien comprendre. « D'où me vient cet honneur, dit-elle, que la mère de mon Seigneur me visite ? » C'est sur ces paroles qu'il faut méditer ;

¹ Luc. v. 8. — MATTH. VIII. 8.

et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Élisabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, il y a quelque chose qu'elle connaît et quelque chose qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi ; voilà ce qu'elle connaît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur ; c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie ; et dans une telle inégalité, elle la regarde de loin, s'humiliant profondément devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes ; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *Mater Domini mei*. Puis-je lui rendre assez de soumissions ?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connaître l'honneur qu'on lui fait, mais elle n'en peut pas concevoir la cause ; elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : D'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante ? *Unde hoc mihi ?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée ? *Unde hoc ?* Là, mes sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, elle ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressants qui la portent aux sentiments d'humilité, lorsque Jésus-Christ la visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs ; secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés ; motifs en effet très-puissants, par lesquels nous devons apprendre à servir notre Dieu en crainte, et nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre ? puisque si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition ni par le mérite ; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes, que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Élisabeth à révéler sa gran-

deur suprême, par la reconnaissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits, en confessant notre indignité?

Mais afin de ne pas le faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons avant toutes choses ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu; et encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer, pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce premier principe, que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent: et ce fondement étant supposé, qui pourrait nous dire, mes sœurs, le respect que nous devons au souverain Être? Il est seul en tout ce qu'il est; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'exprimer magnifiquement son excellence incommunicable, dit qu'il est « le souverain grand, qui ne souffrant rien qui s'égale à lui, s'établit lui-même une solitude par la singularité de sa perfection. » *Summum magnum, ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens*¹. Voilà une manière de parler étrange; mais cet homme accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu? *Solitudinem de singularitate præstantiæ*: solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects.

Mais cette solitude de Dieu nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur faible; grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédon et on nous cède; tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité: tellement qu'il n'y a rien de si grand, que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô Souverain Grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses: *Solitudinem quamdam, etc.* Vous êtes le seul auquel on

¹ Adv. Marc. l. I, n. 4.

peut dire : « O Seigneur , qui est semblable à vous ¹ ; profond
 « en vos conseils , terrible en vos jugements , absolu en vos vo-
 « lontés , magnifique et admirable en vos œuvres ² ? » Que si
 vous êtes si grand , si majestueux , malheur à qui se fait grand
 devant vous ; malheur , malheur aux têtes superbes , qui vont
 hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres ,
 et vous les déracinez ; vous touchez ces orgueilleuses monta-
 gnes , et vous les faites évanouir en fumée . Heureux ceux qui ,
 vous sentant approcher par vos saintes inspirations , craignent
 de s'élever devant vous , de peur de vous exciter à jalousie ;
 mais qui s'écrient aussitôt avec le prophète : « Qu'est-ce que
 « l'homme , ô grand Dieu , que vous vous en souvenez ³ ou qui
 « sont les enfants des hommes , que vous leur faites l'honneur
 « de les visiter ⁴ ? » Ils se cachent et votre face les illumine ; ils
 se retirent par respect , et vous les cherchez ; ils se jettent à vos
 pieds , et votre esprit pacifique repose sur eux .

Apprenez , ô enfants de Dieu , de quelle sorte il faut recevoir
 cette souveraine grandeur : mais pour vous humilier plus
 profondément , sachez que sa bonté vous prévient en tout , et
 que sa grâce se montre grâce ; en ce qu'elle n'est attirée par
 aucuns mérites . Rendez , rendez ici témoignage à sa miséri-
 corde surabondante , vous pécheurs qu'il a convertis , vous bre-
 bis perdues qu'il a ramenées , vous autrefois enfants de téné-
 bres , que sa grâce a faits enfants de lumière . Ne s'est-il pas
 souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliiez ? ne vous
 a-t-il pas poursuivis , quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur ?
 ne vous a-t-il pas attirés , quand vous méritiez le plus sa ven-
 geance ? Et vous , âmes saintes et religieuses , qui marchez dans
 la voie étroite , qui vous avancez à grands pas dans le chemin
 de la perfection , qui vous a inspiré le mépris du monde et
 l'amour de la solitude ? n'est-ce pas lui qui vous a choisies , et
 ne lui confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mé-
 rité ce choix ? Je n'ignore pas cependant que vous n'amassiez
 des mérites : anathème à ceux qui le nient ; mais tous ces
 mérites viennent de la grâce . Si vous usez bien de la grâce , il
 est vrai que ce bon usage en attire d'autres ; mais il faut
 qu'elle vous prévienne , pour vous sanctifier par ce bon usage .

1 Ps. xxxiv, 10. — 2 Exod. xv, 11. — 3 Ps. viii, 5.

Ne voyez-vous pas, dans notre Évangile, que ce n'est pas Élisabeth qui vient à Marie ; c'est Marie qui cherche sainte Élisabeth ; c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes sœurs, ce nouveau miracle ? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies ; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur ? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier ? sera-ce peut-être du commencement ? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi, sera-ce donc du progrès ? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce. *Fons aquæ salientis* ¹ : C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine ; c'est « la grâce elle-même qui mérite d'être augmentée, afin « que, par cet accroissement, elle mérite d'arriver à sa perfection. » *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin ².

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce, que tardons-nous à imiter sainte Élisabeth ? Que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Unde hoc mihi* ? « D'où me vient un si grand bonheur ? » d'où me vient cette faveur extraordinaire ? Ah ! je ne l'ai point méritée ; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire ; parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnaître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas ; si nous reconnaissons qu'il ne nous doit rien, il se confessera notre débiteur. Il est allé chez le centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui, il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre, et il le fait le plus illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus sponsi* ³ ; et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa

¹ JOANN. IV. 14. — ² Ep. CLXXXVI, n. 10, tom. II, col. 667. — ³ JOANN. III. 29.

tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, âmes chrétiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter ; tellement que l'humilité est l'appui de la conscience. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abandonner aux désirs ardents, dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'âme fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnaît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre ; c'est-à-dire un chaste transport, par lequel elle court à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puissent porter si haut leurs pensées ? Il n'est pas permis d'en douter ; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bien-faisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures ; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite ; l'une et l'autre sont inconcevables : et comme, me défiant de mes forces, je me suis aidé pour la première d'une forte expression de Tertullien ; je me servirai pour la seconde d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Église : c'est le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie, qui prend tant de plaisir à se répandre ; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : « Ce Dieu, dit cet excellent théologien ¹, désire « d'être désiré ; il a soif, le pourriez-vous croire, au milieu de « son abondance. » Mais quelle est la soif de ce premier Être ? c'est que les hommes aient soif de lui : *Sitit sitiri*. Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger : et comment pouvons-nous l'obli-

¹ Orat. xl, tom. I, pag. 657.

ger ? C'est en lui demandant qu'il nous oblige ; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent : ce sont les paroles de saint Grégoire.

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés ? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur ; mais, se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude ; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son maître le vient visiter, et il voudrait s'avancer pour le recevoir : c'est le saint amour qui le pousse ; ce sont des désirs ardents qui le pressent. Ne voyez-vous pas, âmes saintes, qu'il tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux ? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur ; et s'il ne peut plus souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste, pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes, puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardents ; et si vous recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint Précurseur, vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre, pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission, et il faut qu'un autre saint Jean, disciple et bien-aimé du Sauveur, vous explique la fonction de saint Jean-Baptiste. Écoutez comme il parle dans son évangile :

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean :
 « cet homme n'était point la lumière, mais il venait sur la terre
 « pour rendre témoignage de la lumière, » c'est-à-dire de
 Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet
 de lumine*¹. N'êtes-vous pas étonnées, mes sœurs, de cette
 façon de parler de l'évangéliste ! Jésus-Christ est la lumière, et
 on ne le voit pas ; Jean-Baptiste n'est pas la lumière, et non-
 seulement on le voit ; mais encore il nous découvre la lumière
 même. Qui vit jamais un pareil prodige ? quand est-ce que l'on
 a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes et leur
 dire : Voilà le soleil ! N'est-ce pas la lumière qui découvre tout ?
 n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les cou-
 leurs, et lever le voile obscur et épais qui avait enveloppé toute
 la nature ? Et voici que l'Évangile nous vient enseigner que
 la lumière était au milieu de nous sans être aperçue ; et ce qui
 est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière,
 est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux.*

Dans cet événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons
 pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la peuvent voir :
 accusons-en notre aveuglement ; accusons la faiblesse d'une
 vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que
 le grand Augustin nous explique délicatement par ces excel-
 lentes paroles ; *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus
 diem*². Saint Jean n'était qu'un petit flambeau ; *erat lucerna ardens
 et lucens*³ ; et « telle est notre infirmité, qu'il nous faut un
 « flambeau pour chercher le jour : » il nous faut Jean-Baptiste
 pour chercher Jésus : *Per lucernam quærimus diem* : c'est-à-
 dire, mes très-chères sœurs, qu'il fallait à nos faibles yeux une
 lumière douce et tempérée, pour nous accoutumer au jour du
 midi ; et qu'il nous fallait montrer de petits rayons, pour nous
 faire désirer de voir le soleil, que nous avons entièrement ou-
 blié dans la longue nuit de notre ignorance : car c'est en ceci
 principalement qu'était déplorable l'aveuglement de notre
 nature, et je vous prie de le bien entendre.

Nous avons premièrement perdu la lumière : le soleil de
 « justice ne nous luisait plus. » *Sol intelligentia non ortus
 est eis*⁴. Non-seulement nous l'avions perdue ; mais nous en

¹ JOANN. I. 8. — ² In JOANN. Tract. II, n. 8, tom. III, part. II, col. 301. — ³ JOANN. V. 35. —
⁴ Sap. V. 6.

avons même perdu le désir, et « nous aimions mieux les « ténèbres. » *Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem*¹. Nous en avons non-seulement perdu le désir; mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous était de telle sorte passée en nature, que nous craignions de voir la lumière; nous fuyions devant la lumière; nous haïssions même la lumière : car « celui « qui fait le mal hait la lumière. » *Qui male agit, odit lucem*². D'où nous venait cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre, en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière; et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vérité éternelle, qui illumine tout homme qui naît au monde. « Les yeux se nourrissent de la lumière; » *Luci quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin³; et « ce « qui fait voir, poursuit ce grand homme, que la lumière les « nourrit et les fortifie, c'est que s'ils demeurent trop longtemps « dans l'obscurité, ils deviennent faibles et malades. » *Cum in tenebris fuerint, infirmantur*. Et cela pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu' « ils sont privés de leur nourriture, « et comme fatigués par un trop long jeûne? » *Fraudati oculis cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis*. D'où il arrive encore un effet étrange, c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, manque d'aliment, ou, s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat; ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière, qui était leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable : si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir

¹ JOANN. III. 19. — ² Ibid. 20. — ³ In Joann. Tract. XIII, n. 5, tom. III, part. II, col. 293.

qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée: celui qui est en cet état ne peut pas voir; « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui. » *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum*¹. Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui: il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour, mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser. *Oculos suos statuerunt declinare in terram*².

C'est ainsi que sont les pécheurs; c'est ainsi qu'était tout le genre humain: la lumière s'était retirée, et avait laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur éternelle du Père? montrerez-vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante? Non, mes sœurs, il ne le fait pas; il se cache encore en lui-même: mais il se réfléchit sur saint Jean. Il envoie premièrement des rayons plus faibles, pour fortifier peu à peu notre vue tremblante, et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin Précurseur, voilà votre emploi, et vous commencez aujourd'hui ce saint exercice.

Et en effet, ne voyez-vous pas que Jésus n'agit pas? il ne remue pas, il ne se montre pas; il ne paraît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant: *Visitavit nos oriens ex alto*³: « L'Orient, dit-il, nous a visités. » Et comment nous a-t-il visités, puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde? Il est vrai, nous dit Zacharie; mais c'est un soleil qui se lève; on ne le voit pas encore paraître, il n'est pas sorti de l'autre horizon: toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités? Nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons: en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui sur son Précurseur: *Visi-*

1 Ps. xxxvii. 11. — 2 Ibid. xvi. 11. — 3 Luc. 1. 78.

tavit nos oriens. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour ; considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante ; c'est qu'il nous veut apprendre à le désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus ? pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des âmes fidèles ? que n'allez-vous donc à Jésus, que ne courez-vous à Jésus ? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits ? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel ; que sera-ce donc dans son sanctuaire ? et si ses premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassements.

Je ne me laisserai point de le répéter. Quoi, mes sœurs, il ne paraît pas, il n'agit pas, il ne parle pas, et déjà sa sainte présence remplit de joie et de l'esprit de Dieu ! Quel bonheur ! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés ; de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre raisonner sa voix paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos ! mais quoi, de le contempler jusque dans sa gloire, de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles !

Ah ! que tardons-nous, âmes chrétiennes ? que n'excitons-nous nos désirs ? que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes ? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence : de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. « Mon âme, disait David, languit après vous : quand viendrai-je ! quand m'approcherai-je de la face de mon Seigneur ? » *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei*¹ ? Quelle honte, quelle indignité, si lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas ! Car, mes frères, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels ? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous ? S'il ne

¹ Ps. xli.

nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels? Courons donc à cette table mystique; prenons avidement ce corps et ce sang; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage: car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport; nous trouverons en lui la paix de nos âmes, cette paix qu'il vous faut montrer en la bienheureuse Marie; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste. Ce sont, mes sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix, qui réjouissent la sainte Vierge en Notre-Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente: « Mon âme exalte le nom du Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur: » *Magnificat anima mea Dominum*¹. Certainement son âme est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison que, ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge; et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique, qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais pour en comprendre la suite, il faut vous représenter, comme en raccourci, les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qu'il nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. « Il a, » dit-elle, regardé mon néant; il m'a fait de très-grandes choses, il a déployé sur moi sa puissance. » Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue: « Dieu a dissipé les superbes; Dieu a déposé les puissants: et pour punir les riches avarés, il les a renvoyés les mains vides. » Enfin elle conclut son sacré cantique, en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses: « Il s'est souvenu de sa

¹ LUC. I. 37.

« miséricorde, ainsi qu'il avait promis à nos pères. » *Sicut oculus est ad patres nostros*¹. Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison : néanmoins elle est admirable, et je vous prie, mes sœurs, de la bien entendre : car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe, principe certainement admirable ; c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*² ; c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde, et les vaines douceurs qu'il promet, les pourraient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paraît pas en ce siècle ; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu, par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paraît-il pas encore assez clair ; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix ; et comprenons-en la douceur, par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous, ô divine Vierge ! dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. « C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée, « c'est qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa « servante. » *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Il nous faut entendre, mes sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez dans les Écritures, que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance ; et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes ; c'est ce que veut dire le roi-prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum*³ : « Les yeux de Dieu sont arrêtés sur les justes, et ses « oreilles sont attentives à leurs prières : » voilà le regard de

¹ Luc. 1. 33. — ² Ibid. 48. — ³ Ps. xxxiii. 16.

faveur. Mais, mes sœurs, le même prophète nous expliquera, dans un autre psaume, le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus* ¹ : « Voilà, dit-il, que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent ; » et cela pour quelle raison ? *Ut eruat a morte animas eorum, et alat eos in fame* ² : « Pour délivrer leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la « faim. » Voilà ce regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien, pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : « Notre âme attend après le Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et « notre secours. » *Anima nostra sustinet Dominum; quoniam adjutor et protector noster est* ³. Une âme assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix ? C'est ce que veut dire la très-sainte Vierge, lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet, c'est elle, mes sœurs, qui est singulièrement honorée de ce double regard de la Providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur, lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes ; et que dis-je à toutes les femmes ? mais aux anges, mais aux séraphins et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle, lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise, et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Écoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu : *Fecit mihi magna qui potens est* ⁴ : il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo* ⁵ : « Son bras a montré et « moi sa puissance : » il m'a remplie de ses grâces, et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna*. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam*. C'est donc particulièrement l'heureuse Marie, qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem*.

Mais néanmoins, âmes chrétiennes, âmes saintes et reli-

1 Ps. xxxii. 18. — 2 Ibid. 19. — 3 Ibid. 20. — 4 Luc. 1. 49. — 5 Ibid. 51.

gienses, vous en êtes aussi honorées; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité? sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes? Disons, mes sœurs, ce que nous pourrons: parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui, certainement, ô enfants de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible, lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paraît en juge, avec une face irritée. Mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie, il fait naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge; il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi: de sorte qu'il lui dit, plein de confiance: « O Dieu! vous êtes mon protecteur: » *Dicam Deo: Susceptor meus es*¹; et il lui semble que Dieu lui réponde: O âme fidèle, je suis ton salut: *Dic animæ meæ: salus tua ego sum*²; tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète qui le fortifie et lui fait dire avec assurance: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous³? » — « Le Seigneur est mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant qui pourrais-je trembler⁴? »

Telle est, mes sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs; paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle, par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage: n'entreprenons pas de persuader par nos discours, ce que la seule expérience peut faire connaître; et ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours, en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes sœurs, le mépris du monde qui paraît dans la suite de notre cantique, de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer:

¹ Ps. xli. 10. — ² Ibid. xxxiv. — ³ Rom. viii. 31. — ⁴ Ps. xxvi. 1.

Car cette âme, appuyée sur Dieu, qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-Haut, jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds; du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Mais en quel état le voit-elle? elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos* ¹ : « Il a dissipé les superbes : » *Deposuit potentes* ² : « Il a déposé les puissants : » *Exaltavit humiles* : « et il a relevé ceux qui étaient à bas. »

Entrez, mes sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse; et afin de le bien entendre, représentez-vous, s'il vous plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment, qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* ³. Et en effet, nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenants : ne voyez-vous pas l'émulation? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs : Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue; et il n'est rien, ni de plus grand devant Dieu, ni de plus inutile, selon le monde; que cette médiocrité tempérée, en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que l'un élève, l'autre le déprime; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présents, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux

¹ Luc. I. 51. — ² Ibid. 52. — ³ Apolog. n. 50.

qui regardent le bien présent, ils donnent, mes sœurs, l'avantage au monde; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité; il voit ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leur abondance: Voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux: *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* ¹. C'est le cantique des enfants du monde. Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant d'adjudger la victoire? viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce qui regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu, mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent, que Dieu laisse remporter aux enfants du siècle; ils considèrent l'événement que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire, et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dispersera les superbes, mais il les a, disent-ils, déjà dissipés, *dispersit*, réduits à rien; ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissants, ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien; ils savent qu'il ne s'écoule ainsi que de l'eau: *Divites dimisit inanes*. Voilà donc toute la grandeur abattue; Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfants, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête! Eux que le monde méprisait si fort, les voilà mis et établis dans les hautes places: *Exaltavit humiles*; eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens: *Esurientes implevit bonis* ².

O victorieux du Tout-Puissant! ô paix et consolation des âmes fidèles! Chantez, chantez, mes sœurs, ce divin cantique; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle; chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines,

¹ Ps. CXLIII. 15. — ² Luc. I. 53.

leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée. Moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte; pourquoi vous entendez-vous parler de la sorte? n'êtes-vous pas les enfants de Dieu? ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême? La terre n'est-ce pas votre exil; le ciel n'est-il pas votre patrie? pourquoi vous entendez-vous admirer le monde? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entendez-vous chanter le cantique de Babylone? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare, que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux, c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt*. Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux¹ : c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée; vivez en paix dans cette pensée; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience, premièrement, que le Seigneur vous regarde; secondement, assurés sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est*. Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie; il achèvera le reste successivement; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise. *Amen*.

1 Ps. CXLIII. 15.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Évangile avec la loi. La synagogue figurée dans Élisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les faibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. « Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. » (LUC. I. 40.)

Jésus-Christ, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Étant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connaissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison ? Combien la disposition en est-elle sage ? combien l'harmonie en est-elle juste ? comme toutes choses y sont mesurées ? quel ordre et quelle conduite y règne partout ? D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde ? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence ; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine, qui est

tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu, quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance? S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime? Et si nous apprenons des Lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu, par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares¹, à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant que de naître, et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits: écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la loi soient bien éloignés; toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien: *O Christum in novis veterem*²! « O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit³, l'illuminateur des antiquités; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui

1 Ps. xviii, 1, et seq. — 2 Adv. Marc, lib, IV, n. 21. — 3 Ibid. n. 40.

ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas , que pour accomplir exactement, et de point en point , ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi , quelque différence qui nous y paraisse , Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la synagogue et l'Église se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Élisabeth , et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi , l'Église qui embrasse la synagogue. Voilà l'âme , voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle , de Jesus-Christ allant à saint Jean , de Marie visitant sainte Élisabeth , d'un enfant qui saute de joie , de sa mère qui prophétise , d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre Évangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose , que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu , dans la dispensation des mystères.

Entrons donc , Messieurs , en cette matière avec le secours de la grâce ; étalons les richesses des secrets célestes ; exerçons nos entendements dans le champ des Écritures sacrées : c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Élisabeth tient la place de la synagogue , et Marie celle de l'Église ; après cela nous verrons , dans les sincères embrassements de ces charitables cousines , la loi ancienne et la loi nouvelle , qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation , en laquelle nous trouverons des instructions salutaires , pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paraîtra manifestement , que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge , celle - ci était une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque , dans le tableau que je vous présente de l'Évangile embrassant la loi , de Marie saluant sainte Élisabeth , c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre sainte Élisabeth dans une extrême vieillesse , et la divine Marie dans la fleur de l'âge ; et je vois en la vieillesse d'Élisabeth , la mourante caducité de la loi ; et

dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire, ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'Apôtre, parlant de la loi, « Ce qui vieillit, » dit-il, est presque aboli¹. » Ainsi la synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Église remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse² : « Ils n'auront point, dit-il, besoin de soleil, » parce que le Seigneur Dieu sera leur lumière; et ils règneront aux siècles des siècles. » Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils règneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours, et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre, par la rapidité de sa course : il est tout à tous; il est éternellement devant tous; il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures : et l'Église des prédestinés, qui

¹ Hebr. vii. 13. — ² Apoc. xxii. 5.

n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage ! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes, qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines ?

Mais, chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Église, dont nous faisons partie, selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais ; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Élisabeth vieille représente la synagogue prête à tomber ; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Église de Jésus-Christ, toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, « purifions-nous du vieux levain, » comme dit l'Apôtre¹ ; que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés ; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quelque sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, Messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son père, c'est-à-dire dans son Église. C'est le sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle ; et c'est afin que nous entendions, que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur ; afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il

¹ I. Cor. v. 7.

éloigne cette froideur paresseuse, qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre, et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'Apôtre, dans la divine épître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse « doit être abolie, parce que son sacerdoce devait passer. » *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat*¹. En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étaient des animaux égorgés; tout y sentait la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois; mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devraient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Église, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en « tout et partout. » *Honorable connubium in omnibus*². Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité

¹ Hebr. vii. 12. — ² Ibid. xiii. 4.

sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'Apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une est tout occupée du soin des choses du monde : » *Cogitat quæ sunt mundi*¹; c'est le but de la synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et de la graisse de la terre : *De rore cæli et de pinguedine terræ*² : elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité ? « Elle est uniquement occupée du soin des choses « du Seigneur. » *Cogitat quæ Domini sunt*³. C'est le but de la sainte Église, « qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles. » *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*⁴. C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu ; aussi sont-ils appelés des anges⁵.

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin⁶ que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée ; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église ; celle de l'Église à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide*⁷ : « Je vous « rendrai mon épouse par une inviolable fidélité, » par une fidélité réciproque : *Fide pudicitæ conjugalis*⁸.

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité ; et la même Écriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la synagogue, qui d'elle-même ne peut engen-

¹ I. Cor. vii. 34. — ² Gen. xxvii. 28. — ³ I. Cor. vii. 34. — ⁴ II. Cor. iv. 18. — ⁵ Apoc. ii. 1. et seq. — ⁶ Contra Julian. lib. V, cap. xii, n. 48. tom. X. col. 652. — ⁷ Osee. ii. 20 — ⁸ S. August. de bono Viduit. ii. 5. tom. VI. col. 371.

dre des enfants au ciel ; et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : *Lactare, sterilis, quæ non parit*¹ ; » Ré-
« jouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. » Toutefois, Messieurs, la stérile enfante ; Élisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge. Aussi la synagogue a-t-elle enfanté ; mais des figures et des prophéties. Élisabeth a conçu ; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang, que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilège ; il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fit passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu, ne devait pas être l'effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Église, le croiriez-vous, entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu ; celle de la nature et celle de la charité, qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Église. Et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur, mais c'est notre crainte ; l'une et l'autre génération demande une pureté angélique ; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacrilèges ; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne

¹ Gal. iv. 27.

peut le perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « Il pare le soldat et convainc le déserteur. » *Ornat militem, convincit desertorem* ¹. Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas de leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre; comme la paix retourne à nous quand on ne la reçoit pas, autant qu'il est en nous nous les maudissons; autant qu'il est en nous nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Évitons cette condamnation; donnons au Saint-Esprit des organes purs: ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacrilèges; autrement il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère: mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Église, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre Évangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Élisabeth; l'Église chrétienne en la sainte Vierge: il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes; qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent: et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé; en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin ²,

¹ S. AUG. in Ps. xxxix, n. 4, tom. IV, col. 326. — ² In Joann. Tract. II, tom. III, part. II, col. 300. 301. Serm. cccxliii. tom. V, col. 1176 et seq.

est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la synagogue à l'Église : il est comme l'envoyé de la synagogue à Jésus, afin de reconnaître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a dit : *Ecce agnus Dei* ¹. « Voilà l'agneau de Dieu : » c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Élisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres ; mais afin que nous les fassions : elle est tellement accordée à nos bons désirs qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie ; et dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres ; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce. *Gratiam pro gratia* ². Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* ³ : « La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionnée. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est pourquoi Marie prévient sainte Élisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean était choisi pour son précurseur ; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne]. Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade ? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre faible avec les faibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor* ? « Qui est faible, disait l'Apôtre ⁴, sans que je

¹ JOANN. I. 29. — ² Ibid. 16. — ³ S. Aug. ad Paul. Ep. CLXXXVI, n. 10, tom. II, col. 67. — ⁴ II. Cor. XI. 29.

« m'affaiblisse avec lui? » — « Qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis scandalizatur et ego non uror?* « Voulez-vous « sovoir, demande saint Augustin, jusqu'où l'Apôtre est descendu, pour se rendre faible avec les faibles? Il s'est abaissé « jusqu'à donner du lait aux petits enfants. Écoutez-le lui-même « dire aux Thessaloniens¹ : Je me suis conduit parmi vous « avec une douceur d'enfant, comme une nourrice qui a soin « de ses enfants. Et en effet, nous voyons les nourrices et les « mères s'abaisser, pour se mettre à la portée de leurs petits « enfants : et si, par exemple, elles savent parler latin, elles « appetissent les paroles, et rompent en quelque sorte leur « langue, afin de faire d'une langue diserte un amusement « d'enfant. Ainsi un père éloquent, qui a un fils encore dans « l'enfance, lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose cette élo- « quence qui l'avait fait admirer dans le barreau, pour pren- « dre avec son fils un langage enfantin. » *Quære quo descende- rit, usque ad lac parvulis dandum. Factus sum parvulus in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos; et si norunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant quodammodo, linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia... Et disertus aliquis pater... si habeat parvulum filium, cum ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum*². [Telle est aussi la conduite que Joivent tenir les prêtres, pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Élisabeth : elles s'embrassent ; elles se saluent. La loi honore l'Évangile, en le prédisant : l'Évangile honore la loi, en l'accomplissant ; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Écoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedictu tu in mulieribus*³. « Vous êtes bénite entre toutes les « femmes. » O Église ! ô société des fidèles ! ô assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre ! vous êtes singulièrement bénite, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea*⁴ : « Une seule est ma colombe et « ma parfaite amie. » *Beata es tu quæ credidisti*⁵ : Vous êtes

1 1. Cor. III. 2. — 2 1. Thess. II. 7. — 3 S. Aug. in Joann. Tract. VII. n. 22, tom. III, part. II, col. 352. — 4 Luc. I. 42. — 5 Cant. VI. 8. — 6 Luc. I. 45.

« bienheureuse d'avoir cru, » dit Élisabeth à Marie ; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : » car le « justevit de la foi. » *Justus autem meus ex fide vivit*¹. *Perficiuntur ea quæ tibi dicta sunt a Domino*² : « Tout ce qui vous a été dit de « la part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira : voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la synagogue rend à l'Église. L'Église ne désavoue pas ses dons ni ses avantages ; au contraire, elle reconnaît que « le Tout-Puissant a fait en elle « de grandes choses. » *Fecit mihi magna qui potens est*. Mais elle rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum*³ : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Ainsi dans cette aimable rencontre de la synagogue avec l'Église, pendant que la synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Église, l'Église de son côté rend témoignage à la miséricorde divine : afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous « avertit-on, dans la célébration des saints mystères, de rendre « grâces au Seigneur notre Dieu. » *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo; ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse Novi Testamenti sacrificium*.

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde ; notre sacrifice est un sacrifice d'eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, il rend grâces au libérateur. S'il fait tressaillir Jean, qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule, que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face. Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne. Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous.

¹ Hebr. x. 38. — ² Luc. i. 49. — ³ Ibid. 47.

DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE,

LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Évangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité et de charité immense. Mais qui n'admire-rait, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère d'une inexplicable instruction, si profitable, non-seulement pour les personnes cachées dans la solitude ; mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles ; pour les justes, c'est leur consolation ; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence. Qui n'admira premièrement Élisabeth qui s'abaisse ? « D'où me vient ce bon-
« heur ¹ ? » Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre par son tressaillement sa joie à l'approche de son Sauveur ; et Marie, possédée de l'esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur ². »

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent ; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paraît sans action ; et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paraît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache

¹ Luc. 1, 43. — ² Ibid. 47.

la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous êtes un Dieu caché, un Dieu sauveur ¹, » un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paraît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre, pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvements pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ses fréquentes visites ? Elle doit apporter trois dispositions : un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur ; voilà la première disposition : la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par désir : la troisième, c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Élisabeth qui s'abaisse. « D'où me vient ce bonheur ? » Jean qui se transporte : « L'enfant a tressailli ² : » Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon âme magnifie le Seigneur : » voilà les trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Élisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu ; le transport divin de Jean qui le cherche ; et la paix de la Vierge qui le possède. L'approche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familial.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche ? A l'approche d'une telle

¹ ISAI. XLV. 15. — ² LUC. I 44.

grandeur, néant, que dois-tu faire ? tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire ? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir ; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler ; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'esprit de Dieu était sur eux, combien ils étaient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond ¹ : en sorte que ses os semblaient se disloquer, et prêts à se dissoudre. Ézéchiël, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux ; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face ². Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : « Retirez-vous de moi ; car je suis un pécheur ³. » Et le centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne : une parole, une parole de votre part ⁴. »

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilège. Vous les voyez qui traitent avec Dieu soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement ; et, saisies d'admiration, vous devez dire : « D'où me vient ce bonheur ? » car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnaître indignes.

En effet, si je pouvais pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des compliments d'amitié et de complaisance ! Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-

¹ JEREM. XXIII. 9. — ² EZECH. II. 1. — ³ LUC. V. 8. — ⁴ MATTH. VIII. 8.

mêmes : elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère ; mais en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême : mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes ; et c'est une erreur intolérable, dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que la grâce ne servait que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas ; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit ; ils n'agissent que par hypocrisie et par passion :

Mais, quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce ; parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine ; semblable à ces grandes rivières, qui, pour se répandre en différents ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce prévient les justes pour les faire mériter ; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'attends, dit-il ¹, la couronne de justice que Dieu, comme « juste juge, me rendra. » Mais, dit saint Augustin ², Dieu ne serait pas juste juge, s'il n'avait été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc* ? Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc* ? Si dans la suite vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc* ? S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc* ?

Mais disons, en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous

¹ II. Tim. iv. 8. — ² De Grat. et lib. Arbit. n. 14, tom. X, col. 725.

blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudraient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Écriture, esprits grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité; qu'ils écoutent sainte Élisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi; mais que la mère de mon Seigneur vienne à moi? « Si-tôt, dit-elle¹, que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli. » Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et loin de faire injure à la grâce, en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence:

Nous avons dit que la première disposition d'une âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement; mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu? Jean ne sent pas plutôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent; et courir à lui: il voudrait déjà remplir ses fonctions de précurseur; mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien; grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes filles, une vérité bien douce et bien consolante; Dieu désire d'être désiré, il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien, et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine, qui coule dans une plaine; elle est claire, elle est fraîche, elle est pure; elle ne désire pas d'être rafraîchie; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passants.

Ainsi, il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes; il faut courir avec transport, il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur; et heureux celui qui soupire après lui, car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le centurion s'abassa aux pieds des apô-

¹ Luc. 1. 44.

tres¹, mais il désira ; et par là il mérita que le Saint-Esprit prévint l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est ; mais il dit ce qu'il n'est pas. « Je ne suis qu'une voix, un son qui frappe l'air², » qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ ; et plein d'ardeur pour son maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'était abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint précurseur, c'est une grâce de lumière ; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière ; la lumière découvre la lumière. Ah ! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil ; mais les hommes avaient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour, qui devait bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde était dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot ; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, il se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs, emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer, mais il ne veut point de lumière ; il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses désordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière, qui éblouit nos faibles yeux : il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paraît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du

¹ Act. x. 44. — ² MATH. III. 3.

soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil ; « cet Orient d'en haut, *Oriens ex alto*¹, qui vient pour éclairer « ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, « et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix » et l'observance de la loi.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, j'approfondirai, » *Scrutabor*², j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connaître toute l'étendue de nos obligations ; et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderaient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les régler sur nos désirs : songeons plutôt à connaître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu, en approfondissant dans ses commandements, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée ! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme ; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu, que l'âme découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle ; et le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez, Marie ; c'est à vous à nous faire connaître vos sentiments : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe ? Elle prononce un divin cantique, qui est la gloire des humbles et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentait Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

¹ LUC. I. 78. 79. — ² PS. CXXVIII. 34.

Mais que veut dire exalter Dieu ? Exalter Dieu, mes filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile ; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus ; élevez-le au-dessus de l'élévation ; exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie ? quel en est le sujet ? La première cause de son exultation, c'est qu' « il a regardé la bassesse de sa servante. » Elle ne dit pas sa servante ; mais la bassesse de sa servante ; tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu, pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance ; un regard de défense et de protection ; ah ! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du roi a quelque chose d'heureux et de divin ¹. Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre dont il est écrit : « Voici les yeux du Seigneur, qui se reposent sur les justes ². » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend, et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir : sa lumière faible éblouit les faibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver ; mais comme étant déjà fait. *Deposuit*. Elle l'a vu abattu ; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux : *Deposuit* : « Il les a mis bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu ;

¹ Prov. xvi. 15. — Ps. xxxiii. 16.

il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera ; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? une âme humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même ; c'est cette âme que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde ; dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur ; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie ; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : ce que Dieu promet est meilleur que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ses promesses ; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons, comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est longtemps. « S'il tarde, dit le prophète ¹, il ne laissera pas que de venir. » Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a vu le jour du Seigneur ; il s'en est réjoui ². » Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus est à la porte ; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

¹ HABAC. II. 3. — ² JOANN. VIII. 56.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. « Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. » (Luc. II. 22.)

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples : ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades : et, comme telle était la loi que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures, il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente ; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul ¹ que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avait fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels ; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des

¹ Hebr. x, 5.

Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange : *Ave*.

« C'est un discours véritable, dit le saint apôtre¹, et digne « d'être reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est « venu au monde pour délivrer les pécheurs, » et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin², que l'Église catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus qui est sa victime ; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le Nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paraissent dans notre Évangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paraît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant

1 I. Tim. i. 15. — 2 De Civ. Dei, lib. X, cap. xx, tom. VIII, col. 256.

percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur ? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée ? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties ; si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère ?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Évangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paraissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte ; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présent immole l'amour de la vie ; Anne pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens ; et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice : par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie ; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits mensuels ; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance ; et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne

nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet, il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car, si elle répugne de telle sorte à tous les autres animaux qui sont engendrés pour mourir, combien plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, lequel a été créé si heureusement, que s'il avait voulu vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin ¹ ? » Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avons besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujetti tout ce qui respire; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie, conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la crainte de mourir tenait dans une éternelle sujétion. » *Et liberavit eos qui timore mortis per totam obnoxii servituti* ².

Voici, messieurs, un grand mystère, voici une conduite sur-

¹ S. Aug. Serm. CLXXII, n. 1, tom. V. col. 827. — ² Heb. II. 15.

prenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre médecin. Cette méthode paraît sans raison ; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'était le remède propre, et s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin ¹, un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible ! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle ? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer.

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivit contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait été contrainte de quitter son corps. » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* ².

¹ In Joann. Tract. XLIX, n. 2, tom. III, part. II, col. 619. — ² De Trinit. lib. IV, n. 16, tom. VIII, col. 890.

Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force ; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnaissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse ! Car, puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avait-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécration ; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible ; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paraissez donc, il est temps, ô le désiré des nations ! divin auteur de la vie, glorieux triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé

par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime ; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la « peine du péché, et la sienne est le sacrifice qui l'expie. » *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam : et ideo cum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* ¹.

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* ². On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah ! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent : en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon ? Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre : mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose ; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais. Nous donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie ?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi

¹ De Trinit. lib. IV, n. 15, tom. VIII, col. 820. — ² Luc. II, 29.

sa belle-mère, qui lui persuadait de se retirer. « Non, non, ne « croyez pas que je vous quitte, partout où vous irez, je veux « vous y suivre; partout où vous demeurerez, j'ai résolu de m'y « établir. » *Quocumque perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor.* « Votre peuple sera mon peuple, « votre Dieu sera mon Dieu. Ah ! je le prends à témoin que la « seule mort est capable de nous séparer : encore veux-je mourir « dans la même terre où vos restes seront déposés, et c'est là que « je choisis le lieu de ma sépulture. » *Quæ te terra morientem suscepit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ*¹. Quoi ! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie ?

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable ? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. « Cette « maîtresse infidèle vous crie tous les jours : Je suis laide et désagréable ; et vous la chérissez avec ardeur ? Elle vous crie : Je « vous suis rude et cruelle ; et vous l'embrassez avec tendresse ? « Elle vous crie : Je suis changeante et volage ; et vous l'aimez « avec attache ? Elle est sincère en ce point, qu'elle vous avoue « franchement qu'elle ne sera pas longtemps avec vous, et que « bientôt elle vous manquera comme un faux ami au milieu de « vos entreprises ; et vous faites fondement sur elle, comme si « elle était bien sûre et fidèle à ceux qui s'y fient ? » *Clamat tibi, Fœda sum, et tu amas ? Clamat, Dura sum, et tu amplecteris ? Clamat, Volatica sum, et tu sequi conaris ? Ecce respondet tibi amata tua, Non tecum stabo*². Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt ; dit saint « Angustin, à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. » *Qui tanta ejus, ut paulo serius moriaris, age aliquid, ut numquam moriaris*³.

1 RUTH. I. 16. 17. — 2 Serm. cccii, tom. V, n. 6, col. 1228. — 3 Ibid. n. 4, col. 1227.

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que, pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un grand sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits et prenez de l'eau dans votre « fontaine. » *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui*¹. Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme; qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui, ayant sans doute ses sentiments propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui, étant seule capable de s'unir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que

Prov. v. 17.

notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent ? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable ! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort ? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme ; ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre ! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui devait être spirituel même dans la chair, devient tout charnel même dans l'esprit. » *Qui... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis*¹.

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connaissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné devait être régi par l'esprit ; et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit ! Mais, ô changement déplorable ! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs

¹ De Civ. Del, lib. XIV, c. xv, tom. VII, col. 366.

objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, Messieurs, à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits moments de relâche, où il semble que la passion se repose; tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi ventus; desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* ¹ : « Tous mes bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage, et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature; mais maintenant, Messieurs, voici le remède. Voici le sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et y cueillir un fruit agréable au goût : » *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* ²; mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs, fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris atten-

¹ Job. xxx. 15. — ² Genes. iii. 6.

drit tous ceux qui le voient ; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur*¹ : « Il est mis pour être en butte, dit le saint vieillard, « à toutes sortes de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah ! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit ! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes ; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers ; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées ! Mais vous les souffrez déjà par impression ; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant « en infirmités : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem*² ; parce que si vous savez tout par votre science divine, par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs [et les] peines : *Virum dolorum*.

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifions l'amour des plaisirs ; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes ; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels ; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes ; elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec

¹ LUC. II. 34. — ² ISAÏ. LIII. 3.

elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables ; marchons avec retenue dans un chemin si glissant ; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher nous n'allions à l'emportement ; fuyons les rencontres dangereuses et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contresoï-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum* ¹.

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis* ²? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience ! Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité ; combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditioneux, qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais, pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières ; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, et par les commandements qu'il nous fait et par les évé-

¹ Apol. II. Davm. cap. III, n. 12, tom. I, col. 710. — ² De Spect. n. 29.

nements qu'il nous envoie. Car, comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, Messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés; celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s' imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que, ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes frères, d'autres sentiments: considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice; regardons dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons de ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée; et

quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions ? mais le temps ne me permet pas de vous développer plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, est établi pour « la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé « comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera « percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère ! je vous prie, Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur ; au contraire, c'est ce qui le porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est ? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'« il est « moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que « de les appréhender toutes. » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*¹. Tel est l'état de la

¹ De Civ. Dei, lib. I, cap. XI, tom. VIII, col. 12.

sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal , pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal , pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait tout sentir ; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, Qu'arrivera-t-il ? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de sa résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice ? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux ? est-ce un fils ? et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume ? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutius habitura quem Domino commendasset* ¹.

C'est la grande obligation du chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu ; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie

¹ S. PAULIN. Ep., ad Sever. n. 9.

de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir; parce qu'étant les instruments principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains, qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi: un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire, non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur; car il a dit par son prophète qu'«il fera la volonté de ceux qui le craignent.» *Voluntatem timentium se faciet*¹.

Sire, Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne, si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés, comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise; parce que Dieu, qui régite le monde par eux, prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs États. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine: elle n'est pas née pour se régler elle-même, elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés, Dieu bénira votre règne; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

¹ Ps. CXLIV. 20.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini. « Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu. » (Luc. II. 22. 23.)

Un grand empereur ¹ a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnaît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau que la justice dans le trône, et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet ! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance ? Merveilleuse conduite de Dieu ! Jésus-Christ venait abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite ; néanmoins, tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Évangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine ?

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus con-

¹ THEODOSE. L. DIGNA. Cod. Justin. l. I, titul. XIV, leg. IV.

venable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge, qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujettie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnaître avant toutes choses qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Écritures et dans les commandements divins, la loi de justice qui nous dirige : nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjectures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous entraîne : enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison; et cet attrait, qui nous pousse au mal avec tant de force; est appelé par l'Apôtre ¹ « la loi de péché, » qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car, pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige; nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Évangile que nous traitons et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge. Siméon ce vénérable vieillard, et Anne cette sainte veuve, semblent ne paraître en ce jour que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte mère se soumettent aux commandements que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus

¹ Rom. vii. 23.

des nécessités qui accablent notre nature , et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissants et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle ; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne ; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente , et à la loi du péché qui nous tyrannise.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux , mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connaissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre ; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes ; et enfin que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle , Messieurs , de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse ; et c'est ce qui paraît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Sivos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis*¹ : « Vous serez vraiment libres, » dit-il, quand je vous aurai affranchis. » Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente ; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom ; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc vere liberi eritis*. C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous

¹ JOANN. VIII. 36.

rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux ; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux ; la seconde, c'est la liberté des rebelles ; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi ; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois ; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable ; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque-là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement ; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline ? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image ; à Dieu ne plaise ; encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse ! Et tontefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde ? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés ? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes, tant nous avons ravili l'honneur de notre nature !

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avait bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que Dieu donnât des lois à l'homme, non pour le priver de sa liberté, mais pour lui témoigner de l'estime. » *Legem... bo-*

nititas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber, quam abjectus videretur. Et certes, cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis* 1.

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudraient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent pas, dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils veulent qu'on les compare et qu'on les mette en égalité avec les animaux brutes privés de raison. » *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* 2. Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* 3. « L'homme vain et déraisonnable s'emporte par une fierté insensée, et s'imagine être né libre à la manière d'un animal fougueux et indompté. » En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée ; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise ? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri* ; qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur ? O hommes ! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse : mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même ; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de

1 Lib. II. Adv. Marcion. n. 4. — 2 Ps. XLVIII. 21. — 3 Job. XI. 12.

raison, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitut, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* ¹ : « O Seigneur ! envoyez un législateur à « votre peuple : » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance ; donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection ; « et ainsi vous « ferez connaître que vous les traitez comme des hommes ; » c'est-à-dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande ; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujéti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ces saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égaré ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence ? Ouvrons les yeux, chrétiens, et com-

¹ Ps. ix. 21.

prenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien ; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus sans comparaison, que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien ¹, comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants ; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligations ; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous était donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel ! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme est étrangement « déçu par sa propre liberté. » *Sua in æternum libertate deceptus* ² ! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté ? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'était pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse : car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière ; j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées ; mais, hélas ! ô liberté malheureuse ! en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : *Volens quo nollem perveneram* ³. Voilà, en ce peu de mots, Messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre, dont je vous parlais tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même

¹ Adv. Marcion. lib. II, n. 6. — ² INNOCENT. I. Ep. xxiv, ad Conc. Carth. Labb. tom. II, col. 1285. — ³ Confess. l. VIII, cap. v, tom. I, col. 149.

à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains ; et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis ; il fait ce qu'il veut ; mais que cette fausse liberté le trompe ! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, Messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées ; quiconque méprise leurs règlements, est assujéti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois ; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire, prévaricateur de la loi de Dieu ! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses ; et reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de Dieu ; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'Apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée : » *Non enim sine causa gladium portat*¹ ; combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste ; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant ; que ce n'est pas en vain qu'il lance la foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre ? Nous avons ici l'honneur de parler

¹ Rom. XIII. 4.

devant les puissances souverainés : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince ? Ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service ? Qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance ? Tous ces sentiments sont très-justes, tous ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi, après Dieu il est le premier ; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas justé que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révéree que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre ; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel lui rapportent tout ¹, » et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon ². Après il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchaient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si dans cette faiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel ? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle après tout s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ? Eh ! Messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même ? Si donc nous craignons celui qui, ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage ; « combien plus, dit le « Sauveur ³, doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'âme et « le corps dans une gêne éternelle ? »

Cependant, ô aveuglement ! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Étrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu ! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs dérégés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens ? moins une chose est

¹ Eccles. x. 20. — ² Prov. xvi. 10. — ³ MATTH. x. 28.

permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux; les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par une fausse douceur, parce qu'il « nous paraît d'autant plus agréable, qu'il est moins permis. » *Fallit peccatum fallaci dulcedine ;... cum tanto magis libet quanto minus licet* ¹. Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous voulons contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre, que « le péché prend occasion du précepte pour nous « tromper; » c'est-à-dire pour nous tenter d'avantage et plus dangereusement. *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me* ². O Dieu, quel est donc notre égarement! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due, puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer!

Paraissez, ô très-sainte Vierge; paraissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui lui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête; et non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abrégé ce discours, avec la troisième dans

¹ De div. Quest. ad Simplic. lib. I, tom. VI, col. 83, 84. — ² Rom. VII, 11.

une même suite de raisonnement ; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ces saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse ; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir et même ordinairement notre prévoyance ; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées ; autant que le ciel est éloigné de la terre, autant mes pensées sont-elles au-dessus des vôtres ¹ ; » et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes volontés seront accomplies, et tous mes desseins auront leur effet, dit le Seigneur tout-puissant. » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* ².

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende mai-

¹ ISAÏ. LV. 8. 9. — ² Ebd. XLVI. 10.

tres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentit par expérience cette force majeure dont j'ai parlé; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir, quand il lui plaît, avec une telle fermeté qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignons d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout à fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée: et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge

le moins capable de raison , est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants ; certainement si leurs volontés étaient aussi durables qu'elles sont ardentes , il n'y aurait pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent , sans peser aucune raison ? Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible ; il ne leur importe pas si cet acier coupe , c'est assez qu'il brille à leurs yeux , et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui ; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer , et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez , vous voyez au même moment , et tout leur visage en feu , et tout leur petit corps en action , et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force , pour ainsi dire , de leurs désirs , sinon de la faiblesse et de l'imbécillité de leur raison ?

Mais , s'il est ainsi , chrétiens , ô Dieu , qu'il y a d'enfants à cheveux gris , et qu'il y a d'enfants dans le monde ! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes faibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode , sans autre droit que son intérêt ? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu , qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise ? ne ressemblent-ils pas à des enfants , qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent ? Mais il y a cette différence , que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants , leur a donné pour frein leur propre faiblesse ; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé , encore plus impétueux , n'ayant point de semblables digues , se débordent aussi sans mesure , si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc , chrétiens , que la véritable raison et la véritable sagesse , c'est de savoir se modérer. Oui , sans doute , on sort de l'enfance , et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui , comme dit le docte Synésius , ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs , mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations ; et qui , sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mau-

vaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-même cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre Évangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, Messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps ; mais je ne puis pas le couper moi-même, un chirurgien expert me rend cet office triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnais ; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables ; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, et c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes com-

posés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et, chrétiens, qui le pourrait croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Étrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il y a des maux, dit saint Augustin, « que la patience supporte : » ce sont les maux qui nous affligent ; « et il y en a d'autres, dit le même saint, que la tempérance modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrenamus* ¹. O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ? nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue ; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux ; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu ! où en sommes-nous ? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Écoute, homme misérable : « Ce sera « la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* ². Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remèdes aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

¹ S. Aug. contra Julian. lib. V, cap. v, n. 22, tom. X, col. 640. — ² Rom. vii. 24. 25.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égaré, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebus tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorable. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le maître et le souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il, ô mère ! sera percée d'un glaive, et ce « Fils, toute votre joie et tout votre amour, sera posé comme « un signe auquel on contredira : » *In signum cui contradicetur*¹ : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

¹ LUC. II. 34. 35.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet, je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et perdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire, qu'« il vaut mieux sans comparaison endurer « une seule mort, que de les appréhender toutes. » *Satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*¹. Toutefois, Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon, ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, tout odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez maintenant mourir en « paix votre serviteur. » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme; ne sortons

¹ De Civ. Dei, lib. I, cap. XI, tom. VII, col. 12.

point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont vu le Sauveur. » *Quia viderunt oculi mei salutare tuum*. Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avait destiné pour « être exposé en vue à tous les peuples de l'univers. » *Quod parasti ante faciem omnium populorum*. On l'a vue, cette « lumière « éclatante qui devait éclairer toutes les nations, et combler de « gloire son peuple d'Israël : » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel*¹. Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers ; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez ; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'ils nous a montrées. Non, « nous n'avons « jamais vu sa face, ni nous n'avons jamais écouté sa voix, ni « nous n'avons pas sa parole demeurante en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes. *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens*². Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le connaît et ne garde pas ses commandes, c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui. » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mandata est, et in hoc veritas non est*³. Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connaître ? qu'avons-nous donné à son Évangile ? quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? Au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti*⁴ ? « Nous avons été affligés, sans être « touchés de componction ; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge ; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et

¹ LUC. II. 29-32. — ² JOANN. V. 37. 38. — ³ I. JOANN. II. 4. — ⁴ Ps. XXXIV. 19.

non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avait promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir ; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Évangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux ! O que la mort leur sera fâcheuse ! ô que ses approches leur seront terribles ! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables ! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée ; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés ; « en ce jour périront, dit le Psalmiste, toutes leurs hautes pensées : » *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* ¹ ; en ce jour, commenceront leurs supplices ; en ce jour, pour eux s'allumeront des feux éternels ; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur âme, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah ! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien ; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens ; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort ! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plu-

1. Ps. cxlv. 3.

tôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable ! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis*. Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix ? O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner ; et afin que, fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commençons à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

TROISIÈME SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la purification. — Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini ;... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum. « Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur... Et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. » (Luc. II. 22, 24.)

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte mère, non sans quelque profond conseil de la providence divine. Elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans notre Évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or, afin de vous dire en quoi consistaient ces cérémonies, il faut remarquer que, selon la loi, toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses. Premièrement il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même

de la conversation des hommes : puis, ce temps expiré, elles se venaient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardaient principalement que la mère, et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observait que pour les mâles, et parmi les mâles n'était que pour les aînés, que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetaient par quelque somme d'argent, témoignant par là que tous leurs aînés étaient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenaient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste à mon avis tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre Évangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense, en vérité, mes très-chères sœurs, qu'il serait difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première que la loi de la purification présupposait que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si suscepto semine pepererit masculum*¹ : où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires ; autrement ce mot *suscepto semine* serait inutile et ne rendrait aucun sens. La loi donc de la purification parlait de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardait en aucune

¹ Levit. xii. 2.

façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont sont intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très-chères sœurs, que son fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en était sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification, c'était seulement à cause de la coutume et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas était si fort extraordinaire, qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or, ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on aurait d'elle, et qu'il n'y aurait personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire, elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi qui, comme nous l'avons dit, en présupposait la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connaître qu'elle est entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avouent franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or, il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui semblait si injurieuse à sa très-pure virginité; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices

légalles qu'elle n'avait nullement contractées ; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avait conçue comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui semblait si pressante, et de faire connaître aux hommes ce qui s'était accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes, il faut l'avouer, mes très-chères sœurs, cela est du tout admirable ; surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après l'innocence de ses mœurs, qui n'appréhendait aucune recherche ; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui, avec sa bonté et naïveté ordinaires, eût dit qu'il était vrai que sa femme était très-chaste, et qu'il en avait été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire, nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Élisabeth sa cousine, qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme, que « le « Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes ¹. » Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur ; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant, qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien ? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disaient de son fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devait être, elle à qui l'ange avait dit si nettement qu'il serait appelé le fils du Très-Haut, et qu'il siégerait à jamais sur le trône de

¹ Luc. 1. 49.

David son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connaissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais, certes, il fallait qu'elle se fit voir, par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous « venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité¹. » Et il y a dans son Évangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connaissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : « J'ai, dit-il², à être « baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » lui donc, qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paraître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la providence divine. C'était lui, c'était lui, chères sœurs, qui donnait ce sentiment à sa sainte mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher fils le sait, ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience ! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive ! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre faiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre

¹ MATTH. XVII. 9. — ² LUC. XII. 50.

mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité ; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistait en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportais au commencement de ce discours. Or, Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvaient être offertes légitimement. « On offrira, dit-il ¹, un agneau d'un an avec une tourterelle « ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un agneau, « ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on pouvait suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle ; et cela se faisait ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'était le sacrifice des pauvres. Maintenant, souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le roi du ciel. Écoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : ils offrirent, pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste ? Pourquoi cette alternative ? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite ? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes, l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative ; deux pigeonneaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvaient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée ? Est-ce point qu'il nous veut faire entendre, que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportait dans le temple le vrai agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde ? Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que nous connaissions que le sacrifice, quel qu'il ait été,

¹ Levit. xii. 6. 8.

était le sacrifice des pauvres : *Par turturum, aut duos pullos columbarum* 1.

Chères sœurs, qui poussées de l'esprit de Dieu avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur ? Son père gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique ; lui-même il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent, à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devaient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devaient être un jour empereurs ? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'était reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devait vivre ! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde ? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il était à la croix il voyait ces avars et impitoyables soldats, qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté ? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne se point démentir dans cette action, qui était comme vous le verrez tout à l'heure une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche par la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre

1. Luc. n. 24.

« pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par votre « abondance¹; » inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor, que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnait que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu, pour faire voir qu'il était le maître de toutes choses, avait accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi, voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandait tout ce qui naissait le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum, ... tam de hominibus quam de jumentis*² : il ajoute incontinent la raison; car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers-nés tant parmi « les hommes que parmi les animaux; car tout est à moi. » *Mei sunt enim omnia*. Et il exigeait ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnaître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étaient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino*³ : « Vous séparerez tous les premiers-nés du « Seigneur. »

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le sauveur Jésus l'illuminateur des antiquités⁴, qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le

1 II. Cor. viii. 9. — 2 Exod. xiii. 2. — 3 Ibid. 12. — 4 Adv. Marcion. lib. IV, n. 40.

Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut? d'où l'ange concluait que « ce qui naîtrait d'elle serait « saint ¹. » Et voici qu'étant « le premier-né de toutes les « créatures, » ainsi que l'appelle saint Paul ², et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même: *Ego pro eis sanctifico meipsum* ³: « Mon Père, je me consacre pour eux; » afin d'accomplir cette prophétie qui avait promis à nos pères, qu' « en « lui toutes les nations seraient bénites ⁴, » c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'Apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son épître aux Hébreux, chapitre dixième: elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'Apôtre: *Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi, Ecce venio* ⁵: « Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous « ont pas plu, ô mon Père! alors je me suis offert, j'ai dit: « J'irai moi-même, afin d'exécuter votre volonté; » c'est-à-dire, comme l'entend l'Apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? Saint Paul les fait dire à Notre-Seigneur en entrant au monde: *Ingressus mundum dixit* ⁶. Or, le Fils de Dieu n'avait que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisait à proprement parler que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice; tellement que cette cérémonie était comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance médi-

¹ Luc. I. 35. — ² Colos. I. 15. — ³ Joann. XVII. 19. — ⁴ Genes. XXII. 18. — ⁵ Hebr. X. 6. 7. — ⁶ Ibid. 5.

tait le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinait à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chers sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais, après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figures de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur; et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple, dans la manne ils se nourrissaient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes; et leur foi leur faisait voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie, ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentais tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en était une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car, comme en cette sainte journée son esprit devait être occupé de la passion de son fils, pour cela il est arrivé, non sans un ordre secret de la Provi-

cence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il¹; est établi comme un « signe auquel on contredira; et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez osé parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que n'énonçant rien en particulier, elle laissait appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquêter, à ce qu'il lui plaira ordonner de son fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher fils, se dévouait avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens², à propos de cette offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été agrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie. Or, en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes dérèglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa Majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et, renouvelant tout ce que nous avons déjà fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

¹ Luc. II. 34.

² Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (Edit. de Déforis.)

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion, tel qu'était Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels vous devez être, approchant de la sainte table. Le saint homme avait une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensait jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachait toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisait en lui deux mouvements très-puissants. L'un était un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seraient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel*¹. Le saint vieillard soupirait donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses désirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avait inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourrait point sans le voir. Depuis ce temps-là, chaque jour redoublait ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avait-il plus que son amour et son espérance qui soutint ses membres cassés, et qui animât sa décrépité vieillisse. Tel devez-vous être, si voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in Spiritu in templum*². Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif

¹ Luc. ii. 25. — ² Ibid. 27.

ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux ; qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicate en silence et en repos. Regardez le bon Siméon ; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas, et benedixit Deum, et ait*¹. Mais devant que de parler, que de regards amoureux ! que d'ardents baisers ! quelle abondance de larmes ! il faut donc avant toutes choses que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa ; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez² ! a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point³ ! Après, que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques ; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous⁴ ! et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur ! *Nunc dimittis servum tuum in pace*⁵.

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement ? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits ? Or, n'est-ce pas ici le mystère de charité ? Car, par le moyen de la sainte chair de Jésus, nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'esprit⁶. Ayant donc la paix avec Dieu ; quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes ! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne

¹ LUC. II. 28. — ² Ibid. X. 23. — ³ JOANN. IX. 29. — ⁴ Ps. XXXIV. 11. — ⁵ LUC. II. 29. — ⁶ I. JOANN. I. 3.

les abandonnez point à nos passions brutales, qui comme des soldats aveuples et téméraires profanent les choses sacrées ; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor ¹. Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom, lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen* ².

¹ I. Thess. iv. 4. — II. Cor. iv. 7.

² D. Déforis a inséré ici mal à propos un Précis de sermon sur la présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge ; et le texte le prouve évidemment. (Édit. de Versailles.)

PREMIER SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Douleur inexprimable de Marie au pied de la croix de son fils : quel en est le principe. Effet que la croix de Jésus doit produire en nous, Grande constance de Marie au milieu de ses souffrances : trois manières dont elle surmonte ses afflictions. Pourquoi Jésus est si tranquille sur le Calvaire : combien Marie entre admirablement dans tous ses sentiments. Immense charité du Père, qui nous adopte pour ses enfants : ce qu'il en coûte à Marie pour être notre mère. Excès de la douleur que lui causent nos crimes et notre impénitence.

Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus. « Marie, mère de Jésus, était debout au pied de sa croix. » (JOANN. XIX. 25.)

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête : sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux : on se croit plus obligé de la craindre, en cela même qu'elle se plaint moins; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc, mes frères, avec pleurs et gémissements, de cette mère également

ferme et affligée ; et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son fils : comme lui, elle surmonte toutes les douleurs ; mais , comme lui , elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue ; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite : vous verrez bientôt Jésus en la croix ; en attendant ce grand jour, l'Église vous invite aujourd'hui à en voir la peinture en la sainte Vierge. Peut-être, Messieurs, arrivera-t-il que de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du fils réfléchies sur le cœur de la mère auront plus de force pour toucher les nôtres. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la sainte Vierge.

Ne croyez pas , mes frères , que la sainte mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la providence divine sur cette mère affligée ; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son fils dans cet état d'abandonnement ; parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente , et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort. Mais , comme cette vérité importante doit faire le sujet de cet entretien, donnez-moi vos attentions, pendant que je poserai les principes sur lesquels elle est établie.

Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur, et en font la perfection. Il y a, premièrement, les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée : il y a , secondement, la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père : il y a , troisièmement, la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce, et nous donne la vie en mourant. Il souffre comme la victime qui doit être détruite et froissée de coups : il se soumet comme le prêtre

qui doit sacrifier volontairement : *Voluntarie sacrificabo tibi* ¹ ; enfin il nous engendre en souffrant, comme le père d'un peuple nouveau qu'il enfante par ses blessures ; et voilà les trois grandes choses que le Fils de Dieu achève en la croix. Les souffrances regardent son humanité ; elle a voulu se charger des crimes ; elle s'est donc exposée à la vengeance. La soumission regarde son Père ; la désobéissance l'a irrité, il faut que l'obéissance l'apaise. La fécondité nous regarde ; un malheureux plaisir, que notre père criminel a voulu goûter, nous a donné le coup de la mort : ah ! les choses vont être changées, et les douleurs d'un innocent nous rendront la vie.

Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère ; joignez-vous à votre fils et à votre Dieu ; et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères, par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié. C'est ce que nous verrons bientôt accompli, sans sortir de notre Évangile : car, mes frères, ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus de figure d'homme. Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée ; et c'est là, en effet, qu'elle sent le coup du glaive tranchant qui, selon la prophétie du bon Siméon, devait déchirer ses entrailles, et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Elle est donc auprès de son fils ; non tant par le voisinage du corps, que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem* ; et c'est le premier trait de la ressemblance : « Elle se tient « vraiment auprès de la croix : parce que la mère porte la croix « de son fils avec une douleur plus grande que celle dont tous « les autres sont pénétrés. » *Vere juxta crucem stabat, quia crucem filii præ cæteris mater majore cum dolore ferebat* ².

Mais suivons l'histoire de son Évangile, et voyons en quelle posture elle se présente à son fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? *Stabat*

¹ Ps. lxxv, 8. — ² Tract. de Pass. Dom. cap. x. Int. Oper. S. BERNARD. tom. II, col. 443.

juata crucem : « Elle est debout auprès de la croix. » Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que son fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité. C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus*¹ : « Femme, dit-il, voilà votre fils. » O femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi, soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple, je les enfante par mes douleurs ; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Voilà, mes frères, en peu de mots tout le mystère de cette journée ; et je vous ai dit en peu de paroles ce que j'expliquerai par tout ce discours avec le secours de la grâce. Marie est auprès de la croix, et elle en ressent les douleurs ; elle se tient debout, et elle en supporte constamment le poids ; elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu. Écoutez attentivement ; et surtout ne résistez pas si vous sentez attendrir vos cœurs.

PREMIER POINT.

Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie ; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes : et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée. Aussi, mes frères, ne prétends-je pas que mes paroles fassent cet effet ; c'est à vous de méditer en vous-mêmes quel était l'excès de son déplaisir. Ah ! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi, et vos propres conceptions vous en diront plus que tous mes discours. Mais afin de vous occuper en cette pensée, rappelez en votre mémoire ce qu'on

¹ JOANN, XIX, 26.

vous a prêché tant de fois ; que comme toute la joie de la sainte Vierge c'est d'être mère de Jésus-Christ , c'est aussi de là que vient son martyre, et que son amour a fait son supplice.

Non, il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets ; il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie ; et c'est peu connaître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies ; faites qu'elle voie celles de son fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous fassions tous ensemble quelque réflexion sur l'amour des mères ; et ce fondement étant supposé, comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants : car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose : il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères ? elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux ; ils courent ensemble les mêmes périls ; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite : mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, Messieurs ; ne le croyez pas : nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié ; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place ; elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte

ses enfants d'une autre façon ; et ils ne sont pas plutôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne ; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants, et empêcher qu'elles s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte ; rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues ; et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées.

En effet, considérez, chrétiens ; car un exemple vous en dira plus que tous les discours, considérez les empressements d'une mère que l'Évangile nous représente. J'entends parler de la Chananée, dont la fille est tourmentée du démon : regardez-la aux pieds du Sauveur ; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle. « Ayez pitié de moi, ô Fils de David ; ma fille « est travaillée du démon ¹. » Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille ; ayez, dit-elle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pourquoi exagérer mes douleurs ? n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? il me semble que je la porte toujours en mon sein ; puisque aussitôt qu'elle est agitée toutes mes entrailles sont encore émues : *In illa vim patior* : c'est ainsi que la fait parler saint Basile de Séleucie ² : « Je suis « tourmentée en sa personne ; si elle pâtit, j'en sens la douleur ; » *ejus est passio, meus vero dolor* : « le démon la « frappe, et la nature me frappe moi-même ; » *hanc dæmon ; me natura vexat* : « tous les coups tombent sur mon cœur, et « les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur « mon âme : » *hanc dæmon, me natura vexat ; et ictus quos infligit, per illam ad me usque pervadunt*. Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères ; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec

¹ MATTH. XV. 22. — ² Orat. XX, in Chanan.

leurs enfants, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais, mes frères, je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées; il est temps de tenir parole, et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Chananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire en la sainte Vierge. Son amour plus fort sans comparaison fait une correspondance beaucoup plus parfaite; et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue, toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement; que l'amour de la sainte Vierge, par lequel elle aime son fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente: tout ce qui produit aime son ouvrage; il n'est rien de plus naturel: le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous savoir, chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le-nous, ô divine Vierge; dites-nous par quelle vertu vous êtes féconde: est-ce par votre vertu naturelle? Non, mes frères, il est impossible. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud*¹? « Comment cela se pourra-t-il faire? » puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère? Écoutez ce que lui dit l'ange: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*²: « La « vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

En effet, il est aisé de comprendre que la nature ne peut rien en cette rencontre. Car figurez-vous, chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son fils; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel:

¹ Luc. 1. 34. — ² Ibid. 35.

gera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations ; des soumissions d'une créature ou des embrassements d'une mère ? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un Homme-Dieu ? de quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint - Esprit a si bien liées ? La nature ne les peut unir, et la foi ne permet pas de les séparer : que peut donc ici la nature ? Elle presse Marie à aimer : parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon que votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante ? C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez mère de votre Fils : il faut que vous acheviez votre usage ; et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance. Voilà d'où vient l'amour de Marie ; amour qui passe toute la nature ; amour tendre ; amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même ; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous, chrétiens, si je dis que son affliction n'a point d'exemple, et qu'il opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs ; il n'est rien qui puisse produire des effets semblables. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la mère et le fils partagent dans le temps les mêmes souffrances ; le Père et le Fils une même source de plaisirs, la mère et le fils un même torrent d'amertume ; le Père et le Fils un même trône, la mère et le fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume ; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour ? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : *Pondus meum, amor meus* ¹ : « Mon amour est mon

¹ Conf. lib. XIII, cap. ix, tom. I, col. 228.

« poids ? » car, ô amour, que vous lui pesez ! ô amour, que vous pressez son cœur maternel ! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'opprime si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur, en cela plus insupportable, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes : il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus-Christ n'est pas le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour : ils se percent tous deux de coups mutuels : il est de ce fils et de cette mère comme de deux miroirs opposés, qui se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel : si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire il se voit forcé de redoubler les peines du fils en les communiquant à la mère.

Mais arrêtons ici nos pensées ; n'entreprenons pas de représenter quelles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Méditons l'excès de son déplaisir, mais tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre ; et à l'exemple de cette Vierge, remplissons-nous tellement le cœur de la passion de son fils, pendant le cours de cette semaine où nous en célébrons le mystère, que l'abondance de cette douleur ferme à jamais la porte à la joie du monde. Ah ! Marie ne peut plus supporter la vie ; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel ; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos ; après la mort de son fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle, et de

quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciēbam, mors erat* ¹.

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous : les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs ; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel ; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains, ni étendre leurs bras qu'au ciel ! Ce sont, mes frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir durant ces saints jours à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse ; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous semble trop dur ; vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie ; sa constance vous inspirera de la fermeté ; et sa résignation vous va faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez attentivement qu'on peut surmonter les afflictions en trois manières très-considérables, et que vous devez peser attentivement. On surmonte premièrement les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment ; la douleur est tout apaisée, et l'on est parfaitement consolé. On les surmonte secondement, lorsque l'âme, encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience ; elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent

¹ S. Aug. Conf. lib. IV, cap. iv, col. 100.

aucun trouble : c'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états, toute la douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos. « Je suis rempli de consolation, je « nage dans la joie, » dit saint Paul ¹; au milieu des afflictions, une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. Au second, l'on combat la douleur avec patience; mais dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. « Au contraire, dit Tertul-
« lien ², elle s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait
« pour ne se pas agiter : » *In hoc tamen mota ne moveretur*; « et quoique la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'agite par sa résis-
« tance, et sa fermeté même l'ébranle par sa propre conten-
« tion : » *Ipsa constantia concussa est adversus inconstantiam
concussionem*. Mais il y a encore un troisième état, où l'on
n'arrive point sans un grand miracle, où Dieu donne une telle
force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la
tranquillité soit troublée. Si bien que dans le premier de ces
trois états, il y a tranquillité, qui bannit toute la douleur; dans le second, douleur qui empêche la tranquillité; mais le troisième les unit tous deux, et joint une extrême douleur avec une tranquillité souveraine.

Mais tout ceci peut-être est confus, et il faut le proposer si distinctement, que tout le monde puisse le comprendre. Cette comparaison vous l'éclaircira, et je l'ai prise dans les Écritures. C'est avec beaucoup de raison qu'elle compare ordinairement la douleur à une mer agitée: En effet la douleur a ses eaux amères qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* ³; elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence : *Calamitates oppres-
runt quasi fluctibus* ⁴; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Comme donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi, chrétiens, que Dieu réprime la douleur par les trois manières dont je vois dans l'histoire sainte que Jésus-Christ a dompté les eaux.

Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne

¹ II. Cor. VII. 4. — ² TERTULL. de Anima, n. 10. — ³ Ps. LXXVIII. 1. — ⁴ Job. XXX. 12.

de s'apaiser; et de là s'ensuit, dit l'Évangéliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna* ¹. Ainsi, répandant son Esprit sur une âme agitée par l'affliction, il calme, quand il lui plaît, tous les flots; et apaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. *Nullam requiem habuit caro nostra* ² : « Nous n'avons eu aucun relâche selon la chair, » dit saint Paul : vous voyez les flots qui l'agitent; *sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus* ³; « mais Dieu, qui console les « humbles et les affligés, nous a consolés : » voilà Dieu qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avait pas. Tantôt il laisse murmurer les eaux, il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité; le vaisseau poussé avec violence est menacé d'un prochain naufrage; Pierre qui est porté sur les eaux appréhende d'être enseveli dans leurs abîmes : cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau, et donne la main à Pierre tremblant de frayeur, pour le soutenir. Ainsi, dans les douleurs violentes, l'âme paraît tellement troublée, qu'il semble qu'elle va être bientôt engloutie : *Gravati sumus supra virtutem* ⁴ : « La pesanteur des maux dont nous nous « sommes trouvés accablés, a été excessive, et au-dessus de « nos forces. » Néanmoins Jésus-Christ la soutient si bien, que les vents ni les tempêtes ne l'emportent pas : c'est la seconde manière. Enfin, la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse, c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes; il permet aux vents d'agiter les ondes, et de pousser leurs flots jusques au ciel. Cependant il n'est pas ému de cet orage; au contraire il marche dessus avec une merveilleuse assurance; et foulant aux pieds les flots irrités, il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi il lâche la bride à la douleur, il la laisse agir dans toute sa force; « afin que nous « ne mettions point notre confiance en nous-mêmes, mais en « Dieu qui ressuscite les morts. » *Ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitavit mortuos* ⁵. Cependant la constance, toujours assurée au milieu de ce bruit et de ce tumulte, marche d'un pas égal et tranquille sur ces flots vainement émus, qui la touchent sans l'ébranler, et sont contraints, contre leur na-

1 MATTH. VIII. 26. — 2 II. Cor. VII. 5. — 3 Ibid. 6. — 4 Ibid. I. 8. — 5 Ibid. 9.

ture, de lui servir de soutien : et c'est la troisième manière dont Jésus-Christ surmonte les afflictions.

Représentez-vous, chrétiens, que vous avez vu une image de ce qui se passe en la sainte Vierge, quand elle regarde Jésus-Christ mourant. Il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-mère par tout ce que la douleur a de plus terrible : elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort ; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son fils : elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour : elle ne veut point être consolée, parce que son fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée : il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ, que tous vos flots ont passé sur elle ¹ : elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc, mes frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser croître : le Saint-Esprit ne permettra pas ni que son temple soit ébranlé ; « il en a posé « les fondements sur le haut des saintes montagnes, » *Fundamenta ejus in montibus sanctis* ² ; les flots n'arriveront pas jusque-là ; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siège, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir durant ces saints jours. Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome, considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans

¹ Ps. XLII. 8. — ² Ibid. LXXXVI. 1.

son agonie ; et méditant profondément cette vérité , il fait cette belle observation. La veille de sa mort , dit ce saint évêque ¹, il sue , il tremble , il frémit , tant l'image de son supplice lui paraît terrible ; et dans le fort des douleurs , il paraît changé tout à coup , et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis , et sans s'émouvoir ; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont auprès de sa croix , il leur parle et il les console ; après , il lit dans les prophètes , qu'on lui prépare encore un breuvage amer ; il élève la voix pour le demander , il le goûte sans s'émouvoir ; et enfin , ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli , il rend aussitôt son âme à son Père ; et le fait avec une action si libre , si paisible , si préméditée , qu'il est bien aisé à juger que « personne ne la lui ravit , mais qu'il la donne lui-même de son plein gré. » *Nemo tollit eam a me , sed ego pono eam a meipso* ².

Qu'est-ce à dire ceci , chrétiens ? Comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort , puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas ? Je sais bien qu'on pourrait répondre que l'économie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il voulait montrer par sa crainte , qu'il était comme nous sensible aux douleurs , et faire voir par sa constance qu'il savait bien modérer tous ses mouvements , et les faire céder comme il lui plaisait à la volonté de son Père. Cette raison sans doute est solide ; mais si nous savons pénétrer au fond du mystère , nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible , lui que le mont des Olives a vu si troublé ; c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice , et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille. Toi qui , assistant au saint sacrifice , laisses inconsidérément errer ton esprit , suivant que le poussent deçà ou delà la curiosité ou la passion , arrête le cours de ces mouvements. Ah ! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice.

Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or , qui ne sait , par expérience , que toutes les ac-

¹ In Joann. Hom. LXXXV, tom. VIII, pag. 505, 506. — ² JOANN. X. 18.

tions de respect demandent une contenance remise et posée ? c'est le caractère du respect. Dieu donc, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté, si l'âme ne se compose elle-même en réglant tous ses mouvements. Par conséquent, il n'est donc rien de plus véritable que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille : et cette huile dont on le sacre, dans le Lévitique ¹, ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il la doit aussi avoir dans le cœur en calmant tous les mouvements qui en troublent la sérénité. O Jésus, mon divin pontife, c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie. Il est vrai qu'il paraît troublé au mont des Olives ; mais « c'est un trouble volontaire, » dit saint Augustin ², qu'il lui plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison, chrétiens ? c'est qu'il se considérait comme la victime ; il voulait agir comme victime ; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissait trainer à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre ; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au Ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte : parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble ; afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs « il « meurt plus doucement, dit saint Augustin ³, que nous n'avons « accoutumé de nous endormir. »

Voilà, chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir ; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne

¹ Lev. viii. 12. — ² Tract. lx. in Joann. tom. III, part. II, col. 664, 665. — ³ Tract. cxix, in Joann. u. 8, tom. III, part. II, col. 808.

de Jésus-Christ : il inspire ce sentiment à sa sainte mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice ; elle doit aussi immoler ce fils : c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée ; et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. Mes frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur pour livrer son fils unique à la mort : elle l'offre non pas une fois ; elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prêté, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie ; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation ? c'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique : jugez-en vous-mêmes par l'Évangile et par la suite de ses actions.

Ah ! « votre fils, lui dit Siméon ¹, sera mis en butte aux contradictions ; et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive. » Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son fils ; mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur : non, non, chrétiens, ne le croyez pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ah ! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle

¹ LUC. II. 34. 35.

incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu' « il est « moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que « de les appréhender toutes. » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*¹.

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés ! qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver : on le lui prédira afin qu'elle le sente longtemps : on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô mortels ! étonnez-vous de cette constance ! *Obstupescite*² ! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité : là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il ? quoi qu'il arrive ; ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse ; la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe par de l'avenir ; quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre : la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation ; se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies ; elle le voit dans ces langes comme enseveli ; il lui est, dit-elle, « un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles. » *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi*³. C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère ! O Dieu, il est à vous ; je consens à tout ; faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon fils à la mort ? je lui donne, puisqu'il vous plaît ; je suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez

¹ De Civit. Dei. lib. I, cap. xi, tom. VII, col. 12. — ² JEREM. II. 12. — ³ CANT. I. 12.

votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce fils bien-aimé.

Ah ! mes frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter : c'est Marie qui vous parlera ; c'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils ? ah ! vous ne le perdrez pas, pour le déposer en ses mains ; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce fils bien-aimé ; et en attendant, chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfants : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher fils de la sainte Vierge, et au premier-né des enfants que Jésus-Christ son fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse : et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand signe au ciel ; une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles, et elle faisait de grands cris dans le travail de l'enfantement ¹. » Saint Augustin nous assure que cette femme c'est la sainte Vierge ² ; et il serait aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux ? ne savons-nous pas, chrétiens, puisque c'est la foi de l'Église, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire, elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs : elle enfante l'innocent sans peine ; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris : et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son fils unique : elle ne peut être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort : ô fécondité douloureuse ! Mais il faut, Messieurs, vous

¹ Apoc. XII. 1. — ² Serm. IV. de Simp. ad Catec. cap. 1, tom. VI, col. 575.

la faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante, que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Ah ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu par laquelle il nous a choisis pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour comme il épuise sa fécondité ; et néanmoins, ô bonté ! ô miséricorde ! ce Père ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres : cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur : il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde ; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner un fils pour des étrangers ? c'est néanmoins ce qui fait le Père éternel.

Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Évangile. « Dieu a tant aimé le monde ; » écoutez, hommes mortels, voilà l'amour de Dieu qui paraît sur nous, c'est le principe de notre adoption ; « qu'il a donné son Fils unique¹ : » ah ! voilà le Fils unique livré à la mort ; paraissez maintenant, enfants adoptifs ; afin que ceux qui « croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère : comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avait heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfants d'adoption, que vous coûtez au Père éternel !

¹ JOANN. III. 16.

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles ; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix ; elle y vient immoler son fils véritable : qu'il meure , afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfants : « Femme, dit Jésus, voilà votre fils ¹. » O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ? Car quels furent ses sentiments, lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son fils ? Non , je ne crains pas de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est le plus douloureux.

Je me souviens ici , chrétiens , que saint Paulin , évêque de Nole , parlant de sa parente sainte Mélanie , à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant , nous peint sa douleur par ces mots : « Elle était, dit-il , avec cet enfant , « reste malheureux d'une grande ruine ; qui, bien loin de la consoler , ne faisait qu'aggraver ses douleurs , et semblait lui être « laissé pour la faire ressouvenir de son deuil , plutôt que pour « réparer son dommage. » *Unico tantum sibi parvulo , incensatore potius quam consolatore lacrymarum , ad memoriam potius quam ad compensationem affectum derelicto*². Ne vous semble-t-il pas , mes frères , que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : « Femme , dit Jésus , « voilà votre fils. » *Ecce filius tuus* ? Ah ! c'est ici , dit-elle , le dernier adieu ; mon fils , c'est à ce coup que vous me quittez : mais hélas ! quel fils me donnez-vous en votre place ? et faut-il que Jean me coûte si cher ? quoi , un homme mortel pour un homme Dieu ! Ah ! cruel et funeste échange ! triste et malheureuse consolation !

Je le vois bien , ô divin Sauveur , vous n'avez pas tant besoin de la consoler , que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu , ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel , en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque ; et ce fils que vous lui donnez , semble paraître toujours à ses

¹ JOANN. XIX. 26. — ² Epist. XXIX. ad Sever. pag. 180.

yeux, plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde : elle devient mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y entrer cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère? pouvez-vous oublier ses cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*¹ : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent : quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : *Ne obliviscaris*. Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire ; laisse-toi émouvoir aux cris d'une mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du nouveau Testament, et par un si horrible spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons si dénaturés! laissons-nous émouvoir aux cris d'une mère.

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon fils bien-aimé ; mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'im-

¹ Eccli. vii. 29.

moler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience ; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents ; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif ; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Voilà, mes frères, si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite durant ce temps sacré de la passion : c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du fils, la compassion de la mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang [qui sollicite miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans tous les sentiments qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption ; et après en avoir recueilli le fruit et les avoir accomplis en vous, vous en recevrez la consommation dans la gloire, que je vous souhaite.]

DEUXIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Constance admirable de Jésus sur sa croix : ses dernières dispositions : mystères qu'elles contiennent. Combien l'amitié réciproque du fils et de la mère sont inconcevables. Excellence et avantages de l'union très-parfaite de Marie avec le Père éternel : pouvoir de cette mère sur le cœur de son fils. Marie, mère commune de tous les fidèles : comment elle les a enfantés : quelle est la mesure de son amour pour eux. En quoi consiste la véritable dévotion à la sainte Vierge : qui sont les dévots superstitieux et ceux que Marie reconnaît pour ses enfants.

Dixit Jesus matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. « Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. » (JOANN. XIX. 26.)

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé, quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant, et sa sainte mère et son bon ami ; c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu ! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles

réflexions ! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence ? Hélas ! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre ; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse ; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué¹ l'action d'un certain philosophe² qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte mère, il leur donne à tous deux ; et il les donne tous deux ; et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua*. O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre fils et par notre maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières ; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous vous allons adresser une autre parole qui vous a rendue mère du Sauveur : toutes deux vous ont été portées de la part de Dieu ; mais vous reçûtes l'une de la propre bouche de son Fils unique, et l'autre vous fut adressée par le ministère d'un ange qui vous salua en ces termes : *Ave, gratia plena*.

Parmi tant d'objets admirables que la croix du sauveur Jésus présente à nos yeux, ce que nous fait remarquer saint Jean Chrysostome, traitant l'évangile que nous avons lu ce matin, est digne, à mon avis, d'une considération très-particulière. Ce grand personnage, contemplant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son

agonie, et comme il paraît absolument maître de ses actions. La veille de sa mort, dit ce saint évêque¹, il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible ; et dans le fort des douleurs, vous diriez que ce soit un autre homme, à qui les tourments ne font plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron, d'un sens rassis et sans s'émouvoir : il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont au pied de sa croix, il leur parle, il les console : enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, qu'il avait exécuté de point en point la volonté de son Père, il lui rend son âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il est aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré, » ainsi qu'il l'assure : *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso*². Qu'est-ce à dire ceci, demande saint Jean Chrysostome ? comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas ? est-ce point que l'économie de notre salut devait être tout ensemble un ouvrage de force et d'infirmité ? Il voulait montrer par sa crainte qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien maîtriser ses inclinations, et les faire céder à la volonté de son Père. Telle est la raison que nous pouvons tirer de saint Jean Chrysostome ; et je vous avoue, chrétiens, que je n'aurais pas la hardiesse d'y ajouter mes pensées, si le sujet que je traite ne m'y obligeait.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais encore comme un père de famille qui, sentant approcher son heure dernière, dispose de ses biens par son testament ; et sur une vérité si connue, je fonde cette réflexion que je fais. Un homme est malade en son lit ; on le vient avertir de donner ordre à ses affaires au plus tôt, parce que sa santé est désespérée par les médecins : en même temps, si abattu qu'il soit par la violence du mal, il fait un dernier effort pour ramasser ses esprits, afin de déclarer sa dernière volonté d'un jugement sain et entier. Il me semble que mon Sauveur a fait quelque chose de semblable sur le lit sanglant de la

¹ In Joann. Hom. LXXXV, tom. VIII, n. 2, pag. 505, 506. — ² JOANN. 7. 18.

croix. Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui empêchassent aucune de ses fonctions : plutôt ma langue demeure à jamais immobile, que de prononcer une parole si téméraire. Mais comme il voulait témoigner à tout le monde qu'il ne faisait rien en cette rencontre qui ne partît d'une mûre délibération, il jugea à propos de se comporter de telle sorte qu'on ne pût pas remarquer la moindre émotion en son âme ; afin que son testament ne fût sujet à aucun reproche. C'est pourquoi il s'adresse à sa mère et à son disciple avec une contenance si assurée, parce que ce qu'il avait à leur dire devait faire une des principales clauses de son testament : et en voici le secret.

Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa mère ni que ses disciples, puisqu'il se les achetait au prix de son sang : c'est une chose très-assurée, et il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné ; il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sauveur ! que vous lui donnez votre mère, et « incontinent il en prend possession « comme de son bien. » *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* ¹. Entendons ceci, chrétiens. Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux : c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon maître, que j'ai jugé nécessaire de vous réciter, pour en faire ensuite le sujet de notre entretien.

N'attendez pas, fidèles, que j'examine en détail toutes les conditions d'un testament, afin d'en faire un rapport exact aux paroles de mon Évangile : ne vaut-il pas bien mieux que, laissant à part cette subtilité de comparaisons, nous employions tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait ? Jésus regarde sa mère, dit l'auteur sacré ² : ses mains étant clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux ; et par tou-

¹ JOANN. XIX. 27. — ² Ibid. 26.

tes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre mère ; par conséquent sa protection est puissante ; et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre mère ; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire : ce sont les deux points qui composeront ce discours. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la majesté divine, il est nécessaire et que sa grandeur l'approche de Dieu et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel : Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse : en un mot, elle peut nous soulager, à cause qu'elle est mère de Dieu ; elle veut nous soulager à cause qu'elle est notre mère. C'est dans la déduction de ces deux raisonnements que je prétends établir une dévotion raisonnable à la sainte Vierge, sur une doctrine solide et évangélique ; et je demande, fidèles, que vous vous y rendiez attentifs.

PREMIER POINT.

L'une des plus belles qualités que la sainte Écriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de médiateur entre Dieu et les hommes : c'est celui qui réconcilie toutes choses en sa personne, il est le nœud des affections du ciel et de la terre ; et la sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice, nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfants de Dieu. Cela étant ainsi, voici comme je raisonne. L'union que nous avons avec le Sauveur, nous fait approcher de la majesté divine avec confiance : or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait, pour ainsi dire, avec elle un traité tout particulier ; il a contracté une alliance très-étroite, dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence : et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Père, n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie : mais afin que nous en puissions pénétrer le fond, je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités, qui

nous feront reconnaître la sainte société qui est entre Jésus et Marie; d'où nous concluons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures soit plus uni à la majesté divine, que la sainte Vierge.

Je dis donc, avant toutes choses, qu'il n'y eut jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisait Marie; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante que faisait Jésus : j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible : elle vous répondra que le sang ne se peut démentir; que son fils c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ses tendres mouvements à son cœur; l'Apôtre même ayant dit « que personne ne peut haïr sa chair. » *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit*¹. Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là se tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? c'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne serait-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé, par un sentiment naturel, à redoubler ses affections et ses soins? Cela, ce me semble, est l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

Certes il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents

¹ Ephes. v. 29.

à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avait jamais cru avoir des enfants de Sara ; elle était stérile ; ils étaient tous deux dans un âge décrépité et caduc : Dieu ne laisse pas de les visiter, et leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenait plus cher sans comparaison : il le considérait, non tant comme son fils, que comme le « fils de la « promesse » divine, *Promissionis filius* ¹, que sa foi lui avait obtenu du Ciel lorsqu'il y pensait le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire *Ris* ² ; parce que venant en un temps où ses parents ne l'espéraient plus, il devait être toutes leurs délices. Et qui sait que Joseph et Benjamin étaient les bien-aimés et toute la joie de Jacob, à cause qu'il les avait eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avait rendue féconde sur le déclin de sa vie ? Par où il paraît que la manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, chrétiens, quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie ? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher fils, ô Dieu ! disait-elle, mon fils, mon fils, comment est-ce que vous êtes mon fils ? qui l'aurait jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge, et avoir un fils si aimable ? quelle main vous a formé dans mes entrailles ? Comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage ? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimait bienheureuse, et quels devaient être ses transports dans ces ravissantes pensées : car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu vous dire qu'elle était à l'épreuve de toutes les promesses des hommes ; j'ose encore avancer qu'elle était à l'épreuve des promesses de Dieu. Cela vous paraît étrange sans doute ; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Évangile. Gabriel aborde Marie, et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut ³, le roi et le restaurateur d'Israël : voilà d'admirables promesses. Qui pourrait s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge

¹ Rom. ix. 9. — ² Genes. xxi. 6. — ³ Luc. i. 31. 32.

n'oublierait pas le soin de sa pureté dans une si belle espérance ? Il n'en est pas ainsi de Marie ; au contraire elle y forme des difficultés. « Comment se peut-il faire, dit-elle ¹, que je conçoive ce fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de ne connaître aucun homme ? » comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être mère du Messie ; mais si je la suis, que deviendra ma virginité ? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas ! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor ! le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande, l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature ; et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu ; remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite ; elle est prête à dire que la chose ne se peut faire ; parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse. Quand donc elle vit le miracle de son enfantement, ô mon Sauveur ! quelles étaient ses joies, et ses affections ! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes ; parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe : elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse ; elle avait évité la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son fils, le plus aimable des fils ; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnaissait pour son fils, sans que son intégrité en fût offensée ?

Les saints Pères ont assuré ² qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain, chrétiens, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge ? Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté, que Dieu l'avait destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité beaucoup davantage ; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour sa sainte virginité, lui faisait trouver mille douceurs dans les embrasse-

¹ LUC. I. 34. — ² S. BERNARD. SERM. XXIX. in Cantic. n. 8, tom. I, col. 1874.

ments de son fils qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée; et dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus, pour comprendre l'excès de son saint amour? voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte¹ qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre: mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préférerait Joseph à tous ses autres enfants: outre la raison que nous en avons apportée, il y en a encore une autre qui le touchait fort; c'est qu'il l'avait eu de Rachel qui était sa bien-aimée: cela le touchait au vif. Et saint Jean Chrysostome nous rapportant, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait, remarque ce discours entre beaucoup d'autres. « Je ne pouvais, « disait-elle, ô mon fils, me lasser de vous regarder; parce qu'il « me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu « mon mari². » Que veux-je dire par tous ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus; et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher fils: vient-il d'une race mortelle? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui se coulant sur son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations? C'est pourquoi l'admirable Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composait la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie; « la « concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardait de loin « avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'ar- « rêta toute surprise de voir son Seigneur et son Maître dont la « seule vertu agissait sur cette chair virginale. » *Stetit natura*

¹ QUINT. CURT. l. VI. — ² De Sacerd. l. I, n. 5, tom. I, pag. 364.

*contra et concupiscentia longe, cum stupore Dominum naturæ intuentes in corpore mirabiliter operantem*¹.

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est* ? « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses ? » Et que vous a-t-il fait, ô Marie ! certes elle ne peut nous le dire ; seulement elle s'écrie toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est*. C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit : elle voyait qu'elle avait un fils qui était d'une race divine ; elle ne savait comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement, d'avoir conçu un fils qui n'eût point d'autre père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui était enflammé par des considérations si pressantes ! Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants : je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait s'en imaginer : mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison ? c'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse, et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère ; je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur ? Certes, je l'avoue, chrétiens, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'affection du fils, que je ne l'ai été à vous représenter celle de la mère : car je suis certain qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant

¹ Serm. II. in ANNUNC. B. V. M. inter Op. S. GREG. THOM. edit. 1621, p. 80. — 2 LXX. 1. 49.

est-il meilleur fils qu'elle n'était bonne mère. Il n'y a rien qui me touche plus dans l'histoire de l'Évangile, que de voir jusqu'à quel excès le sauveur Jésus a aimé la nature humaine : il n'a rien dédaigné de tout ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché ; tout jusqu'aux moindres choses ; tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Que j'aïlle au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule considération de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui : ce qui m'oblige de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc ! ô mon Maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentiments de faiblesse, qui semblaient même être indignes de votre personne : vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères : que sera-ce après cela de l'amour envers les parents ; étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire ; vu particulièrement qu'elle est votre mère, non par un événement fortuit, mais que l'on vous l'a prédestinée dès l'éternité, préparée et sanctifiée dès le temps, promise par tant d'oracles divins, que vous-même vous l'avez choisie comme celle qui vous plaisait le plus parmi toutes les créatures.

Et à ce propos, j'ose assurer une chose, qui n'est pas moins véritable, qu'elle vous paraîtra peut-être d'abord extraordinaire. Je sais bien que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est mère du Sauveur ; et je dis de plus qu'il y a beaucoup de gloire au Sauveur d'être le fils de la Vierge. N'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de Notre-Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le fils d'une vierge, je ne puis plus douter qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisait fort, et qu'il lui était extrêmement honorable. Sur quoi j'apprends une chose de saint Augustin ¹, qui donne, à mon avis, un grand poids à cette pensée. La concupiscence, dit-il, qui se mêle, comme vous savez, dans les générations communes, corrompt tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est com-

¹ De Pecc. merit. lib. II, n. 89, tom. X, col. 70. Cont. Julian. lib. V, n. 17. Ibid. col. 637.

posée en contracte une corruption nécessaire. Je ne m'étends point à éclaircir cette vérité : je me contente de dire que vous la trouverez dans mille beaux endroits de saint Augustin. Que si ce commerce ordinaire ayant quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté ; je puis assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale, tirera d'une racine si pure une pureté sans égale. Cette conséquence est certaine et suit évidemment des principes de saint Augustin. Et comme le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil ; de là vient, dit ce grand évêque, qu' « il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge. » *Ideo virginem matrem..., pia fide sanctum germen in se fieri promerentem..., de qua crearetur, elegit*¹. Car il était bienséant que la sainte chair du Sauveur fût, pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal, afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin, et d'être présentée au Père éternel comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes : tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus, est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge, lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence, et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, chrétiens. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste Époux des vierges : il se glorifie d'être appelé le fils d'une vierge ; il veut absolument qu'on lui amène les vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va : que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang ; quelle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang ? Concluons donc de tout ce discours, que l'amitié réciproque du fils et de la mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse : mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne

¹ De Peccat. merit. et remis. l. II, cap. xxiv, n. 86, tom. X, col. 61.

le sauraient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair, il me sera aisé de vous faire voir, selon que je l'ai promis, et par les vérités que j'ai déjà établies, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse ; et de là je vous laisserai à conclure quel est son crédit auprès du Père éternel.

Pour cela, je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son fils ; non, certes ; il allait plus avant ; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur ; et plutôt à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide. Voici donc comme je raisonne : une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils : je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent ; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'était la divinité au fils de Marie ? comment touchait-elle à sa personne ? lui était-elle étrangère ? Je ne veux point ici vous faire des questions extraordinaires ; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours, en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes ? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le fils de Marie. C'est pourquoi nos saints pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible ? Par conséquent ce fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un

homme Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit pour avoir recours à un grand exemple; je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu, « Celui-ci est mon Fils « bien-aimé, dans lequel je me suis plu; » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres. Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes les choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât

mât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce; afin qu'elle eût pour son fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre Sauveur, « qu'il lui a donné son Fils unique¹. » Et en effet, comme remarque l'Apôtre², nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui? que s'il nous a fait paraître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avait pour vous lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous; depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle. Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie; vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel: il ferme, et personne n'ouvre; il ouvre, et personne ne ferme: c'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes. Et à quel autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découlait. Au reste, vous vivez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est

¹ JOANN. III. 16. — ² ROM. VIII. 32.

pourquoi votre dévot saint Bernard a fort bonne grâce lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*¹.

Quelle est sa pensée, chrétiens ? qu'est-ce à dire, parler au cœur ? C'est qu'il la considère « dans ce midi éternel, je veux « dire dans les secrets commandements de son Fils, » parmi les ardeurs d'une charité consommée : *In meridie sempiterno, in secretissimis amplexibus amantissimi Filii*. Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée ; que les autres passions peuvent bien parler aux oreilles, mais que l'amour seul a droit de parler au cœur. Dans cette pensée, n'a-t-il pas raison de demander à la Vierge, qu'elle parle au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* ?

Combien de fois ; ô fidèles, cette bonne mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé ? Elle parla véritablement à son cœur, lorsque touchée de la confusion de ces pauvres gens de Cana qui manquaient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu en cette rencontre semble la rebuter de parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. « Femme, lui dit-il, que nous importe à vous « et à moi ? mon heure n'est pas encore venue². » Ce discours paraît bien rude, et toute autre que Marie aurait pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera : « Faites tout ce qu'il vous ordonnera³, » leur dit-elle, comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'où lui vient, à votre avis, cette confiance, après une réponse si peu favorable ? Chrétiens, elle savait bien que c'était au cœur qu'elle avait parlé ; et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avait répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance ; et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostome⁴, jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa sainte mère.

Prions-la donc, ô fidèles, qu'elle parle pour nous de la bonne sorte au cœur de son fils : elle y a une fidèle correspondance ;

1 Ad Beat. Virg. Serm. Panegy. n. 7, lut. Oper. S. Bernard. tom. II, col. 690.— 2 JOANN. II. 4.
3 Ibid. 5. — 4 In Joann. Homil. xxii, tom. VIII, pag. 127.

c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui prévient ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin manque; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle, qui réjouit le cœur de l'homme, dont l'âme des fidèles doit être enivrée? De là vient que nos festins sont si tristes, que nous prenons avec si peu de goût la nourriture céleste de la sainte parole de Dieu : de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Dieu, par une juste vengeance, voyant que nous refusons de nous unir à sa souveraine bonté par une affection cordiale, nous fait ressentir les malheurs de mille divisions intestines. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité, qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits. Nous avons une grande confiance en votre faveur; parce qu'étant mère de Dieu, nous sommes persuadés que vous avez beaucoup de pouvoir; et comme vous êtes la nôtre, nous ne serons point trompés, si nous attendons quelque grand effet de votre tendresse : c'est ce qui me reste à traiter dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

C'est avec beaucoup de sujet que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu cette tradition de nos pères : il nous ont appris que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avait prédestiné une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de nous faire renaître : et de cette doctrine, que tous les anciens ont enseignée d'un consentement unanime, il me serait aisé de conclure que comme la première Ève est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la très-sainte Vierge, doit être estimée la mère de tous les fidèles. Ce que je pourrais confirmer par une belle pensée de saint Épiphane¹, qui assure « que cette première Ève est appelée « dans la Genèse, Mère des vivants, en énigme; c'est-à-dire, ainsi « qu'il l'expose lui-même, en figure, et comme étant la représentation de Marie. » A quoi j'aurais encore à ajouter un pas-

¹ Advers. Hæres. lib. III, Hæres. LXXVIII, n. 18, tom. I, pag. 1050,

sage célèbre de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, où ce grand docteur nous enseigne que la Vierge, « selon le corps, est mère du Sauveur qui est notre chef; et selon l'esprit, des fidèles qui sont ses membres. » *Carne mater capitatis nostri, spiritu mater membrorum ejus* ¹. Mais d'autant que je me sens obligé de réduire en peu de mots ce que je me suis proposé de vous dire, afin de laisser le temps qui est nécessaire pour le reste du service divin, je passe beaucoup de choses que je pourrais tirer des saints Pères sur ce sujet; et sans examiner tous les titres par lesquels la sainte Vierge est appelée à bon droit la mère des chrétiens, je tâcherai seulement de vous faire voir, et c'est à mon avis ce qui vous doit toucher davantage, qu'elle est mère par le sentiment; je veux dire qu'elle a pour nous une tendresse véritablement maternelle: pour le comprendre, vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à suivre ce raisonnement.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Église, et sur la doctrine des Pères, encore que je l'aie seulement touché en passant; ayant dis-je, présupposé que Marie est véritablement notre mère; si je vous demandais, chrétiens, quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez sans doute que Notre-Seigneur vraisemblablement la fit notre mère, lorsqu'il lui donna saint Jean pour son fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables: car je vous ai avertis dès l'entrée de ce discours, et il n'est pas hors de propos de vous en faire ressouvenir, que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu au pied de la croix, y avait tenu la personne de tous les fidèles; et j'en ai touché une raison qui me semble fort apparente: c'est, s'il vous en souvient, que tous les autres disciples de Notre-Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avait retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur; afin qu'il y pût représenter tous les autres, et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur Maître. Sur quoi considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu, dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses, en une occasion si importante ne l'ait considéré que comme un homme particulier; nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la

¹ De sanct. Virginit. n. 6, tom. VI, col. 348.

parole qui s'adressait à nous tous , que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie , et par conséquent c'est là proprement qu'elle est devenue notre mère,

Cela étant ainsi résolu j'ai une autre proposition à vous faire. D'où vient, à votre avis, que Notre-Seigneur attend cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants ? Vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une mère désolée qui perd le meilleur fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide ; mais j'en ai une autre à vous dire, que peut-être vous ne désapprouverez pas. Je pense que le dessein du Fils de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Comment cela, direz-vous ? nous ne voyons pas bien cette conséquence. Il me semble pourtant, chrétiens, qu'elle n'est pas extrêmement éloignée. Marie était au pied de la croix, elle voyait ce cher fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordait de tous côtés par ses veines déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel ? Non, il est certain, elle ne sentit jamais mieux qu'elle était mère ; toutes les souffrances de son fils le lui faisaient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur ? vous allez voir, chrétiens, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'âme est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédés d'un mouvement de colère ; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous, si innocents qu'ils puissent être, n'en ressentent quelques effets : et de là vient que dans les séditions populaires, un homme adroit, qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace, lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins ; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets ; à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui avait résolu de nous donner la sainte Vierge pour mère, afin d'être notre frère en toute

façon, admirez son amour, chrétiens, voyant du haut de sa croix combien l'âme de sa mère était attendrie, et que son cœur ébranlé faisait inonder par ses yeux un torrent de larmes amères ; comme si c'eût là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « Femme, voilà ton fils : » *Ecce filius tuus*. Fidèles, ce sont ses mots ; et voici son sens, si nous le savons bien pénétrer : O femme, lui dit-il, affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère ; cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé, ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne ; parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : *Ecce filius tuus*. De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur du fils, descendirent profondément au cœur de la mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle, opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa sainte mère ; et que pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs : tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle était capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt lâché le mot à saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'incontinent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, et depuis cette heure-là, il la prit chez lui : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua*¹ : à plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de sa sainte mère, et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfants.

Il me souvient à ce propos de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer, pour en tirer leurs enfants au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie : c'est par le cœur que vous nous avez enfantés ; parce que vous nous avez enfantés par la charité : *Cooperata est charitate, ut filii Dei in Ecclesia nascerentur*, dit saint Augustin². Et j'ose dire que ces paroles de votre fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un

1 JOANN. XIX. 27. — 2 De sapet. Virg. ubi supra.

glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles, Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie : et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour ; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles : [d'autant plus] que vous nous voyez tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquez en nous ses mêmes linéaments.

C'est une doctrine que je tiens des Écritures divines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle fait beaucoup à éclaircir la vérité que je traite ; c'est pourquoi il est à propos de vous la déduire : car j'apprends de l'apôtre saint Paul, et cette doctrine, ô fidèles, est bien digne de votre audience, que tous les chrétiens, dont la vie répond à la profession qu'ils ont faite, portent imprimés en leur âme les traits naturels et la véritable image de Notre-Seigneur. Comment cela se fait-il ? certainement la manière en est admirable. Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or, je dis que la doctrine du Fils de Dieu est un tableau qui est tiré sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même est l'original ; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre : car ceux-ci ne seront jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie ; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles, sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignements étaient dérivés de ses mœurs : il enseignait les choses, parce qu'il les pratiquait : sa parole n'était qu'une image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'âme d'un bon chrétien ? il fait que l'Évangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions. Insensiblement la doctrine

du Fils de Dieu passe dans ses mœurs : il devient , pour ainsi dire , un Évangile vivant : tout y sent le maître dont il a reçu les leçons , il en prend tout l'esprit ; et si vous pénétriez dans l'intérieur de sa conscience , vous y verriez les mêmes linéaments , les mêmes affections , les mêmes façons de faire qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie , comme il m'est aisé de l'éclaircir par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant , sans avoir d'autre raison , sinon que c'est , à son avis , la vraie peinture du sien. C'est ainsi , dira-t-elle , qu'il pose ses mains ; c'est ainsi qu'il porte ses yeux ; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela ? sinon comme une course , si on [peut] parler de la sorte , que fait l'affection d'une mère , qui ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne , le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose. Que si elles sont si fort émues de quelque ressemblance ébauchée ; que dirons-nous de Marie , lorsqu'elle voit dans l'âme des chrétiens des traits immortels de la parfaite beauté de son fils , que le doigt de Dieu a si bien formé dans leur âme ?

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu , nous sommes encore ses membres , et nous composons avec lui un corps dont il est le chef ; nous sommes son corps et sa plénitude , comme enseigne l'Apôtre ; qualité qui nous unit de telle sorte avec lui , que quiconque aime le Sauveur , il faut par nécessité , que par le même mouvement d'amour , il aime tous les fidèles. [C'est] ce qui attire si puissamment sur nous les affections de la sainte Vierge , qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal ; ce qu'il me serait aisé de vous faire voir par des raisonnements invincibles , si je n'étais pressé de finir bientôt ce discours : et pour vous en convaincre , je ne veux seulement que vous en proposer en abrégé les principes , après avoir repassé légèrement sur quelques vérités que j'ai tâché d'établir dans ma première partie , dont il est nécessaire que vous ayez mémoire pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire.

Je vous ai dit , chrétiens , que la maternité de la Vierge n'ayant

point d'exemple sur la terre, il en est de même de l'affection qu'elle a pour son fils : et comme elle a cet honneur d'être la mère d'un fils qui n'a point d'autre père que Dieu ; de là vient que, laissant bien loin au-dessous de nous toute la nature, nous lui avons été chercher la règle de son amour dans le sein du Père éternel. Car de même que Dieu le Père, voyant que la nature humaine touche de si près à son Fils unique, étend son amour paternel à l'humanité du Sauveur, et fait de cet Homme-Dieu l'unique objet de ses complaisances, comme nous l'avons prouvé par le témoignage des Ecritures ; ainsi avons-nous dit que la bienheureuse Marie ne séparait plus la divinité d'avec l'humanité de son Fils, mais qu'elle les embrassait en quelque façon toutes deux par un même amour. Ce sont les vérités sur lesquelles nous avons établi l'union de Marie avec Dieu : en voici quelques autres qui vous feront bien voir sa charité envers nous.

Les mêmes Écritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divinité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son corps ; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage dans la bouche même de Notre-Seigneur ? écoutez ces belles paroles qu'il adresse à son Père, le priant pour nous : *Dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in eis*¹ : « Mon Père, dit-il, je suis en eux, parce qu'ils sont mes membres ; je vous prie que l'affection par laquelle vous m'aimez soit en eux. » Voyez, voyez, chrétiens, et réjouissez-vous. Notre Sauveur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres ; et connaissez par là combien nous sommes unis avec le Sauveur, puisque Dieu même, qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui, et répand volontiers sur nous toutes les douceurs de son affection paternelle. Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel, allez, ô fidèles, allez à la

¹ JOANN. XVII. 22.

bonne heure à cette mère incomparable ; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher fils : elle vous considérera comme « la chair de sa chair, et comme les os de ses os, » ainsi que parle l'Apôtre ¹, comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé ; et pour dire quelque chose de plus , elle vous regardera comme autant de Jésus-Christ sur la terre : l'amour qu'elle a pour son fils , sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous , et partant ne craignez point de l'appeler votre mère ; elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

C'est, si je ne me trompe , ce que je m'étais proposé de prouver dans cette seconde partie ; et je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la sainte Vierge , sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements , qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge, ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter : car vous devez avoir reconnu, par tout ce discours , que la dévotion de la Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui, abusés d'une créance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la licence ni le débordement de leurs mœurs ? Que s'il y avait quelqu'un dans la compagnie qui fût imbu d'une si folle persuasion, qu'il sache, qu'il sache que puisque son cœur est éloigné de Jésus, Marie a en exécration toutes ses prières : en vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appellez-vous votre mère par une piété simulée. Quoi, auriez-vous bien l'insolence de croire que ce lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés ? qu'elle voulût embrasser l'ennemi de son bien-aimé de ces mêmes bras dont elle le portait dans sa tendre enfance ? qu'étant si contraire au Sauveur, elle voulût vous donner pour frère au Sauveur ? Plutôt, plutôt sachez que son cœur se soulève, que sa face se couvre de confusion, lorsque vous l'appellez votre mère.

Car ne pensez pas, chrétiens, qu'elle admette tout le monde

¹ Ephes. v. 80.

indifféremment au nombre de ses enfants : il faut passer par une épreuve bien difficile avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quel- qu'un des fidèles l'appelle sa mère ? elle l'amène en présence de notre Sauveur : Ça, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé. Les enfants, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères : la bienheureuse Marie est entièrement possédée du sauveur Jésus ; c'est lui seul qui domine en son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées : elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme quelques linéaments de son fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun attrait qui ait rapport à son fils, ô Dieu ! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebu- tés de devant sa face, et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son fils, et ce qui est plus horrible, étant opposés à son fils, vous lui êtes insupportables !

Au contraire, elle verra une personne, descendons dans quelque exemple particulier, qui pendant les calamités publi- ques, telles que sont celles où nous nous voyons à présent, con- sidérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie, et ouvrant son cœur sur la mi- sère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager. Oh ! dit-elle incontinent en soi-même, il a pris cela de mon fils, qui ne vit jamais de misé- rable, qu'il n'en eût pitié. « J'ai compassion de cette troupe, » disait-il¹ ; et à même temps il leur faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance, qu'il multi- plie même par un miracle, afin de les assister plus abondam- ment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage ; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie ; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. O qu'il est aimable ! dit la bien- heureuse Marie ; ainsi était mon fils lorsqu'il était en son âge,

¹ MARG. VIII. 2.

toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans , il quittait parents et amis , pour aller vaquer , disait-il , aux affaires de son Père ¹. Surtout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très-entière ; il n'a que de chastes plaisirs , il n'a que des amours innocentes ; Jésus possède son cœur , il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté , c'est un coup de poignard à son âme ; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà , chrétiens , voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en réjouit ! comme elle s'en glorifie ! comme elle en triomphe ! avec quelle [joie] elle le présente à son bien-aimé , qui est par-dessus toutes choses passionné pour les âmes pures !

C'est pourquoi excitez-vous , chrétiens , à l'amour de la pureté ; vous , particulièrement , qu'une sainte affection pour Marie a attirés dans une société qui s'assemble sous son nom , pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré dans lequel nous célébrons les grandeurs de la Majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer , dans lequel Jésus habite , sur lequel le Saint-Esprit se repose. Ce sont vos corps , mes chers frères , que le Sauveur a sanctifiés , afin que vous eussiez du respect pour eux ; sur lesquels il a versé son sang , afin que vous les tinssiez nets de toute souillure ; qu'il a consacrés , pour en faire les temples vivants de son Saint-Esprit ; afin que les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité , il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

¹ Luc. II. 49.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment, Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, delictis affluens, innixa super dilectum suum. « Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé. » (Cant. viii. 5.)

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme ; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car, si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle , il doit ensuite l'élever à soi , pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat , ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus , à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique ; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble ; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui , avec Marie , de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères sœurs , à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge ; et, de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses

trionphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas, mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son fils lui destine, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité ; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge, présentée par son divin fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher des exemples ; je me propose, mes sœurs, de vous faire paraître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître ; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite, il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin, dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette jour-

née; et je trouve que trois vertus de cette princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révéérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité ; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper ; qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître ; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ ; un miracle lui doit rendre ce fils bien-aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Chrétiens, ce sera l'amour maternel ; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps qui l'empêchent de joindre son fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médio-

crité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque ¹ nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont jointes en un. » *Dux dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus.* Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère ? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours ? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la sainte Vierge rendait à son fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un fils. » *Cum Virgo mater filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet* ². Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* ³ : « Un abîme appelle un autre abîme ; » puisque pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un fils : la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées

¹ Amédée, évêque de Lausanne, qui vivait dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. (Edit. de Deforis.) — ² De Laudib. B. Virg. Homil. v. Biblioth. PP. tom. XX, pag. 1272. — ³ Ps. xli. 8.

au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison, c'est que le divin fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous, lui « dit l'ange ¹, sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son fils unique, « qui « ne lui est commun qu'avec le Père éternel, dans la manière « dont elle l'engendre. » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* ².

Mais montons encore plus haut; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le Fils de Dieu, vous jugez aisément, mes sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-Haut la couvrit de sa vertu : c'est-à-dire qu'il étendit sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* ³. C'est en cette sorte, mes sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien, et l'amour qu'elle a pour son fils lui est donné de la même source qui lui a donné son fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort

¹ Luc. 1. 35. — ² S. BERNARD. Serm. II. in ANNUNT. B. Mar. tom. 1. col. 977. — ³ Luc. 1. 35.

que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations, et quels sont ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâce n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourrait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandait autre grâce à son fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant ¹ qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi, il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui! Si le grand apôtre saint Paul ² veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devait être l'émotion du sang maternel? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie! et quels regrets la Vierge [ne ressentait-elle pas, de se voir si longtemps

¹ Luc. xii. 50. — ² Phil. i. 21. 23.

séparée d'un fils qu'elle aimait uniquement !] Quoi, disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Étienne, et ainsi des autres, quoi, mon fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterais point de mourir bientôt pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refuserez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour, il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps ; il ne formait pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au Ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort ! Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par

soi-même : de sorte qu'il vint enfin , s'étendant toujours , à une telle perfection , que la terre n'était plus capable de le contenir. Va , mon fils , disait ce roi grec ¹ ; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge , ta perfection est trop éminente ; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives , pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité ; va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense , qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit , sans peine et sans violence , sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite , pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci , qui s'élève « comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe « et d'encens ? » *Quæ est ista , quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatis myrrhæ et thuris* ² ? Belle et excellente comparaison , qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante , que nous voyons s'élever d'une composition de parfums , n'en est pas arrachée par force , ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement , et la tourne en une vapeur subtile , qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps , et l'a élevée à son bien-aimé sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour , comme vous voyez , qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là , chrétiens , à désirer Jésus-Christ , puisqu'il est infiniment désirable. Mais , qui vous désire , ô Jésus ! Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire

¹ Philippe à Alexandre. — ² Cant. iii. 6.

après vous, et à qui ce corps soit à charge? Mes sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis? vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens: et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espérez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin¹: « Si vous ne gémissiez pas comme « voyageurs, vous ne vous réjouirez pas comme citoyens. » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* C'est-à-dire que vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre: refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie, et, vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie; c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie serait imparfait s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez

¹ In Psal. cxxviii, n. 4, tom. IV, col. 1676.

donc , vierges de Jésus-Christ , chastes épouses du Sauveur des âmes , venez admirer les beautés de cette chair virgine , et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle . La sainte virginité la préserve de corruption ; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste , qui la fait ressusciter avant le temps ; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine ; et ainsi elle lui donne la gloire . C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre .

Je dis donc , avant toutes choses , que la sainte virginité est comme un baume divin , qui préserve de corruption le corps de Marie ; et vous en serez convaincues , si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virgine . Pour nous en former quelque idée , posons d'abord ce principe , que Jésus-Christ notre Sauveur , étant uni si étroitement , selon la chair , à la sainte Vierge , cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité . Jésus a cherché son semblable ; et c'est pourquoi cet époux des vierges a voulu avoir une mère vierge , afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union . Cette vérité étant supposée , vous jugez bien , âmes chrétiennes , il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie . Non , jamais vous ne vous en formerez une juste idée ; jamais vous n'en comprendrez la perfection , jusqu'à ce que vous ayez entendu , qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps . Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas ¹ , qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle , avec abondance , une céleste rosée , qui a non-seulement tempéré , comme dans les autres élus , mais éteint tout le feu de la convoitise ; c'est-à-dire , non-seulement les mauvaises œuvres , qui sont comme l'embrassement qu'elle excite ; non-seulement les mauvais désirs , qui sont comme la flamme qu'elle pousse , et les mauvaises inclinations , qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient ; mais encore le brasier et le foyer même , comme parle la théologie , *fomes peccati* ; c'est-à-dire , selon son langage , la racine la plus profonde , et la cause la plus intime du mal . Après cela , chrétiens , comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue , à laquelle

1 3. p. q. 27. a. 7.

la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devons considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées ; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair de péché, » comme parle l'apôtre saint Paul¹ : *Caro peccati*. Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à un âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que la chair et le sang ne sauraient posséder. » *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt*². Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée ; et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Évangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre époux, et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée,

¹ Rom. viii, 3. — ² I. Cor. xv, 50.

pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en elle, » comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* ¹. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Évangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu. » *Erunt sicut angeli Dei* ². Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélicisée. » *Angelificata caro* ³. Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* ⁴ : « Elle a au milieu de la chair quelque chose qui « n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui a surpassé par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons ; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* ⁵ : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

¹ De Carne Christi, n. 21. — ² Маттв. xxxii. 30. — ³ De Resur. carn. n. 26. — ⁴ De sancta Virginit. n. 12, tom. VI, col. 346. — ⁵ Apoc. xii. 2.

Vierge de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie; elle les consacre, elle y éteint la concupiscence, elle y mortifie les mauvais désirs; et, par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères sœurs, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus*¹. Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie; et, portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre, elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés; l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle; la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie, que par celle que son fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes*²; qu'« elle n'a rien et possède tout. » Je pourrais établir cette vérité sur une doc-

¹ II. Cor. iv. 7. — ² Ibid. vi. 10.

trine solide et évangélique ; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours , de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux ; une haute dignité , une pureté admirable de corps et d'esprit ; et , ce qui est au-dessus de tous les trésors , elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un fils bien-aimé , « dans lequel , dit le saint Apôtre , habitait « toute plénitude. » *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare*¹. Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres ; mais son humilité très-profonde la dépouillera , en quelque façon , de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous , par la dignité de mère de Dieu , se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous , par sa pureté immaculée , se mêle parmi les pécheurs , en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille , en s'humiliant , de l'honneur de sa qualité et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus ; elle perd jusqu'à son fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son fils , parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle ; mais elle le perd ce fils bien-aimé , parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son fils , et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme , lui dit-il , voilà votre fils ² ? »

Méditez ceci , chrétiens ; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire , vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère ; il l'appelle femme , et non pas sa mère : « Femme , lui dit-il , voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation , et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père , et Marie un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père , et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son fils : il ne l'appelle que du nom de femme , et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge , c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessait de l'être , et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà , dit-il , votre fils. » *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison. Durant les jours de sa

¹ Colos. I. 19. — ² JOANN. XIX. 29.

chair, c'est-à-dire pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils ; il était sa consolation, et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex foemina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humane*¹ : « Jésus étant près de passer de la fragilité humaine, « par laquelle il était né d'une femme, à la gloire et à l'éternité « de son Père ; que fait-il ? *Delegat* ; il donne saint Jean pour « fils à Marie, et il laisse à un homme mortel les sentiments de « la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son fils ; Jésus, son fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean ; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus, ma consolation, pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem!* s'écrie saint Bernard² ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu. Il plaie à son fils de l'humilier : saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde, tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus ; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi, vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité

¹ Ad August. Ep. I, n. 17. — ² Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n. 16, tom. I, col. 1019.

l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes*. Mais voyons la suite, mes sœurs, et vous verrez que cette humilité qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *et omnia possidentes*.

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge, et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum*. Enfin vous aviez perdu votre fils ; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire : ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Inmixta super dilectum suum*¹.

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges ; les vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche « s'élèvera d'Israël². » Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge « qui devait concevoir et enfanter un fils³. » Ézéchiël reconnut cette porte close⁴, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique⁵ : « Je vois à

1 Cant. VIII. 5.— 2 Num. XXIV. 17.— 3 Isai. VII. 14.— 4 Ezech. XLIV. 2.— 5 Ps. XLIV. 10. 14-16

« votre droite, ô mon prince, une reine en habillement d'or, « enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette « fille de roi est intérieure; elle est néanmoins parée d'une bro- « derie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à « mon Roi; on les lui amènera dans son temple avec une sainte « allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme « exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est « saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur; parce qu'il a « regardé le néant de sa servante; et voici que toutes les géné- « rations m'estimeront bienheureuse ¹. » Voilà, mes très-chères sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* ². Elle y a une fidèle correspondance; je veux dire l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie, puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines; impétrez-nous seulement cette humilité, par laquelle vous avez été couronnée; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre assomption glorieuse, entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité;

¹ Luc. 1. 46. — ² Ad Beat. Virg. Serm. Panegy. n. 7, Int. Oper. S. BERNARD. tom. II, col. 690.

que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile, que « celui qui s'abaisse durant sa vie, » sera exalté à jamais dans la félicité éternelle, » où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge, cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchait son amour languissant. Marie laissée au monde pour consoler l'Église. Point d'autre cause de la mort de Marie que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

Dilectus meus mihi, et ego illi. « Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui. »
(*Cant.* II. 46.)

En cette sainte journée et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Église, que les paroles du sacré cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Époux et de l'Épouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé, et le bien-aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus agréable dans la nature, pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques; et par là l'Église veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions; parlons aujourd'hui, mes frères, des délices, des chastes im-

patiences et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paraissent principalement devoir nous occuper dans ce discours ; la vie de la sainte Vierge ; la mort de la sainte Vierge ; le triomphe de la sainte Vierge ; et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisait vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires ? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort ? L'amour a une force qui fait vivre ; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur ; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour ; et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher ? C'est qu'outre sa force qui anime et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe ? Entrons donc maintenant en notre sujet ; et faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge ; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort ; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir, que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer, ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte, captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même, voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans borne : « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton « Dieu de toute ta force ¹; » afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître.

En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour ; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour, et voyons, avant toutes choses, quel était celui de la Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi, il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur ; cela est commun : mais il est à elle comme fils ; à elle comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommuni-

¹ Deut. vi. 5.

cable : *Dilectus meus mihi* : Il est fils unique ; et *ego illi* : Il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments : car elle le voyait toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien-aimé était ainsi pour elle comme un bouquet de myrrhe : » *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi* ¹ ; et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Écriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* ² : « Votre âme sera percée comme par une épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive ? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé : naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour ? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Épouse ; elle ne pense qu'à son Époux ; elle n'est occupée que de son Époux. Nuit et jour, il lui est présent ; et même, pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* ³. Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de mon bien-aimé. » *Vox dilecti mei* ⁴. Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos ; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit ; et, ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer ; elle se lève ; elle court ; elle se fatigue ; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler ; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour, qui la fait

¹ Cant. 1. 12. — ² Luc. 11. 35. — ³ Cant. v. 2. — ⁴ Ibid.

parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant, par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficacité de la foi est telle que saint Paul a bien pu écrire aux Galates¹, que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux; combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies? Étant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie et de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre : « Je meurs tous les jours². » Mais l'amour venait au secours, et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur; et l'amour soutenait cette douleur, par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo*³ : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits. » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchait du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du Calvaire, mais c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines; les fruits de la croix ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis*. L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyait Jésus-Christ dans les agonies de sa croix; toujours elle avait non

¹ Gal. III. 1. — ² Cor. xv. 31. — ³ Cant. II. 5.

tant les oreilles, que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant; cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommait, par ses souffrances intimes, ce qui manquait à la passion de son fils. Il semble qu'il avait voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Église, son épouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra : Revertere, revertere*¹ : La voix de la tourterelle s'est fait entendre « dans notre terre : Revenez, revenez, mon bien-aimé. » C'est le gémissement de l'Église qui rappelle son cher époux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle épouse, dit saint « Bernard², se voyant abandonnée et privée de son unique espérance; autant elle était affligée de l'absence de son époux, « autant devait-elle avoir d'empressement pour solliciter son « retour. Son amour et son besoin étaient pour elle deux raisons pressantes d'avertir son bien-aimé, qu'elle n'avait pu « empêcher d'aller où il était d'abord, de hâter au moins l'avènement qu'il lui avait promis, en se séparant d'elle. Si elle « désire et demande qu'il imite dans son retour les bêtes les « plus agiles dans leur course, c'est une marque de l'ardeur de « ses désirs, qui ne trouvent rien d'assez prompt et qui ne peuvent souffrir le moindre retardement. »

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer ? Venez, venez. La synagogue ne l'avait pas vu : mais l'Église l'a vu, l'a oui, l'a touché ; et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté ! Elle avait tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai tout « quitté pour vous suivre³ : » et il l'avait épousée prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt ; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu ; et il laisse sa chaste Épouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [lui fut] donnée, pour [être son appui, et] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyait son fils dans

¹ Cant. II. 12. 17. — ² S. BERNARD. in Cantic. Sermon. LXXIII, n. 3, tom. I, col. 1524. —
³ MATTH. XIX. 27.

tous ses membres; sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient; son cœur [s'insinuait] dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde: [elle entrait] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissait] dans tous les apôtres pour annoncer l'Évangile; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang; enfin, généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'âme] dans cet état [de détresse, que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est] la communion: car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo*: « Je me suis reposé « sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré; et son fruit est « doux à ma bouche. » « Son ombre, dit saint Bernard ¹, c'est « sa chair; son ombre, c'est la foi. Marie a été mise à couvert « sous l'ombre de la chair de son propre fils; et moi je suis à « l'ombre de la foi du Seigneur. Et comment sa chair ne me « couvrirait-elle pas aussi, puisque je la mange dans les saints « mystères? L'Épouse désire, avec raison, d'être couverte de « l'ombre de celui dont elle doit recevoir, en même temps, le « rafraîchissement et la nourriture. Les autres arbres des forêts, « quoiqu'ils consolent par leur ombre, ne donnent cependant « point la nourriture, qui fait le soutien de la vie, et ne produisent point ces fruits perpétuels de salut. Un seul, auteur « de la vie, peut dire à l'Épouse: Je suis ton salut. Aussi désire-t-elle spécialement d'être à couvert sous l'ombre du Christ; « parce que lui seul, non-seulement rafraîchit de l'ardeur « des vices, mais remplit encore le cœur de l'amour des « vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non-seulement de l'ombre, mais du fruit; non-seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ

¹ S. BERNARD, in *Cantic. Sermon. XLVIII*, n. 2, tom. I, col. 1488.

goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir ; votre amour est venu à un point qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter ; une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénier tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer ; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux ; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisait Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire ¹. » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui ; et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de

¹ Luc. x. 32. 41.

posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Écoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement !] Que ferons-nous donc ? que penserons-nous ? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette unité si simple nous semble une mort ; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables, où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force incroyable ; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-nous de la sagesse entre les parfaits, et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit ¹. » Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empresses superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie ; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles ; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire qu'elle ne le voit pas ; elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers les nuages, c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche : l'âme l'empêche il s'empêche et s'embarrasse lui-même ; il ne sait que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs qui ne veulent plus être qu'un ! ô cœurs soupirants après l'unité ! ce n'est pas en vous-même que

1 I. Cor. II. 6. 13, 14.

vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même ; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante, que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous ; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti ? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix ? à quoi votre mort et votre sépulture ? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses ? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Église et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires ; salutaires, parce qu'ils sont funestes ; et funestes, parce qu'ils devaient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, époux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Église ; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix ; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconcilient toutes choses, sera en vous, consommant très-parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consummera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement ! ô quelle violence ! ô que le travail de cet enfantement !

ment est horrible ! car Dieu ne délie pas ; il arrache ; il ne plie pas ; mais il rompt : il ne sépare pas tant , qu'il ne brise et ravage tout. Quand sera-ce , ô Jésus-Christ , que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit ? Ah ! que vous êtes cruel !

Mais que dis-je ici , chrétiens ? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts , qui les ont expérimentés. Pour moi , je n'oserais en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot , pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non , non , les séraphins mêmes ne peuvent entendre , ni dignement expliquer , avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé , ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix , et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne , c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante , appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle , et lui disant comme l'épouse : « Re-
« tournez , mon bien-aimé , et soyez semblable à un chevreuil
« et à un faon de cerf. » *Revertere ; similis esto , dilecte mi , capreae , hinnuloque cervorum*¹. C'est en vain que son fils lui dit : « Encore un peu , encore un peu ; un peu , et vous ne me ver-
« rez plus ; un peu , et vous me verrez². » Car que dites-vous , ô Jésus-Christ ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien , les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments , quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « En-
« core un peu. » Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs ; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez , saintes âmes , vous ne cherchez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent , si fort et si enflammé , il ne poussait pas un soupir , qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret , qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il

¹ CANT. II. 17. — ² JOANN. XVI. 16.

n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins; parce que tel était le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Église. Mais, comme le divin amour régnait en son cœur, sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience; et, puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que vivants plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose, que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison; mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux, et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe; la gloire de son âme par l'amour; la gloire de son corps par le rejaillement de celle de l'âme. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumière, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête; le soleil la pénètre toute

« et l'environne de ses rayons¹ : » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublinités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda* : « Le cœur en haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand saint Thomas², que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs ? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé ? Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublinité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourrait refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée ? que n'obtiendront pas l'amour si puissant dont elle est embrasée ? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants qui ont tant coûté à son fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers ? Mais, pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois : « Faites tout ce qu'il vous dira³. » C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.]

1 Apoc. XII. 1. — 2 1. p. q. 12, a. 6. — 3 JOANN. II. 5.

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Église qui la réclame, et [qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protège du plus haut des cieux ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux¹ lui a consacré ; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité ; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Église, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentiments de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel ; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révéler, et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

¹ Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour obtenir la grossesse de la reine, donna, le 10 février 1638, un édit par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna que tous les ans il se ferait une procession solennelle à Notre-Dame de Paris pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement dans toutes les églises du royaume, le jour de l'Assomption, (Édit. de Déforis.)

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

PRÊCHÉ LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Privilèges de Marie, ses prérogatives ; l'amour éternel de son fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la faiblesse de l'homme ; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea. « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée. »
(*Cant. IV. 7.*)

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir de célébrer ses louanges, chrétiens, enfants de Marie, vous, que cette Vierge très-pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée, en laquelle l'âme de Marie, cette âme prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste Époux des âmes fidèles. Il est donc bien juste, mes frères, que nous passions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissements et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et tout innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la mère que Dieu destinait à son fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Église nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en

sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile. Disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas ressenti les atteintes du péché commun de notre nature ; disons-le, autant que nous pourrons, avec force ; mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignons pas de la modestie. Ainsi les fidèles seront contents ; ainsi l'Église sera obéie. Nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfants et aux sages règlements de la mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles, qui, pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire, il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime, avant même que de les connaître. De telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques-unes, l'esprit s'y portera de soi-même et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la mère de Dieu ait eu quelque privilège extraordinaire, que son fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos âmes, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie ; qui ne le croirait, chrétiens ? Qui ne donnerait de bon cœur son consentement à une opinion si plausible ? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes, qui ont ému de grands personnages. Eh bien ! pour satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections : par ce moyen j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve. Après cela sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage : sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez ? vous en êtes déjà convaincus ; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

PREMIER POINT.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam notre premier père s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion à laquelle il ne s'attendait pas ; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvait la réduire. Mais, ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits dérégés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités ; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion. C'est pourquoi le sauveur Jésus, voulant comme toucher au doigt la cause de notre mal, dit en saint Jean¹, que « ce qui naît de la chair est chair. » *Quod natum est ex carne, caro est.* La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelle contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est.* Telle est la pensée de Notre-Seigneur ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin², celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie ?

¹ JOANN. III. 6. — ² In Joann. Tract. XII, tom. III, part. II, col. 363 et seq.

Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché, dit-il ; et tous sont morts en Adam, et tous ont péché en Adam¹. » Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables, non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous pourrions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force, du moins selon mon pouvoir. Écoutez maintenant la réponse, et suivez attentivement ma pensée. Je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes il faut l'avouer, chrétiens, Marie était perdue tout ainsi que les autres hommes, si le Médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, allait gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux, que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche où reposait le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de cha-

¹ Rom. v. 12.

leur dévorants qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouaient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avaient vainement irritées? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement, que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'Apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu! que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur, qu'elle conséquence! Pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre, qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre; vous avez à y prendre garde; cela peut tirer à conséquence; beaucoup d'autres par cet exemple prétendront la même faveur.

Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux, voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaliser, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non : ni l'obéissance des patriarches, ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs, ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandus dans les différents ordres des bienheureux, n'a rien qui puisse tant soit peu approcher de la très-heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre ? Montrez-moi une autre mère de Dieu, une autre vierge féconde ; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge ; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale en faveur d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, « qu'ils offensent tous en beaucoup de choses ? » *In multis offendimus omnes* ¹. Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie ². Certes si nous reconnaissons dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les

¹ JAC. III. 2. — ² De Natur. et grat. n. 43, tom. X, col. 144. 145.

plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine, si son époux n'est que son gardien ; son mariage, le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée : si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être jamais abolies : si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise : qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu ; que de la communiquer à sa sainte mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme. Péricussent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur. Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce ; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilège ; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à Notre-Seigneur, vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi ! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur ? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est certes tout à fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs ? Que répondrez-vous à une demande qui paraît si juste ? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car, encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir

que c'est le privilège de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur était infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y était soumise; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avaient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la mère, sans faire tort à l'excellence du fils : ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la providence divine : ainsi le Sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, était venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine qui était le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable par ce péché pénètre jusqu'aux ventres de nos mères, et là, tout impuissants que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs; comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent tombent et périssent devant votre face. » *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus*¹, Choisissez du moins une créa-

¹ Ps. LXVII. 1.

ture que vous sanctifiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté, et digne de la grandeur d'une mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers frères, que vous en semble? que pensez-vous de cette doctrine? Vous paraît-elle pas bien plausible? Pour moi, quand je considère le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles: mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps; dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur; et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte mère: quand donc je regarde l'incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi: Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, se saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis, me retournant au Sauveur: Béni enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre mère soit violée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que demeurant en elle vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre mère! Mais, ô béni enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détour-

nez ce malheur par votre bonté; commencez à honorer votre mère; faites qu'il lui profite d'avoir un fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? Est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie? Non certes: elle est déjà mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet, non selon la révolution des choses humaines, mais selon l'ordre de Dieu, selon la prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée.

Quand Dieu dans son secret conseil a résolu quelque événement, longtemps devant qu'il paraisse, l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple: « Un petit Enfant nous est né, disait autrefois Isaïe ¹, parlant « de Notre-Seigneur, et un Fils nous a été donné. » Que veut-il dire, mes frères? Jésus-Christ n'était pas né de son temps. Mais ce saint homme considérait qu'il n'en était pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ainsi, ayant pénétré, par les lumières d'en haut, dans ce grand dessein que le Père éternel méditait, d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout à fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très-bien le grave Tertullien, « il est bienséant à la « nature divine, qui ne connaît en soi-même aucune différence « de temps, de tenir pour fait tout ce qu'elle ordonne, à cause « que chez elle l'éternité fait régner une consistance toujours « uniforme. » *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis apud quam uniformem statum temporum derigit æternitas ipsa* ². Par conséquent il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge, dès le premier instant de sa vie, était déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu,

¹ ISAÏ. IX. 6. — ² Lib. III. adv. Marcion, n. 5.

c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Écritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes : que dans ce dessein souvent il est descendu du ciel ; que c'était lui qui dès l'Ancien Testament parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors. « De cette sorte, » dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains ; « il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; il se plaisait « d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la « plénitude des temps. » *Ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine*¹. Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes, il nous accoutumait à ne point nous effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-homme ; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance.

Tel était le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien, je tire ce raisonnement que je vous supplie de comprendre ; peut-être en serez-vous édifiés. Marie était mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout à l'heure ? Elle l'était selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence, selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si bien cette vérité. Or, c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines ; selon les lois de l'éternité, non selon les lois

¹ Lib. II. ad Marcion. n. 27.

des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines, parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu dès sa conception la considérait comme telle. Elle l'était en effet à son égard. Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités : elle sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant et disons : Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, longtemps avant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisait, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentiments humains ; tant il était passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents ? Par conséquent le Fils de Dieu, longtemps avant que d'être homme, aimait Marie comme sa mère ; il se plaisait dans cette affection : il ne cessait de veiller sur elle ; il détournait de dessus son temple les malédictions des profanes ; il l'embellissait de ses dons ; il la comblait de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendais tirer de ces savants principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable, elle établit à mon avis puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçu de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante ! puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la mère, à la considération de son fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre ! Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me sou mets volontiers à ses ordonnances ; d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Église. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie : elle ne nous oblige pas de

la croire immaculée ; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance : il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Église, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la brève réflexion qui va fermer ce discours ; du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez oui, mes frères, les divers raisonnements par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si longtemps que les plus grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet. Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Église n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru. L'Église non-seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par là, ô fidèles ! combien nécessaire, combien grande et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Église hésite si fort à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O misère ! ô calamité dans laquelle nous sommes plongés ! ô abîme de maux infinis ! Hélas ! petits enfants que nous étions, sans connaissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour ; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnés par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement ; certes, justement ; car vos jugements sont très-justes, ô Dieu éternel, roi des siècles, souverain arbitre de l'univers. Eh ! qui nous a tirés de cette misère ? qui a réconcilié ces rebelles ? qui a appelé ces en-

fants de colère à l'adoption des enfants de Dieu ? Le prophète Jonas, du ventre de ce monstre qui l'avait englouti, éleva au ciel la voix de son cœur. Avons-nous crié à vous, ô Seigneur, des cachots de cette prison, ou du creux de ce sépulcre où était ensevelie notre enfance ? Mais nous n'y avons ni parole ni sentiment : seulement la voix de notre péché y criait vengeance ; et celle de notre extrême misère criait miséricorde. Vous avez eu pitié de nous : vous avez daigné nous conduire à ce bain d'immortalité, où dépouillant les ordures de notre première natalité, nous avons reçu une nouvelle naissance, non plus de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair ; mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Je sais que cette fontaine d'eau vive est ouverte à tous les hommes, auxquels il vous a plu de préparer un remède dans les ondes du saint baptême. Mais combien en voyons-nous tous les jours à qui une mort trop précipitée ravit pour jamais ce bonheur ? Et nous y sommes parvenus ! Qu'avions-nous fait à Dieu ? D'où vient cette différence ? ce n'est pas de notre mérite : nous étions tous dans la même masse d'iniquité. Est-ce par le mérite de nos parents ? Mais combien de parents vertueux, je le dis avec douleur, combien de parents vertueux n'ont pas obtenu cette grâce ! Dirai-je ? peut-être que l'ordre des causes naturelles m'a été plus favorable qu'aux autres. O ignorance ! ô stupidité ! Et comment ne regarderiez-vous pas la main puissante qui remue ces causes comme il lui plaît ! Ne savez-vous pas qu'elles sont dirigées par une souveraine raison ? Serait-ce pas un étrange aveuglement, si nous aimions mieux devoir notre salut à une rencontre fortuite des causes créées, qu'au dessein prémédité de la miséricorde divine ? Que dirai-je donc ? où me tournerai-je ?

Je frémis, chrétien, je l'avoue, je frémis dans cette discussion. Je ne sais que dire, je n'ai point de raison à vous alléguer. Seulement suis-je très-assuré que quelle que puisse être la cause d'une si étonnante diversité, il est impossible qu'elle ne soit juste. Mais à quoi bon chercher des causes que la providence divine nous a cachées ? N'est-ce pas assez que nous connaissions que si nous sommes parvenus à la grâce du saint baptême, nous ne le devons qu'à la pure bonté de Dieu ! Cherche qui voudra des raisons ; médite qui voudra dans la recherche des causes de ces secrets jugements ; pour moi, je ne reconnais point d'autre

cause de mon bonheur que la pure bonté de mon Dieu. Je chanterai à jamais ses miséricordes ; tant que je vivrai, je bénirai le nom du Seigneur. C'est tout ce que je sais, c'est tout ce que je désire connaître. Ceux qui en veulent savoir davantage, qu'ils s'adressent à des personnes plus doctes ; mais qu'ils prennent bien garde que ce ne soient des présomptueux : *Cui responsio ista displicet, quærat doctiores, sed caveat ne inveniatur præsumptores* ¹.

Mais peut-être que le péché originel étant guéri par le saint baptême, il ne nous en demeure aucun reste, et ainsi nous pouvons passer le reste de notre vie dans une entière assurance. Ne le croyez pas, chrétiens, ne le croyez pas. La grâce du saint baptême nous a retirés de la mort éternelle ; mais nous sommes encore abattus de mortelles et pernicieuses langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie, vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature ; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvements de l'esprit de Dieu. Misérable homme que je suis, où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux ? Blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé de force par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie ? Ai-je jamais eu une bonne pensée, qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir ? Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse ? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience, qui est un abîme sans fond, impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudrait s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent : et si je ne suis secouru, cette partie impuissante, qui semblait vouloir se,

¹ S. Aug. de Spir. et Litt. n. 60, tom. X, col. 121.

porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance; elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me semble que je ferai merveilles, je ne me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution? le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus? je suis malade à l'extrémité, et ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étais en bonne santé. Je ne sais pas même déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. « Malheureux « homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus¹?* Ou pourrai-je trouver du secours? où chercherai-je le médecin? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de moi-même; j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, s' imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé; il consume son peu de forces par un vain travail que sa faiblesse ne peut plus souffrir. Après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais: *De vulnere in vulnus*, dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. *Infelix ego homo!* Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours?

La philosophie me montre de loin dans de belles boîtes, qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornemens de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles, mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux: les prédicateurs de l'Évangile m'annoncent les paroles d'une vie éternelle: que me profite tout cet appareil? Les philosophes charlatans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font

¹ Rom. VII. 24.

la vertu si belle et si aisée, ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah ! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois faible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux ? Pour la loi, quoique très-juste et très-sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce. Et ne vois-je pas par expérience que je m'opiniâtre contre les commandements ? Lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie ; me commander, c'est me retenir. Mon âme est remuante, inquiète, indocile, et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se roidit au contraire. Enfin tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignements, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur, où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate !

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable, qui sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre, et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades ; je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor*¹. Tous les autres, à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps ; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire, vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

1 Jsa. xviii, 14.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Marie prévenue, séparée par son amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » (Luc. i. 49.)

Ce que l'Église célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis longtemps les plus grands esprits; et je ne craindrai pas de vous avouer, que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paraît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il serait indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie; je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs, cette sentence terrible du divin Apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Omnes mortui sunt*¹... *Omnes peccaverunt*... *Ex uno in condemnationem*² : « Tous sont morts; tous sont criminels; tous sont

¹ II. Cor. v. 14. — ² Rom. v. 12. 16.

« condamnés en Adam ; » je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connaître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement qu'il y a une loi suprême qu'elles nomment la loi de mort ; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que pour y être soumis il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter ? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin, *Contagium mortis antiquæ* : « La contagion de la mort. » Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse du genre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant ? Mais disons en troisième lieu, que tous ceux qui respirent cet air malin, contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu et qui les rend, comme dit saint Paul¹, « naturellement enfants de colère. » Naturellement ; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'Apôtre, nous est depuis si longtemps passé en nature ?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et tout innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Église ne condamne pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent ; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain ; mais on

¹ Ephes. n, 3.

trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu ; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser : contre la contagion, il faut séparer ; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue ; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres, par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu, qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le Tout-Puissant a fait en moi de « très-grandes choses. » Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée, *Qui potens est*. Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait ? Ah ! dit-elle, de grandes choses ; *Magna*. Voyez qu'elle se reconnaît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agirait pas, et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produirait jamais rien au jour ? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna*¹ : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures ; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie ; *Fecit* : c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa

¹ Luc. I. 49.

conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points, que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce : et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

PREMIER POINT.

On pourrait douter, chrétiens, si la souveraineté paraît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même? C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de la loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue; s'il ne paraît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connaître par un établissement arrêté, tel

qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense ?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très-bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général, et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus tous les Juifs sont condamnés à la mort; voilà le commandement général. L'application particulière; Esther y sera-t-elle comprise? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir, qui établit les règlements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers; il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous répons au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels, que « tous les hommes sont condamnés ¹. » Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie était condamnée, ainsi que le reste des hommes; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dis-

¹ Rom. v. 18.

pense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de marquer ; qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires ; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple ; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très-particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie ? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre : voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie ? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison ? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre ? Voulez-vous que nous passions aux exemples ? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est toute extraordinaire, ce serait se tromper de chercher ailleurs des privilèges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons ? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même ; et voici quelle est ma pensée.

Je remarque, dans les histoires, que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion ; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Évangile : *Habenti dabitur*¹ ; « qu'il aime à donner à

¹ MATTH. XXV. 29.

« ceux qui possèdent; » c'est-à-dire que selon l'ordre de ses libéralités une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnaissons, chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes les lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Aussi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrais rapporter ici un beau mot d'un grand roi¹, chez Cassiodore, qui dit: « qu'il y a certaines rencontres où les princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur font honneur. » *Lucrantur principes dona sua; et hoc vere thesauris reponimus, quod sanæ commodis applicamus*². Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine

1 ATHALARI. — 2 CASSIOD. Variar. lib. VIII, Epist. XXIII, tom. I, pag. 135.

pour anéantir cette loi funeste , que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes : elle règne dans l'âge avancé ; Jésus la détruit par sa grâce : il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie ; il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve ; le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas ? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir ? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver ? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet ? Mon Sauveur, ne le souffrez pas ; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paraisse tout ce peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie !

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France ; c'est le grand Eucher de Lyon : Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son fils ; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang ; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier ; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire

que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Église. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa mère, pour honorer le lieu dont il est sorti.

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé. Et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons; puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie: *Non tamen obsequi ei debeo, sed et adulari*¹. Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non-seulement nous céditions aux commandements qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Église qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, si ses anathèmes pour obliger ses enfants à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et tout innocente. Elle ne met pas cette créance en-

¹ Tertull. de Jejun. n. 19.

tre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée: Que ferons-nous ici, chrétiens? *Non tantum obsequi, sed et adulari.* N'est-il pas juste, non-seulement que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache; honorons Jésus-Christ en sa sainte mère; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée, chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque, pour en exempter la très-sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Église n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance, qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales: elle commande et elle dispense; elle ordonne et elle exempté, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandements, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle, tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très-sainte Vierge: *Fecit mihi magna qui potens est.* « Le Tout-Puis-sant a fait en moi de grandes choses. » Voyez comme elle se

sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste, qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la sagesse divine de produire la diversité; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque, se répandant sur cette matière qui n'était encore qu'à demi formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppait tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde, qui n'était qu'une masse informe et confuse : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain, qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre ¹ : « Quand il a plu à celui qui m'a séparé; » c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée; et c'est l'ouvrage de la sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains, par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la nativité de Notre-Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, Mère incomparable, puisque vous recevez la première ce qui a été promis à tous les hommes, et que

¹ Gal. 1. 16.

« vous possédez toute seule la joie commune de l'univers ! » *Per tot secula promissum, prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium, peculiari munere sola possides.* Que veut dire ce saint évêque ? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très-sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule ? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples ; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les gentils par les astres. Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie ! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils ; et par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides.*

Qui n'admirerait, chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres ? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception ? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre, pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour par un beau passage tiré de l'Apôtre¹ : « Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin que vivants et mourants nous soyons à lui. » Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste, selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse ; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs : consolez-vous, chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses. Enfin il y a un

¹ Rom. xiv. 9.

rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres? Ah! répondrait l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous : il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens; mais la Vierge seule a droit de nous dire: Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier, et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à elle, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes; mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule: *Peculiari munere sola possides*. Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de mère de Dieu, elle est choisie par la Sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'était-il pas juste, fidèles, que Jésus aussi réciproquement fit quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnais séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses privilèges.

La sainte Vierge [est] séparée; et dans sa séparation [elle a] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ, et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge; l'une comme Sauveur, l'autre comme fils: comme Sauveur, commune avec tous les hommes;

Jésus-Christ est un bien commun ; mais sur ce bien commun la Vierge y a un droit particulier : *Peculiari munere sola possides* : « Vous le possédez seule par votre alliance particulière en qualité de fils. » L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur, fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres. L'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils, fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur ; elle doit être séparée comme les autres : mais Jésus est son fils ; il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment ? Par une plus particulière communication des privilèges de son fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O sagesse, vous l'avez séparée des autres ; mais ne la confondez pas avec son fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché ? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie par grâce ; Jésus-Christ de droit, et Marie par privilège et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le « Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle ? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer, direz-vous ? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir des so-

ciétés? Faut-il s'exclure de tout commerce? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur*¹; c'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? Je le savais bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde, et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? puis-je vous prêcher un autre Évangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ; répandez votre âme devant sa face; pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attrait divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très-sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Écritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos faiblesses, à l'exception du péché; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous, a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très-claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a pré-

¹. Rom. x. 10.

venu la très-sainte Vierge dans sa conception bienheureuse ; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie ; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce ; que son fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance ; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été, dès l'éternité, l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions ? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion, tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent,

qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère ? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte ? Si le Verbe incarné nous parlait ainsi, je ne m'en étonnerais pas, car il était homme. Mais que Dieu, avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien : mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier ? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée ; il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme ; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparaître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison ? Que Tertullien l'explique admirablement ! Ce sont, dit très-bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentiments. « Peu à peu il s'accoutume à être homme, et il se plaît d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il sera dans la fin des temps. » *Ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine*¹.

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains ? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle

¹ Lib. II. adv. Marcion. n. 27.

dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *In Deo meo transgrediar murum*¹ : « Je passerai par-dessus la muraille au nom de mon Dieu? » Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus; je n'y entrerai pas, je passerai par-dessus; *Transgrediar*². Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui étant mon fils est à moi par un droit tout particulier, de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Eve. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnaissons aussi, chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivait, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non-seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue : venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux

¹ Ps. xvi. 32. — ² Transilliam, Hieronymus.

eaux salutaires où nous avons été régénérés? Nest-ce pas lui au contraire qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus : disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime? la vengeance ou le plaisir t'emportait : combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais? l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu, et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres, pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers; mais il y était appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations; on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre¹, que « la charité a été répandue « en vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné? » Et Dieu vous ferait-il un si beau présent, si avant que de le faire il ne vous aimait? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas, c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Écoutez le Psalmiste qui nous y exhorte : « Prévenons sa face, » dit-il :

¹ Rom. v. 5.

Præoccupemus faciem ejus ¹. Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde : au contraire, c'est elle qui prévient toujours; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amasent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde; et quand même ils seraient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur : venge-les, et il ne les vengera pas; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione*.

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange, c'est-à-dire, confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel si je le fais servir à la pénitence. Car peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face? Donc, fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confusion de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main, et le glaive à l'autre : le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu, dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos faiblesses par vos prières; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

¹ Ps. xciv. 2.

SERMON

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE,

ÉTABLIE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

Dixit Jesus matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. « Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. » (JOANN. XIX. 26. 27.)

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe ¹, qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on ², qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paraît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Évangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis que, ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple ; c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa

¹ Eudamidas de Corinthe. — ² LUCIAN. Dialog. Toxar. seu Amicit.

tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère ; après, il donne sa mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'Église, dans la sainte solennité du Rosaire¹, pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui, que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait mère de Jésus-Christ même : *Ave, Maria*.

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse², que Dieu, nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée; c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît, dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Ève qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Écritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam, Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève ; et par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

1 Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de sainte Marie de la Victoire, et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du Rosaire. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée Rosaire, et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave*, avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine, en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de Chapelet, ou Couronne, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez GODESCARD, *Vies des Saints*, tom. IX, au 1^{er} octobre. (Édit. de Versailles.) — 2 Genes. III. 15.

C'est sans doute dans cette vue que saint Épiphanes a considéré un passage de la Genèse¹, où Ève est nommée mère des vivants : il a doctement remarqué, que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte : et, voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque; qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée, avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui : et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'Évangile de cette fête.

Car, que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Évangile nous y représente! Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son maître, mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle! toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement, que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ces plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et lui donne saint Jean pour son fils: « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Église presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des enfants de

¹ Lib. III, Hæres. LXXVIII, tom. I, n. 18, pag. 105.

Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau ; c'est toute la société de l'Église, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple ; et, par cette divine parole, elle devient non-seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là, ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Épiphanie, que la bienheureuse Marie est l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivants, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus ?

C'est, fidèles, sur cette doctrine tout évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et, pour expliquer clairement et par une méthode facile cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il fallait que nous fussions adoptés ; il fallait que nous fussions rachetés : car, puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptait ? et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetait ? Et donc, pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés ? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés ? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente : car, puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père, pour devenir enfants d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfants de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Ève, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu ? chrétiens, voici le mystère ; et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée ; le premier, à la fécondité de son

amour; le second, à celles de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère ; premièrement, par un amour maternel ; secondement, par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours ; et sans sortir de mon Évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir, sur ce fondement, une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine ; afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu ; et par cette alliance redoublée, pendant que notre père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Évangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum*¹ : « Je retourne à mon Père et « au vôtre : » afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair ; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie ; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes Lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois, je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même ; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture, pour con-

¹ JOANN. XX. 17.

naître parfaitement cette vérité. Écoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte virginité ; c'est là que, parlant admirablement de la très-heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la mère de Jésus-Christ ; et aussi, que, selon l'esprit, elle est la mère de tous ses membres ; » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* ; « parce que, poursuit ce grand homme elle a « coopéré, par sa charité, à faire naître dans l'Église les enfants « de Dieu ; » *quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia*¹. Vous voyez la question décidée ; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur ; et expliquons, par les Écritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités, la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours, par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non-seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante encore, pour « lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jus- « qu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. » *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*². Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul ? Car quels sont ces petits enfants, que cet apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne ? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur ? et par conséquent concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Écriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

¹ De sancta Virginit. n. 6, tom. VI, col. 343. — ² Gal. iv. 19.

Oui, cette charité maternelle, qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte ; elle a des mamelles qu'elle leur présente : elle a un lait qu'elle leur donne ; et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, que « la charité est une mère, et que la même charité est une nourrice : » *Charitas mater est*¹, *charitas nutrix est*². La charité est une mère, qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Écritures ; *Charitas mater est*. Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles, d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne ; *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre³. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités, la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité, Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du nouveau Testament.

Et premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres, qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre père : par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond. Il l'est, premièrement, par nature ; et par là il engendre son Fils naturel ; il l'est, secondement, par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source ; voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car

¹ De Catechiz. rudib. cap. xv, n. 28, tom, VI, col. 279. — ² Ad Marcel. Ep. cxxxix, n. 3, tom. II, col. 421. — ³ I. PÉTR. II. 2.

d'où vient, ô très-sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même ? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu ? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* ¹. Elle n'est donc pas mère de ce fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale ? *Quomodo fiet istud* ² ? « Comment cela se pourra-t-il faire ? » Puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut ? Écoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* ³ : « La vertu du Très-Haut vous couvrira « toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même ; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute aussitôt après ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* : comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie ? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité ? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ, ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon Évangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très-sainte Vierge, s'unissant, devant son cher fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

¹ Luc. 1. 49. — ² Ibid. 34. — ³ Ibid. 35.

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin¹, nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu, que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc, qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter ? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour ! ô miséricorde ! Mais il passe encore plus loin.

Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants, qu'il adopte par miséricorde ; mais il livre son propre fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dit ; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde ; « dit-il², qu'il a donné son Fils unique ; afin que ceux qui « croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu ; jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux ma-

¹ De Consens. Evang lib. II, cap. III, tom. III, part. II, col. 29. — ² JOANN. III. 16.

ternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien qu'il me semble que j'entends Marie qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré; serré par une extrême douleur, mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité. Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris: vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre fils innocent; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, dit Jésus, voilà votre fils. » Son amour lui ôte un fils bien-aimé; son amour lui en rend un autre, et en la personne de ce seul disciple, elle devient, par la charité, l'Ève de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles: car qui ne voit ici un amour de mère? Donnerait-elle pour nous son cher fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour, et qu'au lieu du fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites: Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi, des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos âmes ce fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel: mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des

cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables ; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous ; dans nos âmes par la charité ; dans nos corps par la continence ; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne ? C'est alors que reconnaissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Évangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé ; et touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez, pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils ? Que si nous ne sommes pas encore attendris ; si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances, pour briser la dureté de nos cœurs, en voici, je vous en prépare ; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements, parmi lesquels elle nous engendre.

SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très-sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse¹, par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles, et qui allait enfanter un fils. » Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux catéchumènes², que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie, et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée ; car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle criait, dit saint Jean, et elle était tourmentée pour enfanter. » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret*³.

¹ Apoc. xii. 1. — ² Serm. iv, de Symb. ad Catech. cap. 1, tom. VI, col. 575. — ³ Apoc. xii. 2.

Que dirons-nous ici , chrétiens ? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très-sainte Vierge ? Avouons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères , qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris ? Au contraire , ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur , comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean , dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est le mystère que je vous prêche , c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris ; c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix , ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère , que je vous prie de bien pénétrer, pour l'édification de vos âmes.

Puisque , ainsi que nous l'avons dit , les fidèles doivent renaitre de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils ; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau , il fallait qu'elle fût unie non-seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'était-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam ? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix ; afin que , de même que la première Ève a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant , la douceur empoisonnée du fruit défendu ; ainsi l'Ève de mon évangile s'approchât de la croix de Jésus , pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour ; et posons pour premier principe, que c'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend , lorsqu'il se compare, dans son Évangile, à ce merveilleux grain de froment, qui se multiplie en tombant par terre , et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit,*

ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum offert ¹.

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie ; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute ; parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force : et ce germe d'immortalité, qu'il tenait caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infallible, que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher fils ; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son fils ? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable ; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce fils, qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées ? Saint Basile de Séleucie, voyant la Cananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi ; car ma fille est tourmentée par le démon ², » paraphrase ainsi ses paroles ? « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre ; je suis tourmentée en sa personne ; à elle la souffrance, à moi l'affliction. « Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur moi-même ³. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais, comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la dou-

¹ JOANN. XII. 24. — ² MATTH. 15. 22. — ³ ORAT. XX, in Chanaan.

leur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de ce cher fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives ; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, » lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole ? Elle gémissait au pied de la croix ; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure : il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre fils. » *Ecce filius tuus*¹. Quoi, un autre à votre place, un autre pour vous ! quel adieu me dites-vous, ô mon fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère ? Ainsi cette parole la tue ; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées, à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre fils, qui était son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire, que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissions devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

¹ JOANN. XIX. 26.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*¹ : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament ; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ah ! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction ; en nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie ; car où a-t-elle trouvé ses enfants ? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde ? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ et avec Jésus-Christ souffrant : elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah ! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour

¹ Eccl. vii. 39.

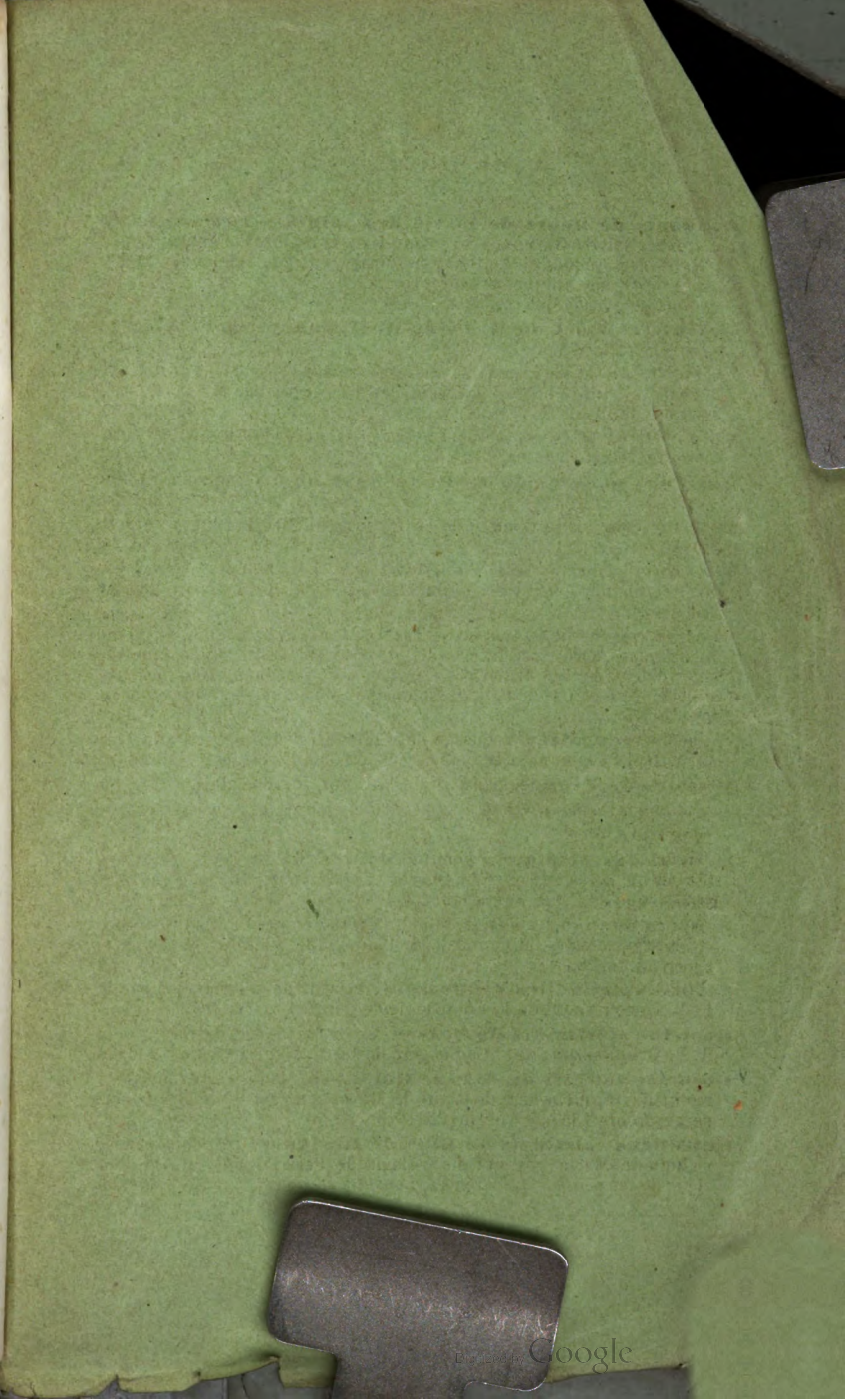
du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus ; afin que nous soyons vos enfants ; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée.
Amen.

FIN.

TABLE.

	Pages
INTRODUCTION.	I
La dévotion à la sainte Vierge	19
Pour le jour de la nativité. — Premier sermon.	41
— — Deuxième sermon	59
— — Troisième sermon	73
Précis d'un sermon pour le même jour	88
Précis d'un sermon pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge.	97
Pour les fêtes de l'Annonciation.	99
Fragment sur la fête de l'Annonciation	117
Pour la fête de la Visitation. — Premier sermon	130
— — Deuxième sermon.	151
Discours aux religieuses de Sainte-Marie, le jour de la fête de la Visitation	163
Pour le jour de la Purification: — Premier sermon	172
— — Deuxième sermon	189
— — Troisième sermon.	208
Pour le vendredi de la semaine de la Passion. — Premier sermon sur la compassion de la sainte Vierge.	222
— — Deuxième sermon.	244
Pour la fête de l'Assomption. — Premier sermon.	271
— — Deuxième sermon.	287
Pour le jour de la Conception. — Premier sermon.	301
— — Deuxième sermon	318
Sermon pour la fête du Rosaire.	338



A LA MÊME LIBRAIRIE

- Bouquets de fleurs de la vie des saints.**
Enfance, par H. GRIMOARD DE SAINT-LAURENT. OUV.
NN. SS. les évêques de Poitiers, de Luçon, d'Angoulême,
ornés de 18 magnifiques gravures sur acier.
— *Le même ouvrage*, 2 vol. in-18.
- Maladie et mort du R. P. de Ravignan**, par
LEVOY. 1 vol. in-8.
- Le R. P. de Ravignan**, sa vie, ses œuvres, par
1 beau vol. in-8, orné d'un beau portrait, gravé
par un membre de l'Institut.
- Le cardinal Maury**, sa Vie, ses Oeuvres, par M.
1 vol. in-18 charpentier.
- Quelques pensées du R. P. de Ravignan.**
cent :
- Méditations** sur le Chemin de la Croix, par l'abbé
in-18.
- Ma Conversion et ma Vocation**, par le P.
abbé; suivi de *Lettres de Direction*, par le R. P. de
1 vol. in-8°.
- Chefs-d'œuvre d'Éloquence française**, anecdotes
historiques, morales et littéraires, et d'un tableau du
mouvement de l'art oratoire en France à son époque.
le R. P. Arsène CAHOUR, de la Compagnie de Jésus.
1 vol. in-8°.
- Poésies françaises**, à l'usage des Collèges, dist.
par le R. P. CAHOUR, de la Compagnie de Jésus. 5 vol.
- Histoire de France**, par E. KELLER. 2 vol. in-4.
- Lectures et Conseils** à l'usage des membres des
sociétés. In-18.
- Méditations pratiques** pour le Mois de Saint
Joseph, par l'auteur de *Lectures et Conseils*. Ouvrage approuvé par
l'archevêque de Paris. 3^e édition. 1 vol. in-18.
- Pensées pieuses** après la sainte communion,
et fêtes principales de l'année, par l'auteur de
1 fort vol. in-18.
- Lettres spirituelles de Bossuet**, extraits de
R. P. DEMONTEZON, de la Compagnie de Jésus. 1 vol.
- Doctrine spirituelle de Bossuet**, extraits de
R. P. DEMONTEZON, de la Compagnie de Jésus. 1 vol.
- Dernière retraite du R. P. de Ravignan**, de
carmélites du monastère de la rue de Messine, à Paris,
du 1^{er} au 15 novembre 1857. 1 vol. in-12.
- Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan**, avec
des enfants de Marie (couvent du S.-Cœur de Paris),
choix de ses pensées. 1 vol. in-12, nouvelle édition.